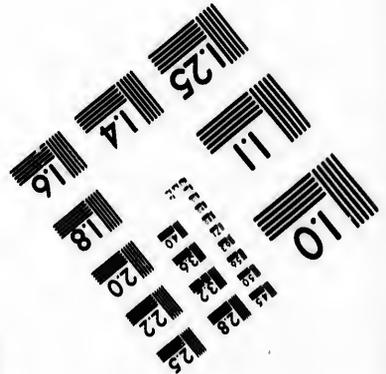
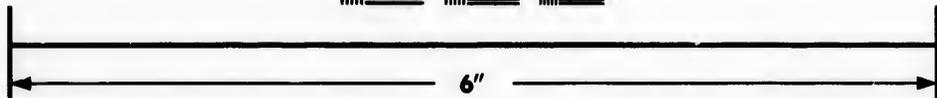
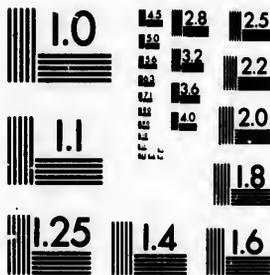


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.6 1.8 2.2
1.8 2.0
1.8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
11

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

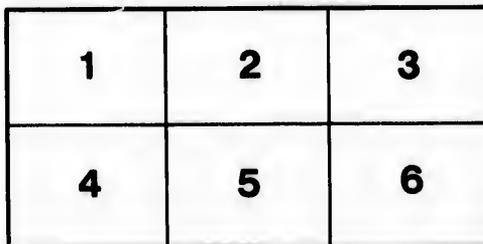
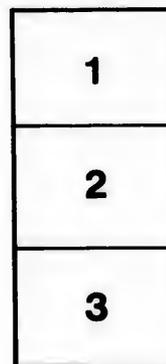
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
o

pelure,
à

32X

KAR

0
Cook's first voyage

[Faint handwritten scribble]

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
DE M. DE BOUGAINVILLE,
OU
JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

*Fait par MM. BANKS & SOLANDER, .
Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771.*

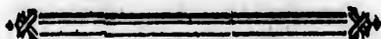
Traduit de l'Anglois, par M. DE FRÉVILLE.

Nouvelle édition, augmentée.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri. HOR.



A NEUCHÂTEL;
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M. DCC. LXXIII.

SUPPLEMENT

TO THE

DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE

AND

OF THE

PROVERBS

AND

OF THE

PROVERBS

AND

OF THE

PROVERBS

AND

OF THE

PROVERBS

AND

OF THE


AVERTISSEMENT.

M. DE LA LANDE publia en 1764 un mémoire sur le passage de Vénus, qui devoit arriver le 3 juin 1769, dans lequel il démontra que l'endroit le plus propre pour cette observation étoit le milieu de la mer Pacifique. La société royale de Londres demanda au gouvernement un vaisseau, pour aller observer ce phénomène intéressant. Le gouvernement Anglois, à qui ce projet ne parut pas moins avantageux au commerce, qu'utile aux progrès des sciences, fit armer un vaisseau, dont il donna le commandement au capitaine Cooke, & sur lequel s'embarquerent MM. Banks & Solander, savans qui jouissent dans toute l'Europe d'une réputation justement méritée. Le premier a contribué aux frais de cette entreprise avec un zèle & une magnificence bien dignes de servir d'exemple ; & le se-

iv *AVERTISSEMENT.*

cond a enrichi l'histoire naturelle d'une infinité d'observations nouvelles faites dans ce voyage.

C'est le journal de cette expédition scientifique dont on présente aujourd'hui au public une traduction. M. Banks, dans une lettre adressée à l'académie des sciences de Paris, & insérée dans le *journal des savans*, nous apprend que le nombre des productions naturelles découvertes dans ce voyage, est presque incroyable. " On
,, peut, dit-il, tirer un grand parti
,, de ces découvertes, spécialement
,, de la belle teinture des Otahitiens ;
,, & de la plante dont les habitans
,, de la nouvelle Zélande font leur
,, étoffe. La belle couleur rouge, em-
,, ployée par les insulaires situés en-
,, tre les tropiques dans la mer du
,, Sud, & dont la teinture paroît être
,, celle de l'écarlate & de l'œillet, est
,, faite en mêlant du jus d'un figuier
,, particulier à ces isles, avec le jus des
,, feuilles du *cordia sebestena orientalis*.
,, Nous avons trouvé peu de quadru-

AVERTISSEMENT. v

„ pedes , & rien de remarquable en ce
„ genre , à l'exception d'une espece
„ totalement différente de toute autre
„ sorte connue. Un de ces animaux ,
„ parvenu à toute sa croissance , mar-
„ choit sur ses jambes de derriere ,
„ comme le jerbua & le tarfier de
„ M. de Buffon : mais dans toutes
„ les autres parties de sa structure ex-
„ térieure , il différoit entièrement de
„ de ces deux animaux. „

Le recueil des observations nauti-
ques , astronomiques & physiques ,
faites dans le cours de ce voyage ex-
traordinaire , sera publié en trois vo-
lumes *in-4°*. C'est M. Hawkerworth
qui est chargé de donner ses soins à
l'édition de ce grand & magnifique
ouvrage. MM. Banks & Solander ,
animés du louable desir de contri-
buer aux progrès des sciences & de
perfectionner la connoissance du glo-
be , se dispoient à retourner dans la
mer du Sud , dans le dessein de décou-
vrir les régions polaires australes. Les
deux vaisseaux qui devoient transpor-

vj *AVERTISSEMENT.*

ter ces illustres voyageurs, avoient déjà mis à la voile; mais le changement qu'il a fallu faire à un de ces navires, & des jaloufies particulieres, ne leur ont pas permis de s'engager dans cette glorieuse entreprise.

Une expédition non moins brillante, & qui couvrira d'une gloire immortelle le capitaine expérimenté à qui elle doit être confiée, est de se frayer une route dans la mer du Sud par la mer Glaciale. M. de Boynes, qui ne doute pas que le succès de cette navigation n'ouvre à la France de nouvelles sources de bonheur, de puissance & de richesses, a promis à l'académie des sciences de faire dans le printems prochain ce passage si ardemment désiré de l'Europe entiere depuis plus de deux siecles.

Il seroit sans doute inutile de faire observer que ce passage rendroit le chemin des Indes beaucoup plus court que celui que tiennent les vaisseaux qui sont, jusqu'ici, obligés de doubler les pointes méridionales de l'Afrique ou de l'Amérique.

AVERTISSEMENT. vij

C'est au sujet de cette tentative projetée, qu'on a joint à la suite de ce journal une lettre dans laquelle on expose le systême de M. Engel. Les lumieres & les réflexions de ce savant géographe sur la possibilité de ce passage, les moyens de l'exécuter, & les grands avantages qui en feront les suites, ne peuvent manquer de plaire au public.

On fait assez qu'il n'est plus question de vérifier l'existence du détroit du Nord, mais seulement de le bien reconnoître, afin de pouvoir y placer des entrepôts sur les côtes de l'Amérique, & dans une des isles qui sont à son est. Dès-lors on pourroit former les plus utiles établissemens à l'ouest & au nord-ouest de la Californie. Les relations des Espagnols & de Drake nous apprennent que ces belles contrées, arrosées par de grands fleuves, offrent tout ce qui peut faire fleurir des colonies. Eh, quelle situation plus avantageuse pour un immense commerce!

viii *AVERTISSEMENT.*

Si on veut révoquer en doute les récits de MM. Jeremie & de la Hontan, qui nous assurent qu'on trouveroit au nord, dans le continent de l'Amérique, des peuples policés, qui font de l'or & de l'argent l'usage que nous faisons du fer & du cuivre, il faut du moins convenir que la mer méridionale présente de toutes parts des richesses inestimables. Vers le sud, il y a les isles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cause de leurs riches productions; la terre australe du Saint-Espirit, découverte par Quiros: vers l'est, elle a le Mexique & le Pérou: vers l'ouest le Japon, la Chine, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, & un nombre infini d'isles, tous pays riches & abondans.

Il est incontestable que des établissemens dans des régions qui s'étendent des climats froids dans ceux où l'on trouve les productions les plus précieuses de la nature, doivent faire espérer les découvertes les plus grandes & les plus singulières pour l'es-

AVERTISSEMENT. ix

prit humain, & procurer, à l'égard du commerce, les mêmes avantages que ceux que les Espagnols ont trouvés au Mexique & au Pérou, les Portugais au Brésil, & les Hollandois à Batavia.

„Si toutes les entreprises de ce genre n'ont presque jamais été que des démarches coûteuses & infructueuses, c'est, dit M. de Redren, parce qu'on alloit au hasard, avec des vues plus vagues & plus indéterminées que les mers sur lesquelles on se propoisoit de naviger : mais aujourd'hui, que le flambeau des connoissances physiques & géographiques du globe, & l'étude des navigateurs qui ont ouvert la carrière, offrent tous les moyens pour diriger, fixer & assurer ces sortes d'expéditions, les succès ne sont plus douteux.”

Ces voyages, entrepris presque dans le même tems aux deux poles par les deux nations de l'Europe les plus éclairées, acheveront la connoissance

x *AVERTISSEMENT.*

du globe, dont il n'y a encore que la moitié qui nous soit bien connue, malgré le haut point de perfection où sont parvenues les sciences, la navigation & le commerce.

On croit devoir faire observer ici que les cartes de la route que le vaisseau l'*Endcavour* a suivie, ne sont pas nécessaires pour l'intelligence de ce journal; il suffira de jeter les yeux sur la première mappemonde. Si l'on veut quelque chose de plus précis, on pourra consulter, pour le journal, la carte qui se trouve à la tête du *Voyage autour du monde*, de M. de Bougainville, qui, à quelques différences près, a fait la même route que les Anglois: & pour la lettre sur la possibilité du passage par le pôle, on aura tous les éclaircissements qu'on peut desirer dans la petite carte que M. de Vaugondy a dressée sur les mémoires de M. Engel.





JOURNAL D'UN VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.



LE gouvernement, pour répondre aux vues de la société royale, se proposa d'envoyer un vaisseau à la Californie, pour y faire observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Il falloit que ce vaisseau fût pourvu d'un passeport de la cour d'Espagne : l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid le demanda, & on le lui promit, à condition que l'astronome seroit un catholique romain. Ce fut en conséquence de cette clause que le pere Boscovich, célèbre par l'étendue de ses connoissances dans les sciences exactes, fut chargé de cette entreprise. Mais le passeport qu'on avoit d'abord promis fut enfin refusé. Le ministere Espagnol prétextâ qu'il étoit contre la politique du gouvernement de recevoir dans ses ports de l'Amérique les étran-

gers, à moins que la nécessité ne les forçât d'y relâcher ; & spécialement ceux qui , par le genre de leurs connoissances , étoient en état de bien reconnoître les côtes , & de faire des observations propres à y faciliter , en cas de guerre , les descentes des ennemis de l'Espagne.

Le refus de la cour d'Espagne fit prendre à notre gouvernement la résolution d'envoyer le P. Boscovich observer le passage de Vénus à la baie d'Hudson. On fit donc par ses ordres l'acquisition d'un vaisseau de quatre cents tonneaux , pour cette expédition. Ce vaisseau fut nommé l'Endeavour. Selon le plan d'abord projeté , ce bâtiment devoit être commandé par un maître d'équipage qui auroit sous ses ordres quelques officiers mariniers & trente matelots , qui furent retenus pour ce service ; & l'amirauté donna en même tems les ordres nécessaires pour l'équipement du vaisseau destiné à ce voyage.

Dès les premiers jours de mai ; le premier & le second maîtres reçurent ordre de se rendre à leur bord ; mais cet ordre fut presque aussi-tôt révoqué. De certaines considérations firent changer le plan du voyage de la baie d'Hudson , & on prit d'autres arrangements. Le 27 du même mois le vaisseau fut remis en armement. Le capitaine Cooke fut nommé pour le commander ; & au lieu de trente matelots , on en engagea soixante-

dix pour cette expédition. On auroit désiré d'avoir aussi un certain nombre de soldats de la marine, mais le gouvernement se refusa à cette demande.

Le 21 de juillet nous descendîmes la Tamise jusqu'à Greenwich, & le lendemain au Galleons, où nous reçûmes à bord six canons de quatre, douze pierriers & des munitions de guerre. Le 30 au soir nous mouillâmes à Gravesend, & le jour suivant nous fîmes route pour les Dunes, où nous arrivâmes le 3 d'août, & le même jour nous fîmes voile pour Plymouth. Nous arrivâmes à la rade de Plymouth le 14 de septembre. Ce fut là que MM. Green, Banks & Solander se rendirent à notre bord avec leurs gens, qui furent considérés comme surnuméraires. Nous eûmes encore l'ordre d'y recevoir douze soldats de marine & trois autres matelots; de manière qu'avant notre départ nous étions au nombre de quatre-vingt-seize tant officiers que soldats, mousses & domestiques.

Dans la rade de Plymouth nous achevâmes d'armer notre vaisseau, où nous fîmes plusieurs changements avantageux; & le 20 du même mois nous nous trouvâmes prêts à mettre en mer: mais le vent qui souffloit de la partie du sud-ouest grand frais, nous retint encore cinq jours devant Plymouth. Le 25 le vent passa au nord-nord-ouest, & à quatre heures après-midi nous mîmes à la

voile. Mais bientôt le vent repassa & continua d'être dans la partie du sud - ouest jusqu'au 2 de septembre, qu'il redevint nord; & à cinq heures & demie du matin nous eûmes la vue de la terre dans le sud-sud-ouest: à dix, nous distinguâmes le cap Ortugal, qui nous restoit au sud-est-quart-d'est $5^{\text{d}} 30'$ à l'est, & à la distance de sept lieues. Les vents fraîchirent, mais varierent jusqu'au 4; & ce même jour à huit heures du matin nous découvriâmes le cap Finistere, qui nous restoit au sud-ouest-quart-de-sud, & à la distance de dix lieues.

Les sept jours suivans il ne nous arriva rien de remarquable. Le 12 à six heures du matin nous vîmes Porto-Santo dans le nord-ouest $5^{\text{d}} 30'$ au nord, & environ à neuf lieues de distance: à sept nous découvriâmes l'île de Madere à l'ouest-quart-nord-ouest; les *Désertes* parurent en même tems à l'ouest-quart-sud-ouest $5^{\text{d}} 30'$ au sud. Le même soir à huit heures notre vaisseau mouilla avec sa grosse ancre par vingt-deux brasses de profondeur. Le lendemain à cinq heures du matin nous levâmes l'ancre pour nous approcher plus près du rivage; mais le vent & la marée qui nous étoient défavorables, nous en éloignèrent encore davantage. Le commandant du fort le Loo, qui nous observoit, crut que notre intention étoit de partir de l'île sans lui faire notre rapport, conformé-

ment à l'usage établi ; il fit tirer sur nous deux coups de canon. Cette faute lui fit perdre le salut, politesse que les vaisseaux de guerre étrangers ne manquent jamais de rendre au commandant des forts. Cependant nous parvînmes à mouiller une seconde fois par quinze brasses d'eau. Notre consul se rendit aussi-tôt chez le gouverneur, pour se plaindre du traitement que nous avions éprouvé de la part du commandant du fort. Le gouverneur assura le consul qu'il étoit très-irrité de la conduite de cet officier, & qu'il lui ordonneroit, si le capitaine Cooke l'exigeoit, d'aller lui faire des excuses sur son bord ; mais M. Cooke, satisfait de cette réponse honnête, eut la générosité d'épargner au commandant cette petite humiliation.

La ville de Fonchial est la capitale de Bissé : elle est située au fond de la baie à laquelle elle donne son nom. Cette ville a deux portes, & elle est défendue du côté de la baie par un rempart & quatre ou cinq bastions. Ses rues sont étroites, mal pavées, & les maisons en sont fort hautes. On fait monter à sept ou huit mille le nombre de ses habitans, parmi lesquels il y en a bien peu qui ne commercent pas. Fonchial a deux hôpitaux ; l'un est destiné pour les lépreux, l'autre pour les pauvres journaliers trop indigens pour pouvoir par eux-mêmes se procurer dans leurs maladies les secours qui

leur sont nécessaires. Il y a dans cette ville un grand collège de franciscains & une vaste cathédrale; mais les églises y sont d'un très-mauvais goût. Il y a aussi dans cette ville deux couvens de religieuses. Je fus présenté à l'abbesse de l'une de ces maisons; j'en reçus un très-gracieux accueil. Elle me fit faire la connoissance de toutes les religieuses, dont elle est la plus agréable, mais il n'y en a point parmi elles qui puissent avoir des prétentions à la beauté; & elle me pria de l'air le plus obligeant de leur faire quelques visites pendant mon séjour dans l'isle. J'y retournai avec MM. Banks & Solander: elle fut charmée de leur conversation, ainsi que la petite communauté, qui faisoit cercle autour de nous. Toutes ces pieuses filles s'imaginoient que ces deux messieurs avoient des connoissances surnaturelles: elles leur demandèrent en quel tems il y auroit du tonnerre & de la pluie; si dans les murs du couvent ils ne pourroient pas découvrir une source d'eau fraîche. Elles leur firent cent autres questions pareilles, avec une bonne foi & une naïveté surprenantes.

Nous avons dans cette isle un comptoir. Il est composé d'un consul, d'un vice-consul & de vingt-deux négocians. Entre ces négocians il y en a dix d'élus, dont quatre sont annuellement choisis par tour pour diriger les affaires du comptoir, conjointement avec
le

le consul : mais tous paient une égale part des taxes imposées pour payer les frais qu'entraînent indispensablement les affaires du comptoir, & l'entretien d'un hôpital qui subsiste aux dépens de cette compagnie. A l'est de Fonchial il y a une plus petite ville, appelée Sainte-Croix : ce sont les deux seules villes de l'isle.

Le gouverneur, dont la pension & les émolumens se montent par année à près d'onze cent livres sterling, réside ordinairement à une assez jolie maison de campagne qui est éloignée de Fonchial d'environ un demimille. Il y a néanmoins dans la ville un château pour sa résidence. Ce château commande la baie, & se trouve fortifié par quelques batteries : il est séparé de la ville même par un grand mur.

Ce gouverneur ne se souciant point de recevoir les complimens des étrangers qui viennent à Madere, charge un officier de Fonchial de ce cérémonial.

A notre arrivée dans cette isle, notre consul pria le gouverneur de permettre à MM. Banks & Solander & aux personnes de leur suite de visiter la contrée. Le gouverneur ne voulut d'abord y consentir qu'avec des restrictions ; mais lorsqu'il fut mieux informé des vues que ces messieurs s'étoient proposées dans leur voyage, il leur laissa l'entiere liberté de faire toutes les recherches qu'ils

18 JOURNAL D'UN VOYAGE

jugeroient à propos : il eut même la politesse de leur faire visite , & ces messieurs lui donnerent le spectacle de quelques expériences très-curieuses sur l'électricité.

L'isle de Madere fut découverte en 1419 par la flotte Portugaise. Cette flotte, qui étoit sous les ordres de Jean Gonzales Zareo , Tristan Vaz , & Perello , avoit eu pour objet de doubler le cap Bojador , l'année d'après la découverte de Porto-Santo.

Elle est située par les 32^d 33' 33" de latitude septentrionale , & les 16^d 49' 45" de longitude occidentale de Londres. La boussole , après plusieurs observations , fut trouvée avoir varié vers l'ouest de 15^d 30' , & l'aiguille d'inclinaison plongeoit au soixantedix-septieme degré dix-huit minutes.

Le meilleur mouillage qu'offre la rade de Madere est dans le voisinage du château le Loo. On peut y ancrer par vingt , vingt-cinq & trente brasses de profondeur ; mais du côté oriental de la baie on n'y rencontre qu'un mauvais fond de roche. On estime que cette isle renferme soixante mille habitans. Sa plus grande étendue est entre le nord-est & le sud-ouest. Elle s'éleve fort haut , & se termine en une pointe appelée Pico-Rucco. On prétend que cette pointe est de cinq mille soixante-huit pieds au-dessus du plan de l'horison. La terre, en s'éloignant du rivage , s'éleve inégalement & forme une

chaîne de collines fréquemment interrompue par des coupures profondes, qui s'étendent presque dans toute la longueur de l'isle. Cette inégalité de la surface du terrain a forcé les habitans à faire les chemins en serpentant, pour éviter ces coupures ou canaux profonds qui se font d'eux-mêmes formés dans toute la contrée. Les plus considérables de ces canaux naturels courent presque en ligne droite porter à la mer les eaux des torrens & des ruisseaux qui viennent s'y perdre : mais ces eaux, à mesure qu'elles approchent de la mer, diminuent, parce qu'on permet aux paysans de les détourner par de petits fossés, selon le besoin qu'ils en ont pour arroser leurs vignes.

L'isle produit six especes de raisins ; deux de noirs, trois de blancs, & le malmsey. C'est la peau des raisins noirs qui colore les vins de Madere, le jus lui-même en est blanc ; & dans ces vins, la différence de la couleur vient des différentes proportions qu'on observe dans le mélange des blancs & des noirs. C'est une opinion assez générale qu'on n'ajoute à ces vins aucune liqueur distillée ; mais c'est une erreur, & j'en suis très-convaincu : j'ai vu des distillations préparées pour cet usage. Le meilleur vin de Madere se vend vingt-six livres la pipe ; & ce qu'il y a de plus médiocre dans la partie septentrionale de l'isle est encore vendu treize livres sterling.

20 JOURNAL D'UN VOYAGE

Les vins de Madere qui se transportent en Angleterre s'y vendent vingt-trois livres sterling la pipe. Il y en a aussi deux especes inférieures en qualité ; l'une se vend dix-huit, & l'autre seize livres sterling. Tous ces vins s'améliorent beaucoup dans les traversées, & il n'est pas rare de voir les habitans du pays envoyer à différentes fois sur mer les vins qu'ils destinent à leur consommation.

Le malmsey est le plus excellent ; aussi se vend-il quarante livres sterling la pipe. On compte qu'année commune on recueille dans l'isle trente à trente-cinq mille pipes de vin, dont dix mille sont exportées en Angleterre & dans ses colonies.

Six vaisseaux chargés de vins partent chaque année de Madere pour les côtes du Brésil. Je n'en ai vu faire aucun transport pendant notre séjour dans cette isle ; mais on m'a parlé d'un envoi qui devoit se faire pour le compte d'un marchand Anglois.

Nous trouvâmes par l'observation, que Porto-Santo étoit au trente-troisième degré de latitude septentrionale, & au seizième degré cinquante-six minutes de longitude occidentale, méridien de Londres.

Le dix-neuf septembre le vent ayant passé à l'est-sud-est, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile. Le tems continua de nous favoriser, & le vingt-deux nous eûmes la vue

des Salvages dans le sud-sud-ouest, onze degrés quinze minutes à l'ouest, & à la distance de huit lieues. Les Salvages sont deux petites îles inhabitées, & situées entre Madere & les Canaries.

Le vingt-trois, nous trouvâmes les vents alisés, & nous les eûmes alors au nord-est. Le même jour nous découvrîmes le pic de l'île Ténériffe, l'une des Canaries, la plus considérable par ses richesses & par son étendue. Son plus grand diamètre a cinq milles de longueur. Selon le docteur Halley, le pic de Ténériffe n'a que douze milles dix-huit cent pieds de haut; mais le docteur Heberden lui donne quinze mille trois cent quatre-vingt-quinze pieds d'élévation. Son sommet, lorsque le ciel est sans nuages, s'aperçoit à trente-sept lieues en mer. Cette île produit du vin, des fruits & du bétail. Laguna en est la principale ville.

Le vingt-quatre septembre, nous fîmes voile entre la grande Canarie & Ténériffe, avec des vents frais & une brume épaisse. Nous observâmes alors que le fer se rouilloit, & que la moisissure commençoit à couvrir tout ce qui en étoit susceptible.

Le vingt-sept, le vent & la mer continuant de nous être favorables, nous commençâmes à faire servir à l'équipage du vin & de la fourkrout. Le vingt-huit, nous découvrîmes plusieurs oiseaux de terre. Nous

en primes deux : ils étoient fort ressemblans à des hausse-queues. Le vingt-neuf à onze heures du matin, nous eûmes connoissance de l'île de Bonâ-Vista ; elle nous restoit au nord quarante-huit degrés à l'ouest, & à la distance de onze lieues.

Le deux octobre nous aperçûmes un courant qui portoit est-sud-est & ouest-nord-ouest. Quatre jours s'écoulerent ensuite sans que la route fournît d'observations intéressantes. Le sept les vents varierent du sud à l'ouest par grains. Ce même jour nous primes deux hirondelles de mer, & plusieurs autres animaux marins. Tous nos ustensiles de fer se rouilloient de plus en plus, & la moisissure faisoit de nouveaux progrès ; plusieurs gens de l'équipage furent aussi atteints de maladies bilieuses. Les vents continuerent d'être variables jusqu'au dix-neuf, qu'ils passerent presque au sud-est ; & le vingt-un nous eûmes les vents alisés au sud-est.

Dans ce même tems nous commençâmes à faire une boisson d'une espece de chou (a), pour ceux qui étoient affectés du scorbut.

(a) Ce remede a été proposé par le docteur Makbride : il découvrit, après plusieurs expériences répétées avec un égal succès, que cette boisson étoit très-propre à suppléer au défaut des végétales fraîchement cueillis.

Le vent continua de nous favoriser jusqu'au quatre de novembre. Ce même jour, quoique le soleil fût à notre zénith, il fit plus froid de quelques degrés que les jours précédens ; le thermometre baissa du quatre-vingtième degré au soixante-dix-septième.

Depuis le quatre jusqu'au sept nous éprouvâmes les vents variables & des raffales fréquentes. A six heures du matin nous étions par trente-deux brasses de profondeur, fond de corail, de sable fin & de coquilles brisées. A trois heures la sonde donna trente-huit brasses, à quatre heures quatre-vingt ; & à six nous ne trouvâmes plus de fond avec une ligne de cent brasses.

Mercredi huit, les vents continuant de varier, nous eûmes à six heures du matin la vue de la terre dans le nord-ouest, à la distance de sept ou huit lieues. Les sondes rapportèrent entre trente-sept & quarante brasses, fond de gros sable brun & de corail. A dix nous abordâmes un petit vaisseau de pêcheurs Portugais : M. Banks en acheta des dauphins, des brèmes, & plusieurs autres poissons dont il voulut nous régaler. Cette barque qui appartenoit à un capitaine de navire du Saint-Esprit, avoit sur son bord onze hommes, tous de la plus crasse ignorance sur le gissement de cette côte. Nous leur demandâmes à quelle distance nous étions du cap Frio & du cap Saint-Thomas ; il leur

étoit impossible de nous donner des éclairciffemens : ces deux caps leur étoient si peu connus, qu'ils ne savoient pas les distinguer l'un de l'autre.

Nos interpretes furent un Vénitien & un Portugais, qui nous assurerent que les gens de cette barque leur avoient dit que depuis huit ans ils n'avoient pas vu un seul vaisseau : mais comme ils parloient si imparfaitement l'anglois que nous ne les comprenions qu'avec peine, je présume que c'étoit une méprise. Il n'y a point d'année que de Madere il n'arrive sur les côtes du Brésil six bâtimens chargés de vins, outre les vaisseaux de guerre & marchands qui y viennent de Lisbonne.

En quittant cette barque, nous nous approchâmes de la terre, qui nous présentoit trois montagnes. Depuis ce moment jusqu'au treize, nous rangeâmes la côte pour arriver à l'isle Frio. Sa situation est par les vingt-trois degrés huit minutes de latitude australe, & les trente-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres.

Au nord du cap Frio est une bature qui s'étend fort loin au large. Nos sondes varierent beaucoup depuis le cap du Saint-Esprit jusqu'à l'isle Frio, ce qui nous fit croire que ce rivage devoit être irrégulier. Lorsqu'on fait voile pour Rio-Janéiro, il est en quelque maniere nécessaire de toucher à cette isle, d'où la route qu'il faut suivre jusqu'à l'entrée

des éclair-
ent si peu
distinguer

rien & un
e les gens
ue depuis
seul vais-
imparfai-
s compre-
c'étoit une
de Madère
bâtimens
de guerre
Lisbonne.
ous appro-
présentoit
t jusqu'au
ur arriver
les vingt-
e australe,
inutes de

ature qui
varierent
sprit jus-
toire que
Lorsqu'on
en quel-
cette isle,
à l'entrée

de la rade de Rio-Janéiro, est l'ouest du
compas. Le mieux est de prolonger la côte
en la serrant d'un peu près.

En-dehors de la baie, sur la droite, sont
deux isles, dont la plus avancée s'éleve fort
haut en forme de cône; l'autre a une pointe à
l'une de ses extrémités, qu'on prendroit
d'abord pour une troisième isle.

Lorsque nous découvrîmes ces isles au sud-
ouest-quart-d'ouest, à la distance de cinq
lieues, elles se présenterent à nous comme
une seule isle; mais à mesure que nous en
approchions, nous les reconnûmes distinc-
tement. Un peu en-dehors de Frio, il y a
aussi une isle qui a la forme d'un pain de
sucre ou d'un promontoire sur la principale
terre; mais en arrivant du côté du nord, cette
isle ne peut pas se découvrir. Entre la plus
haute de ces isles & le rivage, il y a trois ou
quatre petites isles qui ne sont que des rochers.

Le promontoire ou pain de sucre s'appelle
le mont Saint-Jean, & on a donné le nom
de pain de sucre à la pointe conique. Ce
promontoire tient à la péninsule sur la rive
occidentale de la riviere. La péninsule forme
elle-même une grande baie. Au-dedans de la
baie & en-dehors du pain de sucre, on
trouve un rivage sablonneux, fortifié d'une
batterie qui a vingt-deux embrasures, conf-
truites pour s'opposer à une descente dans la
péninsule, où sont aussi plusieurs autres bat-

teries & un fort régulier, appelé le fort Saint-Jean. Ce fort commande les fortifications de l'isle du Rocher, qui lui fait face à l'entrée de la riviere, & qui est presque vis-à-vis le fort Sainte-Croix, de l'autre côté du passage. L'ennemi qui se rendroit maître du fort Saint-Jean, descendroit, sans qu'on pût s'y opposer, dans la péninsule; & après avoir franchi la hauteur, il descendroit dans la plaine, où il trouveroit la ville absolument sans défense.

L'ouvrage dont on a fortifié l'ilho de Lozio ou l'isle du Rocher, qui est devant le promontoire, est un exagone régulier. A l'opposite, sur la rive orientale, est le fort Sainte-Croix, qui est, de tous ceux qui défendent la riviere, le mieux fortifié. On nous a dit que devant ce fort & celui de l'ilho de Lozio, il y avoit un rocher à fleur d'eau, qui commande aussi la riviere. La largeur de cette riviere est d'un demi-mille environ.

Le fort de Sainte-Croix est environné d'un fossé large & profond, taillé dans le vif; ce qui le rend d'un difficile accès du côté de la terre: mais comme il est situé sur un terrain bas, il seroit exposé à tout le feu des vaisseaux, & incapable de résister à l'attaque d'une flotte Angloise.

Au-dessus de Sainte-Croix sont deux batteries; l'une de six canons, placée sur la riviere; & l'autre sur une haute isle appelée l'ilho de bon-Voyage.

le fort
fortifica-
it face à
presque
tre côté
t maître
as qu'on
& après
oit dans
olument

ilho de
devant
régulier.
, est le
eux qui
On nous
ilho de
au, qui
de cette

né d'un
vif; ce
côté de
un ter-
feu des
attaque

x batte-
riviere;
e ilho

Un peu au-dessus & sur la rive occidentale, est une autre isle qu'on nomme Berghalion, sur laquelle on a construit une batterie avec vingt-sept embrasures; mais, autant que j'ai pu l'observer, il n'y a pas un seul canon. Le cours de la riviere en remontant est nord-nord-ouest. Devant la ville est une isle nommée ilhos dos Scobros, l'isle des Coulevres. Cette isle couvre le port, & est fortifiée de tout ce que l'art a pu inventer. Au sud de cette isle il y a un banc de sable qui s'étend en plan incliné vers la terre; & pour entrer dans la baie, il faut nécessairement passer sous la pointe septentrionale de cette forteresse.

Le dimanche treize novembre, à huit heures du matin, nous fîmes*voile pour Rio-Janéiro. Cette ville, la plus belle & la plus considérable du Brésil, est située par les vingt-deux degrés cinquante-six minutes de latitude australe, & par les quarante-deux degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'ouest de Londres. Nous dépêchâmes d'abord au vice-roi un lieutenant & un contre-maitre, pour obtenir la permission d'avoir un pilote qui nous fit entrer dans la rade: mais comme le vent continuoit de nous être favorable, sans attendre le retour de notre canot, nous nous approchâmes; & laissant à notre droite les isles qui bordent la riviere, nous vîmes mouiller à l'entrée de la rade, d'où nous ob-

28 JOURNAL D'UN VOYAGE

servâmes en même tems les signaux des différens forts.

Le lendemain notre chaloupe revint avec un officier de la part du vice-roi , qui avoit retenu le lieutenant & le contre-maitre ; & comme il ne nous avoit pas envoyé de pilote , nous entrâmes dans la rade , & nous vîmes jeter l'ancre par cinq brasses de profondeur , proche la pointe septentrionale de l'isle des Coulevres , & environ à un quart de mille de l'ilha dos Fereres , l'isle de la Pompe. L'instant d'après nous reçûmes la visite d'un colonel & de deux officiers , qui se rendirent à notre bord dans un des canots de la douane. Ils visiterent notre vaisseau , s'informerent de la quantité d'eau dont nous avons besoin , & demanderent la permission de visiter notre journal , ce que nous leur accordâmes volontiers. Le colonel assura MM. Banks & Solander qu'ils avoient la liberté de descendre à terre ; mais les voyant s'y préparer , il leur conseilla d'attendre au lendemain. Il nous dit encore que la détention de nos officiers jusqu'après la visite de notre vaisseau , étoit une précaution d'usage.

Après cette information , le capitaine Cooke se rendit au palais du vice-roi pour le saluer ; mais on lui dit que son excellence avoit ce jour-là des engagements , & qu'il ne pourroit lui parler que le lendemain dans la matinée. Cependant le même jour il fut résolu dans le conseil qu'on nous accorderoit toutes les

des dif-

vint avec
qui avoit
maître ; &
de pilote,
s vinmes
ofondeur,
l'isle des
de mille.
a Pompe.
ifite d'un
rendirent
la doua-
ormerent
s besoin,
iter notre
es volon-
Solander
à terre ;
conseilla
ncore que
ès la visite
n d'usage.
ne Cooke
le faluer ;
avoit ce
pourroit
matinée.
olu dans
outes les

choses dont nous manquions, mais qu'il ne ne nous seroit point permis de quitter notre bord. Cette défense, si contraire à la politesse, nous mortifia tous, & particulièrement MM. Banks & Solander, qui n'avoient entrepris ce voyage que pour acquérir de nouvelles lumieres dans l'histoire naturelle.

Il faut observer qu'on avoit expressément recommandé au lieutenant que nous avions envoyé au vice-roi, d'é luder toutes les questions qu'on pourroit lui faire sur l'objet de notre voyage, ou du moins de n'y répondre qu'avec une extrême circonspection. Le capitaine Cooke pensoit que des questions de pure curiosité sur la destination d'un vaisseau de guerre, étoient indiscrettes & déplacées. Le lieutenant se conduisit conformément à ses instructions ; & ses réponses trop réservées furent sans doute la cause de la défense qu'on nous fit de descendre à terre. On avoit d'ailleurs rapporté au vice-roi qu'à notre entrée dans la riviere, nous avions publiquement pris le plan de la contrée, & qu'à notre bord il s'y trouvoit des personnes d'une érudition peu commune, qu'on faisoit voyager pour faire des observations & des découvertes. Ces circonstances, jointes à quelques brouilleries de commerce qu'on supposoit subsister entre la Grande-Bretagne & le Portugal, firent probablement naître dans l'esprit du vice-roi des soupçons défavorables, & le porterent

30 JOURNAL D'UN VOYAGE

à nous prescrire l'ordre dont j'ai parlé. Mais M. Banks trouva le moyen de s'y soustraire. Il s'assura d'un marinier, gagna les sentinelles, pénétra dans la campagne. Là il fit une ample collection de plantes & d'arbuttes, & il revint à bord, chargé de tout ce que la contrée possède de plus précieux aux yeux d'un naturaliste.

Le vice-roi ne prit contre nous que d'inutiles précautions. Pendant le séjour que nous fîmes dans la rade du Rio-Janéiro, nous parvîmes, tant par nos observations que par les éclaircissements que nous donnèrent les gens du pays, à prendre une exacte connoissance de la contrée. L'entrée de la rade n'est assurément pas difficile : par-tout on trouve beaucoup de fond ; & sans avoir de pilote, nous n'en eûmes jamais au-dessous de six brasses. Nous observâmes seulement, un peu au-dessus du fort de Sainte-Croix, un banc de sable qui nous obligea à ranger de plus près la rive droite. La rivière forme au-dessus de la ville une large baie qui renferme plusieurs isles. La rade est d'une capacité & d'une beauté admirables ; elle peut contenir soixante & même soixante-dix vaisseaux de guerre.

La ville de Rio-Janéiro est dans une plaine sur la rive occidentale de la rivière, d'où elle s'étend à trois ou quatre milles. Elle est défendue au nord par une colline, au pied

arlé. Mais
soustraire.
les senti-
Là il fit
d'arbuttes,
ut ce que
aux yeux

s que d'i-
éjour que
-Janéiro,
bservations
ous don-
une exacte
trée de la
: par-tout
sans avoir
au-dessous
eulement,
nte-Croix,
ea à ran-
La riviere
arge baie
est d'une
elle peut
e-dix vaif-

ne plaine
ere, d'où
s. Elle est
au pied

de laquelle sont les fauxbourgs & les chantiers du roi.

La contrée, située sous le climat de la plus riante température, seroit une des plus fertiles du monde, si elle étoit bien cultivée. La côte est une chaîne de vallées & de collines qui en rendent l'aspect très-agréable. Les rivières & les ruisseaux entretiennent dans la campagne qu'elles arrosent une délicieuse fraîcheur. On y jouit presque d'un éternel printems; & tous les fruits qui croissent sous les tropiques, s'y trouvent en abondance & y croissent sans culture: circonstance bien agréable pour ses habitans, naturellement portés à l'indolence.

Les mines, qui coûtent annuellement la vie à deux mille negres, sont à cinq journées de chemin de Rio-Janéiro. Un an environ avant notre arrivée, le gouvernement avoit découvert que plusieurs joailliers entretenoient avec les esclaves des mines un commerce illicite de diamans; il y eut en conséquence une loi qui défendit ce commerce, sous les plus graves peines.

Il y a dans Rio-Janéiro plusieurs cours de justice, toutes présidées par le vice-roi. En affaires criminelles, la sentence se prononce à la pluralité des voix dans le tribunal suprême. Le vice-roi actuel, qui se nomme Antonio Rolim de Moura, comte d'Azambuja, a été long-tems gouverneur de Bahia, & depuis trois ans il jouit de cette vice-royauté.

32 JOURNAL D'UN VOYAGE

Le huit décembre, après avoir pris à bord tous les rafraichissemens dont nous avions besoin, nous sortîmes de la rade de Rio-Janéiro, dirigeant notre route au sud le long de la côte. Les quatorze premiers jours n'eurent rien de remarquable.

Le vingt-deux, étant par le trente-neuvieme degré trente-sept minutes de latitude australe, & par le quarante-neuvieme degré seize minutes de longitude occidentale, nous découvrîmes une multitude d'oiseaux de l'espece que les naturalistes appellent profillaria. Nous fûmes aussi fréquemment environnés d'un grand nombre de marsouins d'une assez singuliere espece. La tête a une convexité frappante vers la gueule, dont la mâchoire inférieure forme un menton avancé. Sur la partie supérieure du derriere de la tête est une ouverture d'environ trois pouces de diametre, à travers laquelle l'animal respire. De chaque côté de la tête paroît une raie blanche qui s'étend par derriere; & sur le dos il y a une grande tache blanche triangulaire: on en voit une autre sous la gorge, & une troisieme sous le ventre. Ces marsouins ont quinze pieds de long, & sont couleur de cendre.

Le vingt-trois décembre, nous observâmes une éclipse de lune; & sur les sept heures du matin, nous aperçûmes à l'ouest un petit nuage blanc, dont il sortit une traînée de
feu

feu qui s'étendit un peu à l'ouest ; & l'instant d'après nous entendîmes distinctement deux fortes explosions, semblables au bruit du canon, qui se succéderent immédiatement.

Le vingt-quatre, nous prîmes une tortue : elle pesoit cent cinquante livres. Nous tirâmes plusieurs oiseaux, parmi lesquels se trouva un albetros. De l'extrémité d'une de ses ailes à l'autre, il y avoit neuf pieds un pouce, & deux pieds un pouce six lignes du bec à la queue. Le thermometre se trouvoit ordinairement le soir à soixante-deux degrés environ, & à midi entre le soixante-fixieme & le soixante-septieme. A-peu-près dans ce même tems, nous observâmes moins d'apparence de rouille & de moisissure qu'au paravant.

Le vingt-sept, nous vîmes plusieurs paquets de ces mauvaises herbes qui croissent sur les montagnes.

Le vingt-huit, les vents forcés au sud-est, au sud & au sud-ouest, nous obligèrent de capeyer sous notre grande voile. Le même jour les sondes furent entre quarante-six & cinquante brasses, fond de sable fin & brun. Nous nous trouvions alors par les quarante degrés cinquante minutes de latitude méridionale, & les cinquante-huit degrés seize minutes de longitude occidentale de Londres.

Le vingt-neuf, le tems fut modéré, & nous trouvâmes entre quarante-six, quarante

34 JOURNAL D'UN VOYAGE

neuf & quarante-sept brasses d'eau, fond de sable gris.

Le trente, les vents varierent avec des intervalles de calme, les sondes ne différencèrent point de celles du jour précédent. Nous vîmes un lion de mer. Dans ce même tems nous observâmes plusieurs jours de suite, de nombreux essaims de papillons & de cerfs-volans.

Le trente-un ne fut remarquable que par de fréquens coups de tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ce même jour, & les trois suivans, nous vîmes des baleines, & plusieurs oiseaux à-peu-près de la grosseur d'un pigeon : ces oiseaux ont le bec gris & les plumes blanches sous le ventre,

Le quatre janvier mil sept cent soixante-neuf, nous vîmes une apparence de terre que nous prîmes d'abord pour l'isle Pepy ; mais nous ne courûmes pas long-tems vers cette terre prétendue, sans nous appercevoir de notre erreur. L'air étoit froid & sec : la sonde rapporta soixante-douze brasses, fond de vase & de sable noir. Ce même jour & le suivant, le vent souffla par raffales, & nous observâmes une quantité de ces mauvaises racines que l'eau détache des rochers.

Le six, nous vîmes plusieurs pingouins, & beaucoup d'autres oiseaux.

Le sept, les vents du sud-ouest fraîchirent si excessivement, que nous fûmes forcés de

mettre à la cape. Nous trouvant alors au cinquante-unième degré vingt-cinq minutes de latitude australe, & au soixante-deuxième de longitude occidentale, nous nous supposâmes dans le voisinage des isles de Falkland; mais leur longitude a été déterminée d'une manière si imparfaite, que nous n'avions aucune certitude sur leur vraie situation.

Le huit, la sonde fut de quatre-vingt brasses, fond de sable noir & brun. Toutes ces circonstances nous portèrent à conclure que nous avions passé entre les isles de Falkland & le continent: dans cet intervalle l'air étoit froid, mais salubre.

Le neuf, nous vîmes des pingouins & des veaux marins.

Le onze, nous découvrîmes la terre de Feu; mais les vents nous restant contraires jusqu'au quinze, nous fîmes tous nos efforts pour venir mouiller dans la baie de Bonsuccès, un peu à l'ouest du détroit, afin que nous pussions profiter de toute la marée pour nous élever de la côte: mais à mesure que nous en approchions, les sondes devenoient si inégales & si irrégulières, que nous craignîmes le danger d'un mauvais fond, & nous regagnâmes le large.

Le seize, à la faveur du vent & de la marée, nous gouvernâmes sur le port Saint-Maurice, & nous y vîmes jeter l'ancre. Les terres qui bordent cette baie sont élevées

& couvertes de bois. Sa latitude méridionale est de cinquante-quatre degrés quarante-quatre minutes, & sa longitude occidentale de Londres est de soixante-six degrés quinze minutes. Nous trouvâmes dans une case, sur le bord du rivage, plusieurs morceaux de drap brun fabriqué en Europe.

Le dix-sept, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la baie de Bonsuccès, où nous vinmes mouiller à une heure après midi, par neuf brasses de profondeur, l'ancre d'affourche au nord-ouest; & nous nous occupâmes le reste du jour à trouver un lieu commode pour faire du bois & de l'eau.

Le capitaine Cooke, M. Banks & le docteur Solander descendirent à terre pour aller à la rencontre de quelques sauvages qui paroissent sur le rivage à la pointe de la baie. Ils amenèrent à bord trois de ces Indiens, qu'ils revêtirent de fracs, après leur avoir donné du pain, du bœuf salé, &c. dont ils mangèrent une partie, & emportèrent le reste. Ils refusèrent de boire du rum ou de l'eau-de-vie, après en avoir goûté, faisant signe que cette liqueur étoit trop brûlante. Cette circonstance pourroit peut-être confirmer l'opinion de ceux qui pensent que l'eau est la boisson naturelle de l'homme, ainsi que de tous les autres animaux,

Un de ces Indiens nous tint plusieurs dis-

cours, auxquels nous ne comprimes rien. Un autre vola la couverture d'un globe, qu'il cacha sous son manteau de peau; mais dès qu'il fut à terre, il la montra à ceux même à qui il l'avoit volée, & il s'en couvrit la tête, paroissant s'applaudir de son habileté. Ces sauvages auroient-ils du vol la même idée qu'en avoient les Lacédémoniens?

Parmi ces sauvages, il n'y en avoit point dont la taille excédât cinq pieds dix pouces. Ils joignent à beaucoup de quarrure un air robuste, sans cependant avoir les membres fort gros. Un visage large & plat, le front étroit, de grosses joues, le nez écrasé, de petits yeux noirs, une grande bouche, de petites dents, sans être autrement belles, des cheveux noirs & droits qui tombent sur l'une & l'autre oreille & sur le front, & grossièrement peints de brun & de rouge, sont les principaux traits de la figure de ces sauvages qui sont imberbes, ainsi que tous les indigènes de l'Amérique.

Leur habillement est un manteau de peaux de guanagues ou de veaux marins, dont ils s'enveloppent, se laissant quelquefois le bras droit nud. Les hommes portent sur la tête des panaches de laine filée de guanagues. Ce panache leur tombe sur le front, & se noue par derrière avec des courroies.

On en voit plusieurs de l'un & l'autre sexe, qui se peignent différentes parties du corps

de rouge , de blanc & de brun. Les hommes , comme les femmes , s'impriment sur le visage divers traits qui leur traversent le nez & les joues. Les femmes ont toutes des tabliers de peau , & portent sur le dos leurs enfans , pliés dans le manteau qui leur sert de vêtement. Ce sont elles aussi qui sont chargées des soins domestiques les plus pénibles & les plus bas.

La résidence de ces sauvages est un petit village composé de treize cabanes , situé au bas d'une colline au sud de la baie , & à deux milles environ du rivage. Ils ne sont pas plus de cinquante en tout ; & ce sont les seuls habitans de ce pays , puisque les contrées voisines sont absolument désertes. Rien au monde n'est si chétif ni si misérable que leurs habitations. Leur nourriture sont les coquillages & le poisson. Ils ont pour armes des arcs & des fleches , dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Leurs arcs sont proprement faits , d'une espece de bois qu'on prendroit pour du hêtre ; & leurs fleches , garnies de plumes à un bout , sont armées de l'autre de pointes de pierres d'une espece de jaspe , artistement taillées. Ils ont aussi des chiens de deux pieds de haut environ , & auxquels les Européens ne paroissent pas étrangers.

La baie de Bonsuccès s'étend de l'est à l'ouest l'espace d'une lieue : d'une pointe à l'autre la distance est d'environ deux milles. Le mouil-

hommes,
le visage
le nez &
s tabliers
s enfans,
vêtement.
des soins
plus bas.
un petit
situé au
& à deux
font pas
les seuls
contrées
Rien au
que leurs
es coquil-
rmes des
vent avec
font pro-
bis qu'on
hes, gar-
rmées de
espece de
aussi des
viron, &
pas étran-
t à l'ouest
l'autre la
Le mouil-

lage est bon dans toute la baie. On y trouve depuis quatorze jusqu'à quatre brasses d'eau, fond de sable d'un brun foncé; mais à une encablure du rivage, on n'y auroit qu'un fond de roche, & embarrassé d'une quantité de mauvaises racines. Les vaisseaux y sont à l'abri des vents d'est par la terre des Etats. Si on vouloit y faire du bois & de l'eau, ce lieu seroit très-propre pour ces opérations. La contrée est couverte de bois & coupée par plusieurs ruisseaux, dont quelques-uns viennent se décharger dans la baie.

Près du port Maurice, en tirant vers le nord, entre le cap S. Vincent & S. Diégo, on rencontre une autre baie qui offre aussi un bon mouillage.

Le détroit de Lemaire, du côté du nord, est formé par le cap Saint-Antoine sur la terre des Etats, & le cap Saint-Vincent sur la terre de Feu; & du côté du sud, par le cap Saint-Barthelemi sur la terre des Etats, & un haut-morne sur la terre de Feu. Ce détroit a près de neuf lieues de long, & six ou sept de large. Le flot y porte sept heures vers le sud, & le jusant cinq heures vers le nord. Le courant semble lui-même se diviser; une partie court le long de la terre de Feu, & l'autre du côté de la terre des Etats. Les montagnes de part & d'autre ne sont pas si élevées qu'on a voulu le faire croire, ni elles ne sont pas toujours

couvertes de neige, à l'exception de quelques endroits.

Après nous être munis de vingt tonneaux d'eau & de bois, & avoir rangé sur le pont notre artillerie, afin d'être en état de manœuvrer plus librement dans les tempêtes dont on peut être assailli en doublant le cap Horn, nous appareillâmes de la baie de Bonsuccès le vingt-un janvier à deux heures après midi. Le vent étant au sud-ouest-quart-d'ouest, nous gouvernâmes au sud-sud-est.

Le vingt-deux, le vent ayant passé à l'ouest, nous fîmes route au sud.

Le vingt-trois à quatre heures après midi, nous eûmes la vue de la terre, qui se présentoit sous la forme de trois isles, dans l'ouest-sud-ouest.

Le vingt-quatre, elle nous parut à l'ouest comme une chaîne de petites isles. Nous trouvâmes par la sonde quarante brasses de profondeur; & ce même jour l'air fut d'un froid excessif.

Le vingt-cinq, nous eûmes la vue du cap Horn, dans le sud-ouest quart de sud, à la distance de cinq lieues. Il paroît comme une pointe fort basse, & à l'extrémité du sud-est de plusieurs petites isles que les François ont nommées les isles de l'Hermitage. Ce cap, dont l'extrémité méridionale est bordée de plusieurs rochers sur lesquels on voit la mer se briser, est situé par les cinquante-cinq

de quelques

tonneaux
sur le pont
at de ma-
pêtes dont
cap Horn,
Bon succès
après midi.
ouest, nous

é à l'ouest,

près midi,
qui se pré-
ans l'ouest.

ut à l'ouest
ffes. Nous
brasses de
fut d'un

de du cap
sud, à la
omme une
du sud-est
ançois ont

Ce cap,
bordée de
oit la mer
ante-cinq

degrés quarante-huit minutes de latitude australe, & les soixante degrés quarante minutes de longitude occidentale de Londres. La variation de la boussole étoit de vingt-un degrés seize minutes, & l'aiguille d'inclinaison plongeait au soixante-quatrième degré trente minutes. La sonde fut de quarante-cinq brasses, fond de cailloux & de coquilles brisées.

Nous découvrîmes aussi au nord du cap Horn une terre que nous jugeâmes être l'île dont parle le Maire, & qui est connue sous le nom de Diégo Ramiris. Nous n'avions alors que très-peu de nuit; circonstance heureuse dans des parages où les tempêtes sont si fréquentes.

Le trente janvier, nous nous trouvâmes par les soixante degrés deux minutes de latitude méridionale, & les soixante-treize degrés cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres; & la variation fut de vingt-quatre degrés cinquante-quatre minutes. Nous ne nous approchâmes pas de plus près du pôle austral. Arrivés à cette latitude, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à l'ouest-nord-ouest, sans remarquer beaucoup de variation pendant une quinzaine de jours d'un tems très-agréable.

Le seize février, les vents fraîchèrent & varièrent de l'ouest-quart-sud-ouest au sud-quart-sud-ouest & au sud.

Depuis le quatorze jusqu'au dix de mars,

continuant de faire voile au nord-ouest, nous eûmes pendant les nuits des rosées si fortes que nous pouvions les regarder comme des pluies.

Le vingt-un, nous vîmes plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre en grand nombre sous le tropique, & qu'on nomme paille-en-cul. Nous en tirâmes deux, dont le plumage d'un blanc éclatant, étoit nuancé d'un rouge vif. La queue étoit composée de deux longues plumes couleur de feu, & le bec étoit d'un rouge foncé. Nous étions alors par les vingt-cinq degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, cent-vingt degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Le tems & la mer favorisoient notre navigation; le ciel étoit serein, & nous respirions un air salubre.

Continuant de faire voile au nord quelques degrés à l'ouest, entre la première & la seconde direction de la route qu'avoit suivie le Dauphin, le 4 avril, nous eûmes la vue de la terre dans le sud, à la distance de quatre lieues. Nous courûmes dessus, & lorsque nous en fûmes à portée, nous la prolongeâmes la sonde à la main; mais une ligne de cent trente brasses ne nous donnoit point de fond. nous reconnûmes que cette terre qui s'étendoit au sud-sud-ouest l'espace de deux milles, est une isle partagée en quatre divisions liées ensemble par des récifs & des bancs de sable.

ouest, nous
es si fortes
comme des

leurs com-
ncontre en
& qu'on
ames deux,
ant, étoit
étoit com-
ur de feu,
ous étions
vingt - une
cent-vingt
occidentale
& la mer
ciel étoit
salubre.

ord quel-
niere & la
voit suivie
la vue de
de quatre
sque nous
ongeâmes
e de cent
t de fond.
ui s'éten-
x milles,
sions liées
de sable.

Dans la première division nous aperçûmes des Indiens au nombre de trente environ. Ils étoient nus; mais le moment d'après, quelques-uns parurent vêtus. A la vue du pavillon que nous arborâmes; plusieurs d'entre eux entrèrent dans l'eau, & nous firent signe d'aborder. Tous étoient armés de lances. Ils sont de couleur bronzée, & leurs cheveux d'un noir d'ébène, sans être crépus.

Cette isle, qui n'a guere moins d'une lieue d'étendue, est située par dix-huit degrés quarante-quatre minutes de latitude méridionale, & cent-trente-huit degrés cinquante-huit minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Nous lui donnâmes le nom de Lagone, & nous observâmes que toute la contrée étoit couverte d'arbres, entre lesquels nous distinguons les cocotiers, les platanes, dont les rameaux épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons de verdure émaillés de fleurs.

L'après midi, sur les trois heures & demie, nous eûmes la vue d'une autre isle dans le nord-ouest du compas, éloignée de Lagone de vingt milles. Nous gouvernâmes dessus, & la prolongeâmes à la distance de six cents vingt pieds du rivage. L'isle est d'une forme ovale; son plus grand diamètre n'a pas plus d'un mille. Les côtes & l'intérieur en sont boisés; mais rien ne sembloit y annoncer qu'elle fût habitée. Vers le soir nous la perdîmes de vue.

Le lendemain matin nous découvrimus à l'est une isle basse d'environ trois lieues d'étendue. Toute la contrée du côté oriental étoit couverte de grands arbres sous lesquels nous appercûmes distinctement des cabanes , des pirogues & des Indiens. Arrivés à la pointe occidentale , nous y vîmes la mer briser avec force sur un récif qui s'étend du rivage jusqu'à trois ou quatre milles au large : nous la nommâmes l'isle de l'Oiseau. Elle est située par dix-sept degrés vingt-quatre minutes de latitude méridionale , & cent quarante-deux degrés cinquante minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Le huit, nous eûmes aussi connoissance d'une isle , à laquelle nous donnâmes le nom de l'isle de la Chaîne. Sa situation est par dix-sept degrés vingt-quatre minutes de latitude , & cent quarante-cinq degrés vingt-six minutes de longitude occidentale de Londres.

Le dix avril, dans la matinée , nous reconnûmes l'isle Osuabrug , qui nous restoit au nord-ouest-quart-d'ouest cinq degrés trente minutes à l'ouest , & à la distance de six lieues. Laisant cette isle au nord , nous découvrimus du haut du grand mâ , à midi , l'isle du roi George. Nous gouvernâmes dessus ; mais comme nous n'avions que très-peu de vent , nous employâmes trois jours pour venir mouiller dans la baie de Port-Royal. Dès que nous fûmes ancrés , le capitaine Cooke descendit à

ouvrimes à
 eues d'en-
 mental étoit
 quels nous
 anes , des
 à la pointe
 oriser avec
 rivage jus-
 ge : nous
 e est située
 minutes de
 ante-deux
 tude occi-

ance d'une
 e nom de
 t par dix-
 latitude,
 x minutes
 es.

reconnû-
 au nord-
 e minutes
 es. Lais-
 rimes du
 e du roi
 mais com-
 nt, nous
 mouiller
 ue nous
 scendit à

terre avec les soldats de la marine; mais il revint dans l'après midi, sans avoir vu personne de considération parmi les Indiens qu'il avoit rencontrés, & auxquels il avoit donné des clous, des boutons, des fausses perles & d'autres bagatelles, qui sont d'un grand prix aux yeux de ces insulaires.

Le lendemain, plusieurs officiers & MM. Green, Banks & Solander descendirent du côté le plus occidental de la baie. Les naturels du pays vinrent à leur rencontre, les reçurent avec des démonstrations de joie & d'amitié, leur présentèrent des rafraîchissemens préparés à leur manière, avec quelques piéces d'étoffes manufacturées dans l'isle, & les conduisirent en différens endroits de la contrée.

Dans cette tournée, le docteur Solander perdit une lorgnette d'opéra, que les insulaires avoit fort admirée; circonstance qui ne permettoit pas de douter qu'elle n'eût été volée par quelqu'un d'entr'eux. Il communiqua ses soupçons au chef d'un des districts de la contrée, & réussit, par signes, à lui faire entendre le tems & lieu où elle lui avoit été enlevée. Le chef parut très-fâché de cet accident: ce n'est pas, comme nous avons eu occasion de nous en convaincre dans la suite, qu'il eût réellement de l'aversion pour ces tours de filouterie, mais parce qu'il craignoit que cette action commise dans une premier?

entrevue ne nous fit concevoir de ses compatriotes une opinion défavorable , & ne les privât de tous les avantages qu'ils espéroient retirer de nous , & qu'ils furent se procurer par mille artifices , lorsque nous entrâmes avec ce peuple dans une plus intime liaison. Le chef, dans la vue de détourner les impressions désavantageuses que ce vol pouvoit faire sur nous, fit entendre, avec l'apparence de la plus parfaite probité, que le lieu où le larcin s'étoit fait, n'étoit pas de son district ; mais qu'il alloit en faire informer le chef de l'endroit ; qu'il tâcheroit de recouvrer, s'il étoit possible, le vol dont on se plaignoit ; & que s'il ne pouvoit y parvenir, il se proposoit d'offrir à M. Solander autant de piéces de drap qu'il en faudroit pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite.

Les recherches du chef ne furent pas sans succès : la lorgnette fut rendue à M. Solander ; & cette prompte restitution nous priva du mérite que nous aurions eu en refusant les piéces d'étoffes qui nous avoient été offertes ; mais en même tems elle nous fournit l'occasion de convaincre ces insulaires de notre générosité, en leur prodiguant des présens pour une restitution que l'intérêt seul avoit fait faire, & non la probité ; sentiment qui leur est absolument étranger, comme l'expérience nous le fit connoître.

Nous nous conduisîmes d'abord à leur égard

ses compa-
& ne les
espéroient
de procurer
entrâmes
me liaison.
er les im-
ol pouvoit
l'apparence
le lieu où
on district ;
er le chef
ouvrer, s'il
plaignoit ;
, il se pro-
t de pieces
dommager

at pas fans
Solander ;
priva du
fusant les
é offertes ;
arnit l'oc-
de notre
es présens
seul avoit
nt qui leur
xpérience
leur égard

d'une maniere si libérale , ou si prodigue , pour mieux dire , que nous les encourageâmes à concevoir de grandes espérances , à former d'exorbitantes prétentions , & à imaginer une infinité de ruses pour nous tromper. Il est probable qu'ils n'auroient pas songé à mettre en usage tant de petits détours , si nous leur eussions paru plus économes & plus circonfpects.

Cependant l'acte de justice qui venoit de se faire ne nous permettoit pas de soupçonner de mauvaise foi les habitans , quoique nous nous vissions trompés dans notre attente au sujet des provisions de cochons & de poules , que , sur le rapport de l'équipage du Dauphin , nous croyions y trouver. Mais l'événement nous convainquit qu'on ne nous avoit donné de ce pays que des relations exagérées. Toutes les provisions de vivres que l'isle put nous fournir , se réduisirent à une livre de porc frais pour chaque personne par semaine.

Le troisieme jour de notre arrivée , les principaux chefs de l'isle se rendirent à notre bord : ils nous apporterent quelques cochons & une petite quantité de fruits.

Le jour suivant , nous marquâmes le terrein que nous nous proposons de retrancher , pour pouvoir y observer en sûreté le passage de Vénus , que nous devions y attendre. Nous y descendimes en même tems avec armes & bagages , nous dressâmes nos tentes , & nous

établîmes une garde pour veiller à ce que les insulaires n'enlevassent pas nos ustensiles. Malgré la consigne qui étoit de ne laisser entrer dans le camp aucun Indien, un soldat de la marine qui vouloit s'en amuser, permit à plusieurs d'entr'eux de l'approcher. Il s'en fallut bien peu qu'il ne fût la victime de son indiscretion. Ces Indiens se jetterent sur lui de la maniere la plus inattendue, lui arracherent son fusil des mains, s'efforcèrent de le tuer avec la bayonnette, & se sauverent ensuite dans le bois. Nous envoyâmes aussi-tôt à leur poursuite: on les atteignit. L'agresseur fut tué d'un coup de fusil qu'il reçut dans la tête, & deux ou trois autres furent blessés; mais le fusil qu'ils avoient emporté fut perdu; nous ne pûmes même jamais savoir ce qu'il étoit devenu.

Immédiatement après cette expédition, nous abattîmes nos tentes, & le même soir nous les reportâmes à bord, avec tout le bagage. Le lendemain nous levâmes l'ancre. Nous nous touâmes jusqu'à l'endroit le plus commode pour couvrir le camp qui devoit être retranché. Là nous amarrâmes derechef notre vaisseau à un demi-mille du rivage, ayant deux ancrs en barbe, & deux tiers de cable sur chacune. Nous portâmes ensuite, pour servir de croupiere, notre ancre d'affourche du côté de la terre, en en faisant passer le cable à bas-bord. Dans cette position, nous

à ce que
ustensiles.
liffer entrer
t de la ma-
nit à plu-
s'en fallut
e son in-
sur lui de
rracherent
de le tuer
nt ensuite
-tôt à leur
resseur fut
t dans la
nt blessés ;
fut perdu ;
ir ce qu'il

opération ,
même soir
put le ba-
s l'ancre.
it le plus
ai devoit
derechef
rivage ,
eux tiers
ensuite,
cre d'af-
n faisant
position ,
nous

nous présentions le travers à la place que nous avions dessein de fortifier. Nous passâmes la nuit à bord.

Dès que le soleil commença d'éclairer l'horizon, nous fîmes une seconde fois nos dispositions pour descendre à terre nos tentes, nos équipages & nos pièces à l'eau, que nous fîmes remplir, & disposer comme un parapet pour nous couvrir du côté où nous étions déjà défendus par une rivière; & de l'autre côté nous construisîmes des redoutes que nous palissâdâmes & garnîmes de canons & de pierriers. Nous nous vîmes bientôt en état de nous soutenir dans ce poste contre toutes les forces des insulaires, en cas qu'ils songeassent à venir nous attaquer.

Après avoir pris pour notre sûreté toutes les précautions que semble prescrire une sage prévoyance, nous établîmes un marché, où les insulaires viurent fréquemment apporter des fruits, des poules & quelques autres provisions, qu'ils échangeoient contre des outils de fer, des clous, &c. Mais le capitaine Cooke crut devoir restreindre ce commerce, & il désigna une personne qui seroit seule chargée de faire ces échanges.

Le grand loisir dont nous jouissions alors, nous laissoit tout le tems de faire de fréquentes tournées dans l'intérieur de la contrée, & d'en visiter les habitans. Tous nous invi-

toient à entrer dans leurs maisons, nous y présentoient des rafraichissemens & de très-jolies femmes, & nous pressoient de les accepter, avec une franchise & une cordialité qui donnoient un nouveau prix aux choses qui nous étoient offertes. Nous trouvions partout la même hospitalité, le même accueil & la même considération. Ce qui nous surprenoit, c'est qu'il étoit rare que nous ne fussions volés dans ces mêmes maisons dont les maîtres nous combloient de caresses, & où notre présence sembloit répandre la joie & les plaisirs.

Cette isle, que M. Wallace, commandant le Dauphin, vaisseau de guerre de vingt canons, a nommée l'isle du roi George, reçoit des naturels du pays le nom d'Otahiti. Elle est composée de deux péninsules d'inégale grandeur, unies par un isthme qui est une terre basse, dont la courbure forme une baie ouverte au nord-est. La plus grande péninsule est appelée Otahiti-Nua; la plus petite reçoit le nom d'Otahiti-Eta. La première se nomme aussi quelquefois Obreabo, en l'honneur de la reine Obrea.

Otahiti n'a pas moins de quarante lieues de circonférence, & son plus grand diamètre est d'environ quinze lieues. Le port royal est situé près de la pointe occidentale de l'isle. De cette pointe, la côte court est-quart-sud-est l'espace de neuf milles, & se joint

s, nous y
& de très-
nt de les
ne cordia-
aux choses
uvions par-
e accueil &
ous surpre-
ous ne fuf-
s dont les
ses, & où
la joie &

mandant le
t canons, a
t des natu-
est compo-
grandeur,
basse, dont
e au nord-
st appelée
nom d'Ota-
aussi quel-
e la reine

ante lieues
d diametre
port royal
mentale de
t est-quart-
& se joint

par un récif à trois islots qui forment une baie nommée la baie de la Société. De-là, la côte va toujours en s'abaissant jusqu'au fond de la baie formée par la courbure de l'isthme qui unit les deux péninsules, dont la plus petite, d'une forme ovale, est par-tout bordée d'un récif qui s'étend à deux milles au large, sur lequel la mer brise avec force. Plusieurs coupures ou passes offrent aux vaisseaux un ancrage sûr en-dedans du récif. Toute la côte septentrionale de l'isle est également défendue par un récif à-peu-près de même largeur, en-dedans duquel les vaisseaux peuvent aborder par des coupures qu'on y rencontre de loin en loin; mais il y faut être de la plus grande défiance sur les fonds, où souvent les vaisseaux seroient exposés au plus grand danger.

Rien de plus agréable que l'aspect de l'isle. De hautes montagnes couronnées d'arbres & d'arbuttes en occupent l'intérieur. De ces montagnes sortent quantité de sources, dont les eaux serpentent dans les vallées, & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer jusqu'au pied des montagnes on parcourt un terrain uni, couvert de plantations de divers arbres fuitiers, & entrecoupé de ruisseaux qui servent à fertiliser la contrée, & à l'embellir de toutes les graces champêtres.

Otaïiti est sous le gouvernement d'un seul chef qui jouit d'un pouvoir illimité. Ce souverain nomme ses lieutenans dans les differens districts. Ceux-ci sont chargés d'entretenir le bon ordre, de lever des impositions qu'une longue habitude a érigées en droits.

Ces insulaires sont soumis à des usages généralement reconnus, qui leur tiennent lieu de loix écrites. D'anciennes coutumes ont annexé des amendes ou des châtimens à de certaines fautes ou de certains crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publique. Les voleurs y sont punis selon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui auront dérobé des armes ou quelques pieces d'étoffe. L'usage est de les pendre à des arbres, ou de les précipiter dans la mer. Mais cette sévérité n'a point lieu contre ceux qui ne volent que des fruits ou des provisions de bouche; ces voleurs en sont quittes pour la bastonnade, & une restitution forcée, si elle est possible. Cette pratique paroît être assez judicieuse. Les peines pour la même faute y sont sagement proportionnées aux motifs qui l'ont fait commettre. Ils pensent que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou quelques pieces de toile, ne peut être qu'un paresseux ou un avare, vices également nuisibles, que la société est intéressée à réprimer. Mais ce seroit, selon eux, une barbare cruauté d'ôter la vie à un homme que la faim a contraint

d'un seul
Ce souve-
différens
retenir le
ns qu'une

es usages
inent lieu
s ont an-
à de cer-
i peuvent
ique. Les
e du vol.
ui auront
s d'étoffe.
s, ou de
ette sévé-
ne volent
bouche ;
a baston-
i elle est
ffez judi-
te y font
qui l'ont
ui qui a
quelques
pareilleux
bles, que
Mais ce
uté d'ôter
contraint

de satisfaire les desirs irrésistibles de la nature.

La différence qu'on remarque dans la taille & la couleur des habitans d'Otaïtî seroit croire que ce peuple est composé de deux différentes races. On doit dire qu'en général ce sont de très-beaux hommes. La plupart d'entre eux ont six pieds trois pouces, mesure d'Angleterre; les autres n'ont pas moins de cinq pieds six pouces; mais ni leur force ni leur vigueur ne répondent à la majesté de leur taille ou de leur quarrure. Leurs membres ont une flexibilité qu'on trouveroit difficilement en Europe, même parmi les femmes les plus délicates. Ils acquièrent cette extrême souplesse dans la danse, dont ils font, dès leur plus tendre jeunesse, un continuel exercice. Leur danse est toujours accompagnée de diverses inflexions de corps, de gestes comiques, de postures lascives & de mouvemens extravagans. Ces exercices toujours violens, les rendent légers à la course, & donnent à tous leurs mouvemens une surprenante agilité: mais ne les empêchent-ils pas d'atteindre à ce degré de force que semble annoncer l'élevation de leur taille?

Le teint de ces insulaires est de couleur bronzée, mais plus clair que celui des indigènes de l'Amérique. On en voit, mais en petit nombre, dont la peau n'est pas moins blanche que celle des Européens; & parmi ces blancs,

quelques-uns ont des cheveux roux, ce qui est rare ; généralement la couleur en est noire.

Leurs vêtements sont d'une étoffe assez singulière, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce d'un arbuste cultivé dans le pays. Ces vêtements ne varient pas moins dans la forme que dans la manière de les porter ; deux choses qui , réglées en Europe avec l'exactitude la plus scrupuleuse , chez ces insulaires , dépendent de la fantaisie , du caprice , & particulièrement de la température de l'air.

Dans le jour, ils portent d'ordinaire une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Si le ciel est serein , ils s'enveloppent d'une pièce d'étoffe d'environ six pieds de longueur. Cette pièce , qui a dans le milieu une ouverture faite pour y passer la tête , flotte négligemment sur leurs épaules , & les couvre jusqu'aux genoux. Dans leurs maisons ils roulent cette espèce de manteau autour de leurs reins.

C'est aussi là le seul habillement des femmes. Elles en font plusieurs plis , dont elles s'enveloppent les parties naturelles , & le tiennent tellement serré au-dessous des reins , qu'elles en ont dans leur démarche un air de gêne & de contrainte.

L'usage de se peindre les fesses d'un oileu foncé , est général dans les deux sexes. Pour fixer ces traits & les rendre ineffaçables ,

ux, ce qui
ur en est

assez singu-
vec l'écorce

Ces vête-
la forme
eux choses
actitude la
es, dépen-
& particu-
l'air,

linaire une
ties natu-
veloppent
k pieds de
s le milieu
tête, flotte
les couvre
naïsons ils
autour de

t des fem-
dont elles
les, & le
des reins,
che un air

d'un bleu
exes. Pour
effaçables,

ils se piquent la peau avec un os pointu, & versent sur ces piquures une teinture bleue qu'ils appellent tat-tow ; terme dont ils se servirent, en nous voyant écrire, pour désigner les lettres.

Les hommes laissent croître leurs cheveux, qu'ils relevent & attachent sur le sommet de la tête avec des plumes d'oiseaux. Les femmes les portent plus courts, & les laissent tomber en boucles autour de leur cou. Les uns & les autres s'entortillent aussi quelquefois la tête d'une piece de toile blanche, de leurs fabriques, en forme de turban.

Les femmes portent sur le front une espece d'aigrette, faite de cheveux qu'elles ont tressés avec des foins infinis ; tant le desir de plaire est général, & naturel au sexe de toutes les contrées ! Mais ce qu'elles estiment le plus dans leur parure, ce sont des pendants d'oreilles de perles fines. Elles ne font point dans l'usage de porter des colliers ni des bracelets.

Les hommes ne se rasent que les moustaches & les joues, & laissent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. En ce point ces indulaires diffèrent des aborigenes de l'Amérique, qui sont imberbes.

La circoncision, recommandée par Dieu à Abraham comme la marque caractéristique de la nation Juive, est généralement prati-

quée dans Otahiti, sans autre motif que celui de la propreté. Ils désignent les incirconcis par un terme que la décence ne permet pas de répéter.

Il seroit naturel de croire qu'un peuple qui a fait si peu de progrès dans la culture des mœurs & des arts, doit vivre dans une heureuse égalité, ou du moins n'être soumis qu'à des conventions générales, établies pour entretenir la félicité publique : mais il n'en est pas ainsi à Otahiti. Depuis long-tems l'égalité y est rompue. Il y a déjà une distance prodigieuse d'un homme à un autre homme : en un mot, on y voit des maîtres & des valets ; tant les passions nous portent naturellement à aspirer à l'empire, & à abuser de nos facultés pour asservir ceux que la nature a fait nos égaux !

Entre les habitans libres d'Otahiti, il y en a peu qui n'aient à leur service une troupe de valets répandus autour de leurs maisons ; & ces valets sont peut-être les plus adroits filoux qu'on puisse rencontrer : c'est un fait que l'expérience nous a confirmé plus d'une fois à notre désavantage.

Mais ces habiles filoux ne volent guere que les choses dont ils esperent retirer quelques avantages. S'il arrive que l'effet qu'ils ont enlevé ne leur soit d'aucune utilité, ils le rendent, ou l'exposent dans un lieu où il puisse être apperçu de celui qui en étoit le

propriétaire : c'est ce dont nous avons eu occasion de nous convaincre. Ils parvinrent une fois, de nuit, à se glisser secrètement dans notre camp, d'où ils emportèrent, sans être aperçus, notre octan, instrument qui nous étoit indispensablement nécessaire pour nos observations astronomiques, le principal objet de notre voyage. Ils le gardèrent quelques jours : mais après s'être bien convaincus que cet instrument ne pouvoit leur être d'aucun usage, l'un d'eux se chargea de venir nous informer qu'il avoit vu un de ses compatriotes emporter cette pièce, & la cacher derrière un arbre qu'il nous indiqua, en nous assurant toujours qu'ils n'avoient pu reconnoître l'auteur du vol. Nous trouvâmes effectivement dans l'endroit désigné notre instrument astronomique, que l'examen qu'ils en avoient fait avoit mis un peu en désordre ; mais ce dommage fut aisément réparé.

La nature, qui a par-tout embelli le sexe de mille traits charmans, semble avoir réservé ses plus précieux dons pour les femmes d'Otaïti. Tous leurs traits sont agréables ; leur taille est souple, élégante & majestueuse : elles joignent à une figure intéressante un corps dont les contours gracieusement arrondis, & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Mais ces belles Otaïtiennes sont lascives, & ne mettent point

la continence au rang des vertus. Nos soldats & matelots les trouverent si favorables à leurs desirs, qu'ils n'eurent d'autre embarras que celui du choix, pendant tout notre séjour dans cette île.

Le mariage est, chez ces insulaires, un engagement pour la vie. Une circonstance bien singulière, c'est qu'aussi-tôt qu'un homme s'est choisi une épouse, il est exclus de la société des femmes & des garçons pendant le repas, & il est obligé de manger avec ses domestiques : aussi ne font-ils pas fort pressés à se ranger sous le joug de l'hymen. Les filles, libres d'écouter les penchans de leur cœur, se livrent sans scrupule à tous ceux qui sollicitent leurs faveurs, & jouissent de cette liberté jusqu'à ce que devenues enceintes, les parens sont forcés de les marier.

Les coutumes de ce peuple n'accordent au souverain de l'île qu'une seule épouse ; mais elles lui laissent la liberté de se choisir un certain nombre de concubines. La politique barbare de ce gouvernement exige que tous ses enfans naturels soient étouffés en naissant, pour prévenir les désordres que pourroient occasionner leurs communes prétentions à succéder à la souveraineté.

La marque de la souveraineté est une ceinture rouge, à laquelle les habitans donnent le nom de maro. Lorsque l'Éréi, c'est ainsi que le nomme toujours le chef, ceint pour

nos soldats
les à leurs
arras que
tre séjour

aires, un
rconfance
un homme
clus de la
s pendant
nger avec
pas fort
g de l'hy-
s penchans
ule à tous
& jouissent
venues en-
les marier.
cordent au
ouffe; mais
choisir un
politique
que tous
s en naif-
que pour-
es préten-

une cein-
donnent
c'est ainsi
eint pour

la première fois cette marque de son autorité, toute l'isle se livre à des réjouissances publiques qui durent trois jours consécutifs. L'Éréi, après son investiture, est toujours servi à table par les personnes de sa suite. Ses courtisans lui coupent les morceaux qu'ils lui mettent dans la bouche avec les doigts qu'ils doivent tremper à chaque fois dans une bole de lait de noix de cocos.

L'énumération des habitans de l'isle se monte à soixante-dix mille. Ils croient l'existence d'un être suprême, auquel ils donnent le nom de Maw-we. Ce grand être a engendré un nombre infini de divinités subalternes, qui sont chargées de présider aux différentes parties de la création. Le Maw-we secoue la terre au gré de ses caprices, ou plutôt il est le dieu des tremblemens de terre.

Ces insulaires n'ont aucun établissement religieux, aucune espèce de culte extérieur. Ni les mouvemens de la nature, ni les lumières de la raison n'ont pu, jusqu'à présent, les porter à rendre publiquement à la divinité des actions de grâces : ils pensent au contraire que l'être suprême est trop élevé au-dessus des créatures, pour être affecté des actions qu'elles peuvent commettre sur la terre.

Pendant nous avons remarqué chez ce peuple quelques actes de religion, tels que les cérémonies funéraires, & quelques autres

auxquels on a destiné un certain ordre d'hommes que nous appellons prêtres ; mais cette dénomination pourroit fort bien être très-impropre : du moins ces hommes n'ont-ils aucun rapport avec la divinité.

Ces peuples ont des notions d'une vie future : ils espèrent revivre dans une autre île, où ils doivent être transportés après leur mort : mais ils imaginent si peu que ce soit pour y être récompensés ou punis des bonnes ou mauvaises actions commises pendant la vie, qu'ils sont très-persuadés que chaque individu, prince, maître ou valet, s'y retrouvera dans l'état où il étoit déjà dans cette île.

Ils croient que le soleil & la lune ont donné naissance à toutes les étoiles, & ils supposent que les éclipses doivent être le tems de la copulation. Ils sont aussi dans la persuasion que la plus grande partie de la terre est placée à une grande distance à l'orient de leur île, qui a été détachée du continent, tandis que la divinité le traînoit vers la mer, avant de s'être décidée sur l'aspect qu'elle devoit lui faire prendre.

Ces insulaires, comme nous l'avons dit, ne rendent à la divinité aucun culte extérieur ; cependant nous avons souvent observé que dans leurs repas ils commencent par prendre une légère portion des mets préparés, qu'ils mettent à l'écart, comme une offrande au Maw-we.

dre d'hôm-
mais cette
re très-im-
ont-ils au-

ne vie fu-
une autre
rtés après
i peu que
ou punis
commises
suadés que
ou valet,
c déjà dans

lune ont
es, & ils
re le tems
as la per-
de la terre
à l'orient
du conti-
noit vers
ur l'aspect

avons dit,
ulte exté-
t observé
par pren-
rés, qu'ils
grande au

S'il survient des contestations entre les habitans touchant la propriété des terres, le plus fort se met en possession du terrain contesté ; mais le plus foible porte ses plaintes à l'Ereï ; & ce chef, dans les vues politiques de maintenir l'égalité entre ses sujets, manque rarement d'accorder au plus pauvre la terre qui étoit en litige.

Leurs cérémonies funebres ont des singularités remarquables. Le cadavre est déposé dans un hangard construit exprès à quelque distance de l'habitation de la famille : là il est étendu sur un échafaud, & couvert d'une belle toile. Alors un prêtre appelé l'Heavah, vêtu d'un manteau garni de plumes brillantes, & accompagné de deux jeunes garçons peints en noir, jette des fleurs & des feuilles de bambou sur le mort, à qui il présente quelque nourriture, qu'il dépose à ses côtés ; & ensuite il est constamment occupé pendant trois jours à parcourir les bois & les champs de tous les environs, d'où chacun se retire à son approche.

Cependant les parens du défunt construisent un hangard contigu à celui où repose le cadavre, où ils s'assemblent. Dans ce lieu consacré à la douleur, les femmes viennent témoigner leurs regrets par des pleurs & des chants lugubres ; & au milieu de leurs plaintes lamentables, elles se font en diverses parties du corps des blessures qu'elles vont ensuite

laver dans une riviere ou dans la mer. Ces tristes devoirs sont continués pendant trois jours. Lorsque les chairs corrompues laissent les os à découvert, le squelette est déposé dans un tombeau de pierre. Ce tombeau est d'une forme pyramidale (a).

L'isle d'Otaïti est presque par-tout cultivée. Le plat pays, qui s'étend depuis le pied des montagnes qui occupent l'intérieur de l'isle, jusqu'au rivage, est consacré aux plantations d'arbres fruitiers. Les plus communs sont ceux qui produisent le cocos, l'igname, le fruit à pain, la banane, l'écorce dont on fait des étoffes, la patate, espece de pomme de terre, qui ne differe de celles de France que par un petit goût d'amertume.

La principale nourriture de ces insulaires sont les fruits, les légumes & le poisson, qu'ils prennent de diverses manieres & très-adroitement. Il leur est assez ordinaire de manger le poisson crud. Quelques personnes

(a) Dans l'endroit de l'isle le plus solitaire, nous avons vu une de ces pyramides beaucoup plus élevée que toutes les autres : elle étoit bâtie de pierres brutes, posées les unes à côté des autres. Là reposoient sans doute les cendres de quelque ancien prince. Sur le sommet étoient les becs de plusieurs oiseaux, & des os de poisson. Il est probable que c'étoit là les restes des présens qu'on avoit offerts au défunt.

de notre bord voulurent les imiter dans cet usage, & trouverent que ce mets n'étoit pas désagréable. Ils se nourrissent aussi de cochons, dont ils ont des troupeaux nombreux; mais ils préfèrent la viande de chiens à celle de tous les autres animaux. Nous avons vu chez eux des canards parfaitement ressemblans à ceux d'Europe.

La maniere dont ils font rôtir leurs viandes mérite une description particuliere. Ils font des fours souterrains, dont ils pavent le fond: ils y allument du feu, sur lequel ils mettent plusieurs pierres. Lorsque le four est suffisamment échauffé, ils en retirent le charbon & les cendres. Dans ce four ainsi préparé, ils placent leurs viandes enveloppées de feuilles, & par-dessus les pierres ardentes: le tout étant recouvert de terre, la piece de viande cuit dans son jus, & devient un met délicieux.

Ces insulaires mangent beaucoup, & avec une espece de voracité. Ce qui leur tient lieu de pain, sont les patates, les ignames, & une espece de fruit laiteux & farineux, qui, lorsqu'il est cuit, a du pain l'apparence & le goût. Ils font une espece de pâte de la pulpe qui s'attache aux coquilles des noix de cocos & de bananes. Cette pâte est communément destinée pour le souper & le déjeuner.

L'eau est leur boisson ordinaire. Ils boivent

64 JOURNAL D'UN VOYAGE

aussi du lait de noix de cocos , mais ils n'ont aucune liqueur spiritueuse , si ce n'est celle qu'ils tirent d'une espece de poivre qui croît dans le pays , & qu'ils font fermenter dans l'eau. Mais cette liqueur ne paroît guere que sur les tables des chefs de la contrée.

Les connoissances qu'ils ont de la médecine sont extrêmement bornées, mais communes à tous. Il est rare de rencontrer parmi eux des personnes infirmes. Ils atteignent à la plus heureuse vieillesse, sans presque aucune incommodité. Ils ont pour leurs maladies des remedes empyriques, dont une longue expérience leur a fait reconnoître l'utilité, sans avoir jamais fait des recherches sur les propriétés & la maniere d'opérer de ces remedes.

Leurs instrumens de musique sont le tambour & une espece de flûte de roseau à trois trous, dans laquelle on souffle avec le nez. La pêche s'y fait avec le filet & l'hameçon. Leurs filets, assez semblables aux nôtres, sont tissus de fibres d'écorce d'arbres, dont ils font aussi leurs lignes. Leurs hameçons sont de différente grosseur, selon l'usage auquel ils les destinent. Ceux qui leur servent à prendre les requins, sont faits d'un bois dur & pesant, & d'une figure convenable. Ils en ont une grande quantité de petits, faits de nacre artistement travaillée, & de différentes formes circulaires.

L'industrie des habitans d'Otahiti est surtout

tout remarquable dans la manufacture de leurs
 étoffes tissues avec l'écorce d'un arbusse soi-
 gneusement cultivé dans l'isle. Cette écorce,
 après en avoir enlevé la surface extérieure,
 à cause de sa dureté, se met dans l'eau en
 macération pendant trois jours. Elle est en-
 suite étendue sur une planche très-unie,
 où étant battue, elle devient glutineuse, &
 acquiert la viscosité d'une pâte ferme. L'in-
 strument dont ils se servent pour battre cette
 écorce préparée, est un morceau de bois très-
 compacte & très-dur, qui est équarri & rayé
 sur les quatre faces. Cet instrument, sans y
 comprendre le manche, a quinze pouces de
 longueur, sur six de circonférence; mais les
 rainures ne sont pas également larges &
 profondes sur chaque face. Celle dont on fait
 d'abord usage n'a que dix de ces rainures;
 la dernière en a environ soixante. Cette der-
 nière laisse une es:èce de cannelure sur l'étoffe,
 qui s'étend & s'amincit sous les coups de cet
 instrument, à-peu-près de la même manière
 que l'or se forme en feuilles sous le marteau.
 Cette étoffe, par le blanchissage, acquiert
 une extrême blancheur; & quoique faite si
 simplement, elle a néanmoins beaucoup de
 force & de consistance. Elle seroit d'une grande
 utilité dans nos manufactures de papier. Il s'en
 fabrique dans l'isle une grande quantité; nous
 pouvions en avoir pour un clou plusieurs
 aunes. Ils réussissent parfaitement à les tein-

teindre en rouge, en jaune, en brun & en noir. Comme cette étoffe doit être battue jusqu'à ce qu'elle soit extrêmement mince; pour en avoir de plus épaisses, ils en étendent deux ou trois pièces l'une sur l'autre, & les collent ensemble. Celle qu'on porte dans le deuil est double: elle est blanche du côté de la peau; mais en dehors elle est brune & tachetée de noir.

Comme ces insulaires sont souvent en guerre avec les isles voisines, ils ont pour arme défensive une espèce de cuirasse de forme demi-circulaire. Cette espèce de cuirasse ou cotte-de-maille, comme on voudra l'appeller, a une échancrure arrondie dans le milieu de la section. Elle est composée d'une bordure d'osier, que recouvre une étoffe fortement tissue, & faite de fibres de noix de cocos cordonnées ensemble. Sur cette étoffe on voit trois rangs de plumes de pigeons en demi-cercle; & entre chaque rang de plumes, un autre rang de dents de requins. Les bords sont garnis de très-belles foies blanches de barbets, & toute la cuirasse est ornée de pièces rondes de nacre, d'environ deux pouces de diamètre. Une de ces cuirasses leur couvre la poitrine, & une autre les épaules & le dos.

Leurs armes offensives sont l'arc, la javeline, qui est une espèce de pique d'un bois très-dur, qu'ils lancent avec autant d'adresse que de célérité, & la hache. Cette hache est

une pierre tranchante de la couleur du jaspe ou de la pierre de touche , qu'ils attachent à l'extrémité d'un manche de bois , & qui ressemble beaucoup à une houe de jardin.

Les habitans de cette isle commercent avec ceux des isles voisines qui sont à l'est d'Otahiti , & que nous avons découvertes sur notre passage. Pendant trois mois de l'année les vents qui soufflent constamment de la partie de l'ouest , leur sont très-favorables pour cette navigation. Leur commerce consiste à échanger leurs étoffes & des provisions de bouche , contre des perles fines , & ces belles foies de barbets dont nous avons parlé.

Quelques jours après notre arrivée à Otahiti , les habitans nous informèrent qu'il n'y avoit pas long tems qu'un vaisseau étranger avoit relâché dans leur isle ; & leur ayant fait voir tous les différens pavillons d'Europe , ils nous assurèrent que ce vaisseau avoit toujours arboré pavillon Espagnol (a). Nous découvrîmes à Batavia que ce vaisseau étranger étoit celui que commandoit M. de Bougainville , dans le voyage qu'il a fait autour du monde , par ordre de la cour de France.

(a) Il est inutile de relever les absurdités contenues dans ce paragraphe & le suivant. M. de Bougainville , dans la seconde édition de son *Voyage autour du monde* , a répondu à ces imputations dénuées de toute vraisemblance.

D'après le récit que ces insulaires nous ont fait du séjour des François dans leur isle, il paroît d'abord qu'ils y ont vécu en bonne intelligence avec les naturels du pays; mais quelques-uns de ces derniers ayant surpris trois personnes de l'équipage qui se baignoient au bord de la mer, les massacrèrent, & se saisirent de leurs habits. Les François envoyerent à leur poursuite, & tuerent un des agresseurs, en prirent un autre prisonnier, & l'emmenèrent avec eux.

Les gens de notre équipage ne tarderent pas à s'appercevoir que les Otahitiennes qu'ils avoient choisies pour femmes pendant leur séjour dans l'isle, étoient attaquées d'une certaine maladie que les François leur avoient donnée, en reconnoissance des faveurs qu'ils en avoient obtenues.

Le quatre de juin, un ciel serein & sans le plus léger nuage permit à MM. Green, Cooke & Solander d'observer avec la plus scrupuleuse exactitude, le passage de Vénus. (a)

(a) Suivant les calculs de M. de la Lande, l'observation d'Otahiti, comparée avec celle que M. l'abbé Chappe fit à Saint-Joseph en Californie, donne pour la parallaxe du soleil dans ses moyennes distances, 8 secondes & $\frac{53}{100}$; comparée avec celle de MM. Dymond & Wales, faite au fort du prince de Galles sur la baie d'Hudson, elle donne 8 secondes 55; avec celle de Cajanebourg en Finlande, 8 secondes 52;

L'observation réussit aussi complètement qu'on pouvoit le desirer. Comme cette observation avoit été le principal objet de notre voyage dans la mer du sud, nous ne songeâmes plus qu'à nous préparer à notre départ.

Dans ce même tems, deux officiers s'étant engagés dans une querelle qui causa beaucoup de troubles à bord, convinrent de terminer leur différend par le duel. Munis de pistolets, ils descendirent secrètement à terre. Ils se chargerent d'abord sans aucun fâcheux accident; mais avant qu'ils eussent le tems de se faire une seconde décharge, ils furent arrêtés & reconduits à bord.

Pendant notre séjour à Otahiti, MM. Banks & Solander, naturalistes déjà célèbres, se sont occupés à étendre leurs recherches sur cette isle; ils y ont fait une très-riche collection de plantes, de poissons & de quelques oiseaux, dont ils donneront une description

avec celle du P. Hell, à Wardhus au nord de la Laponie, 8 secondes 72. Mais M. de la Lande pense qu'il faut rejeter celle-ci, & son dernier résultat est que la parallaxe moyenne du soleil est tout au plus de 8 secondes 55; ce qui donne pour la distance moyenne du soleil, 34,558,400 lieues communes de France, de 2283 toises chacune. Voyez le mémoire sur le passage de Vénus par M. de la Lande, à Paris, chez Lattré, graveur, rue S. Jacques.

exacte dans l'histoire de ce voyage qu'ils se proposent de publier.

L'application particulière que nous donnâmes à l'étude de la langue d'Otaïti, nous mit en état de pouvoir converser avec ses habitans, avant que de quitter cette riante contrée. Leur langue, dont les mots ne sont presque composés que de voyelles, est, comme celle de tous les peuples qui vivent entre les tropiques, douce, flexible, chantante, & facile à prononcer.

Nous eûmes encore la satisfaction de voir croître dans cette terre fertile toutes les graines d'Europe que nous y avions semées, à l'exception de celles de melon, de moutarde & de cresson.

Tout étant préparé pour notre départ, nous primes congé de nos insulaires; & le treize juillet 1769, nous appareillâmes de la baie de l'isle George, ayant à bord un Indien, nommé Tobia, lequel avoit été autrefois grand-prêtre d'Otaïti; mais quelques sujets de mécontentement qu'il avoit éprouvés de la part du dernier régent, le disposerent à quitter l'isle; & il s'embarqua avec nous, suivi d'un domestique, dont le nom est Tiato.

En partant d'Otaïti, nous fîmes voile à une petite isle que nous avons aperçue du sommet d'une montagne de l'isle George. Les naturels donnent à cette isle le nom de Ti-

qu'ils se

ous don-
iti, nous
ses habi-
ante con-
se font
, comme
ent entre
nantante,

n de voir
es graines
es, à l'ex-
outarde &

art, nous
t le treize
de la baie
Indien,
autrefois
es sujets
ouvés de
osèrent à
c nous,
est Tiato.
s voile à
erque du
orge. Les
m de Ti-

teroa. Ce n'est exactement qu'une groupe de sept petits rochers. Elle appartient au souverain d'Otaïiti. Il en retire du poisson, des tortues de mer, &c. Elle est située à sept lieues au nord de la baie de Port-royal, par les dix-sept degrés dix minutes de latitude australe, & cent cinquante degrés de longitude occidentale du méridien de Londres.

De Titeroa, nous gouvernâmes au nord-ouest. Le lendemain, nous découvrîmes les hautes terres d'une isle que ses habitans, au rapport de Tobia, nomment Vliateah; mais ce jour & le suivant, nous n'eûmes que très-peu de frais.

Le dix-sept, nous courûmes sur une isle qui porte le nom d'Oahena, & en peu d'heures nous vîmes mouiller dans une très-belle baie, qu'on nomme Owarre, où nous restâmes deux jours à l'ancre. L'isle d'Oahena a quinze lieues de circuit. L'imagination la plus vive ne peut pas se représenter un séjour plus enchanteur. Le rivage est bordé d'arbres chargés de fruits, entre lesquels on voit les cocotiers élever leurs tiges fécondes. Des bosquets égayés par le ramage de mille oiseaux, des prairies d'où s'exhale le parfum des fleurs qu'arrosent les eaux transparentes de plusieurs petits ruisseaux qui y serpentent en murmurant; la fertilité surprenante du sol, l'inégalité du terrain, dont le désordre heureux & la naïve négligence offrent à l'œil qui

s'y repose les plus riches paysages, tout y frappe d'admiration. Elle est une des isles conquises par les armes d'Opuna, souverain qui a sa résidence dans une isle voisine.

Les habitans de cette terre fortunée sont les hommes les mieux faits & les plus beaux qu'on puisse jamais voir. Les femmes sur-tout y sont ravissantes. La nature semble s'être pluë à embellir ce sexe charmant de toutes les graces que les poëtes ont prêtées à la mere des amours. Mais des qualités qui ne leur sont pas moins honorables, c'est l'humanité, la droiture, la franchise de l'âge d'or qu'on trouve chez ces insulaires. Ils nous donnerent, pour quelques bagatelles, une ample provision de cochons, de volailles, de poissons & de fruits de toute espece. Ils ne furent pas peu surpris à la vue de notre vaisseau : c'étoit le premier qu'ils eussent jamais vu. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur persuader de venir à notre bord. Ce ne fut qu'avec crainte qu'ils s'y exposèrent. Ils en considérèrent la structure avec autant de plaisir que d'étonnement.

D'Oahena, nous tirâmes un peu à l'ouest.

Le jour suivant, qui étoit le vingt, nous vinmes mouiller dans une baie à laquelle les naturels du pays donnent le nom d'Oopoah. Elle est située au nord d'une isle où nous a conduits Tobia, & qu'il nomme Vliateah. Sa latitude méridionale est de seize degrés

quarante-sept minutes, & sa longitude occidentale, méridien de Londres, de cinquante degrés quarante minutes.

Au nord, quelques degrés à l'ouest de cette île, il y en a un autre, appelée par les naturels Otahaw. Elle en est éloignée de dix lieues, & elle est par les seize degrés trente-sept minutes de latitude australe, & cent cinquante-un degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'ouest de Londres. Ces deux îles sont environnées d'un récif qui défend leurs baies & leurs ports, & offre un mouillage sûr. L'entrée de la baie d'Oapoah n'est pas éloignée d'un islot, vers sa pointe occidentale. Au dedans de la baie sont plusieurs écueils de roche & de corail; mais comme ils sont visibles, il est facile de les éviter.

Le vingt-quatre, nous levâmes l'ancre. Nous portâmes au nord le long du rivage, & en dedans du récif, pour donner dans un passage qui est éloigné de cinq à six lieues. Parvenus en dehors du récif, nous côtoyâmes huit jours à la prolonger. Dans ce même tems, nous envoyâmes notre chaloupe dans le sud-ouest de l'île, où il y a un passage à travers le récif qui borde toute la côte, & en dedans, une baie où le mouillage est excellent. Otahaw a environ douze lieues de circonférence. Les terres sont élevées, inégales & boisées. Du côté de l'ouest, elle est environnée de plusieurs islots ou brifans.

Le deux d'août , nous vinmes mouiller dans une baie , au nord de Vliateah , appelée par les naturels O-a-ma-ne-no , où nous séjournâmes huit jours , ayant amarré notre vaisseau à deux encablures du rivage.

Vliateah n'a guere moins de quarante lieues de circuit. Toute la contrée , entrecoupée de montagnes & de vastes plaines , est couverte de plantations de différens arbres chargés de fruits. Ses habitans nous ont paru honnêtes & hospitaliers. Nous en tirâmes une bonne provision de cochons , de canards , de fruits à pain , de cocos , &c. A l'ouest d'Uliateah , à neuf lieues environ de distance , nous découvrimés une isle , nommée Mo-ro-ah , de la même étendue à-peu-près qu'Otahaw , mais dont la côte , par-tout escarpée , n'offre aucune retraite aux vaisseaux.

En doublant l'isle d'Otahaw , nous eûmes la vue d'une isle à quelques lieues vers l'ouest. Son nom est Bola-Bola. Elle a dix lieues environ de circonférence. Elle est sur-tout remarquable par un double mont dont les cimes s'élevent au-dessus des nues.

Cette isle , selon le rapport de Tobia , est stérile , & n'est , pour ainsi dire , qu'une chaîne de roches pelées. Elle fut inhabitée jusqu'à ce que les souverains d'Otahiti & des isles voisines en firent un lieu d'exil pour les criminels. Cet usage dura plusieurs années ; mais le nombre de ces exilés s'accrut tellement

mouiller
appelée
nous fé-
rré notre
ge.
nte lieus
coupée de
couverte
chargés de
honnêtes
ne bonne
de fruits
Uliateah,
nous dé-
ro-ah, de
aw, mais
offre au-

ous eûmes
ers l'ouest.
lieus en-
r-tout re-
les cimes

obia, est
ne chaîne
e jusqu'à
des isles
r les cri-
ées; mais
tellement

par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement pour se soustraire à la punition de leurs crimes, que les productions de l'isle furent insuffisantes pour leur subsistance. La nécessité en fit des pirates; & ils se saisirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrèrent.

Leur gouvernement fut féodal jusqu'à ce que Opuna, leur présent souverain, eut l'adresse de priver de leur liberté ses compagnons guerriers; & pour les empêcher de réfléchir sur son usurpation, autant que pour se venger du mépris avec lequel il avoit été traité par les insulaires du voisinage, il fit une descente à Otahaw, dont il se rendit maître en très-peu de tems. Encouragé par ce succès, il vint débarquer sa petite armée victorieuse sur les côtes d'Uliateah: mais là il trouva de la résistance. Les habitans animés du desir de défendre leur patrie, leur liberté & celle de leur chef qu'ils aimoient, arrêterent les progrès de ses armes. Cependant la guerre continua l'espace de trois années avec des succès divers. Opuna, devenu plus heureux, remporta sur eux de grands avantages, & tua leur chef dans un combat. Les habitans d'Uliateah ne perdirent point courage: retirés sur leur hauteurs, ils donnerent l'investiture de la souveraineté au jeune prince dont le pere avoit été constamment l'objet de leur amour. Mais il fallut bientôt subir le joug

du vainqueur. Une bataille décisive mit enfin Opuna en possession de l'isle entiere.

Le jeune roi prit la fuite, & vint demander un asyle aux Otahitiens. Ceux-ci le reçurent avec joie, & le traiterent avec la plus haute considération. Ils lui assignerent un terrain considérable, pour le mettre en état, lui & sa suite, de subsister d'une maniere honorable. Là il mena à peu-près la même vie que Jacques II. à Saint Germain.

L'ambitieux Opuna étendit ses conquêtes dans plusieurs isles voisines. Ces isles sont devenues dépendantes de Bolla-Bolla, qui est la métropole de son empire, & sa résidence ordinaire. Opuna, de vagabond & de chef de brigands, devenu prince souverain, est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-dix ans, & jouit dans une heureuse vieillesse, du fruit de ses conquêtes.

Uliateah étoit la patrie de Tobia; il en avoit été un des chefs subordonnés. Dans le dernier combat qui fit subir à ses compatriotes le joug d'Opuna, il fut dangereusement blessé. Il se cacha d'abord dans les montagnes; & dès qu'il fut guéri de ses blessures, il vint se rendre auprès du jeune roi à Otahiti. Il s'insinua dans les bonnes graces de la reine Obréa, régente de l'isle, & parvint à captiver tellement son estime, que cette princesse le nomma grand-prêtre, & crut ne

pouvoir plus se conduire que d'après ses conseils.

Une si haute faveur ne manqua pas de lui susciter des ennemis. Tutáhaw, seigneur plein de courage, & qui s'étoit gagné l'estime de ses compatriotes par sa valeur, vit avec chagrin les progrès de la passion de la reine Obrea sa sœur pour un étranger : il résolut de la dépouiller de son autorité, & de se faire nommer lui-même régent, en qualité d'oncle du roi, encore mineur. Pour mieux réussir dans ce projet, il commença par faire naître des divisions entre les habitans d'Otahiti-Eta & ceux d'Otahiti-Nua.

Tobia, qui ne manquoit ni de jugement ni de pénétration, prévint les desseins de son ennemi. Il en fit part à la reine, & lui conseilla, si elle étoit jalouse de conserver son autorité, de faire mourir secrètement Tutahaw. La reine ne put, sans frémir, écouter cet avis sanguinaire ; elle refusa de s'y prêter. Tobia sentit les conséquences de ce refus. Il craignit pour sa propre vie ; & pour se mettre en sûreté, il se retira dans les montagnes, prétextant que sa mauvaise santé, l'obligeoit à faire cette retraite.

Cependant les haines que l'artificieux Tutahaw avoit semées entre les insulaires éclatèrent. Les habitans d'Otahiti-Eta commencèrent les hostilités ; & les fréquentes incursions qu'ils firent dans la grande pénin-

sule, causerent les plus grands défordres. Les Otahitiens n'imaginèrent pas qu'une femme fût propre à tenir les rênes du gouvernement, dans une si horrible confusion. Ils se réunirent pour offrir la régence à l'adroit Tutahaw, comme il s'y étoit attendu.

On ménagea un accommodement entre la reine Obréa & Tutahaw. Dans une assemblée des principaux de l'isle, on convint qu'Obrea conserveroit le titre de reine; quelle retiendroit à son service un certain nombre de domestiques, &c. mais que la régence seroit remise entre les mains de Tutahaw, seul capable de faire renaitre la paix & l'union entre les habitans. Tutahaw se voyant en possession de la place qu'il avoit sourdement brigüée, pardonna à Tobia, dont il estimoit les talens & respectoit le caractère sacerdotal, & le fit assurer qu'il pouvoit abandonner sa solitude & reprendre ses fonctions, sans crainte. Mais Tobia, à qui cette révolution caufoit un vif chagrin, saisit l'occasion de notre départ pour abandonner une contrée où il ne se plaisoit plus.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici que, lorsque M. Wallace, commandant le Dauphin, vint relâcher à Otahiti, qu'il a le premier découverte, les habitans, qui n'avoient jamais vu de vaisseaux, furent irrésolus sur la maniere dont ils devoient traiter leurs nouveaux hôtes. La reine Obréa, alors régente,

convoqua une assemblée pour délibérer sur ce sujet. Il fut enfin résolu dans ce conseil d'attaquer le vaisseau qu'on se flattoit de pouvoir enlever ; & les habitans tenterent l'exécution de cette entreprise hardie. La reine s'y étoit d'abord opposée. Cette princesse compatissante aux besoins de l'humanité, vouloit contre l'avis de ses conseillers, qu'on envoyât sur le champ aux étrangers une troupe de jeunes filles, avec un nombre suffisans de cochons. Il étoit difficile que la reine Obréa ouvrit un avis qui peignit mieux sa bienfaisante sensibilité. En effet, quelles offres plus généreuses, que des femmes & des cochons, pour des marins qui en avoient été privés depuis long-tems ?

Nous nous étions proposé de relâcher à Bola-Bola ; mais Tobia nous détourna de ce dessein. Il nous assura que nous ne serions pas en sûreté avec les habitans de cette isle ; qu'ils étoient d'un caractère cruel & intraitable ; qu'il faudroit que nous fussions continuellement sous les armes, pour n'en être point surpris, & que nous échapperions peut-être difficilement à leur fureur. Il nous raconta aussi que, du tems de son grand-pere, un vaisseau s'étoit brisé sur les côtes d'Uliateah ; que le peu de personnes qui n'avoient pas été ensevelies dans les flots, avoient été massacrées par les habitans ; & que ce naufrage leur avoit procuré du fer, qui

auparavant leur étoit inconnu, & dont ils avoient fait des ciseaux, des couteaux, &c. En effet, ces meubles parurent fixer particulièrement leur attention, & nous leur en donnâmes en échange des provisions & des fruits que nos reçûmes de ces insulaires.

Le dix d'Août, tout étant prêt pour nous remettre en mer, nous appareillâmes de la baie d'O-a-ma-ne-no; & mettant le cap un peu au sud, nous fîmes route vers une isle qui est à cent lieues de distance. Cette isle, que nous découvrîmes le quatorze, étoit connue de Tobia, qui nous y conduisit. Elle reçoit de ses habitans le nom d'O-hi-te-ro-ah. Sa situation est par les vingt-deux degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale, & par les cinquante degrés trente-six minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Mais comme ses côtes n'offrent aucune baie commode pour le mouillage, nous nous contentâmes d'envoyer à terre notre chaloupe, sans vouloir nous mettre à l'ancre.

Depuis notre point de départ du cap Horn, nous avons découvert quinze isles, toutes inconnues auparavant à l'Europe. Tobia nous a fait mention de neuf autres isles, dont il nous a fait la description, qui sont situées dans l'ouest-nord-ouest & le sud-sud-ouest d'Ohiteroah. Il y a de cette dernière à la plus éloignée des neuf autres, deux jours de marche pour une pirogue. Il nous a aussi
parlé

parlé d'une isle plus considérable que toutes les autres, qui est à l'est & à quatre jours de marche d'Ohiteroah. Il nous a assuré qu'il n'y avoit aucune de ces isles qu'il n'ait visité à différentes fois. Ohiteroah peut avoir huit lieues de circonférence. Elle est couverte, en grande partie, de fougere, de ganets & d'autres arbuttes. La baie où notre chaloupe alla mouiller, a un mille environ de largeur, sur un demi-mille de profondeur; mais on n'y trouve qu'un très-mauvais fond vaseux, semé de roches.

De ce lieu, nous fîmes voile au sud quelques degrés à l'est; & le mardi, vingt-deux août, à quatre heures du matin, nous vîmes, dans la partie septentrionale du ciel, une grande comete, soixante degrés environ au-dessus de l'horison. Le même jour, à midi, nous trouvâmes que notre latitude australe étoit de trente-six degrés cinquante-neuf minutes trente secondes; & notre longitude à l'est d'Ohiteroah, de quatre degrés. La boussole se trouvoit avoir varié de sept degrés neuf minutes à l'est.

Le trente, nous observâmes un petit oiseau dont le plumage étoit d'un beau verd, que nous jugeâmes être un oiseau de terre. Nous vîmes aussi quantité de goëmons, & l'instant d'après, des pentades, & plusieurs autres oiseaux d'une espece plus petite, de la grosseur à-peu-près d'un pigeon, & dont

les plumes étoient blanches sous le ventre, & noires sur le dos, avec des raies noires d'une aile à l'autre (a).

Le samedi, deux septembre, à quatre heures & demie du matin, nous observâmes de nouveau la comete, entre la grande & brillante étoile de l'œil du taureau & la ceinture d'Orion. Le même jour, à midi, nous étions par quarante degrés quatorze minutes de latitude méridionale, & cent quarante degrés vingt-six minutes de longitude à l'ouest du méridien de Londres. Dans ce remis l'air étoit très-froid, & les vents fraîchissant considérablement, avec toutes les apparences d'une longue continuité de tems orageux, nous changeâmes la direction de notre route, & nous gouvernâmes au nord quelques degrés à l'est.

Le lundi quatre, à trois heures du matin, nous revîmes la comete, deux degrés à l'est

(a) L'auteur de ce journal ne s'est point proposé de donner ici une description détaillée des plantes, des oiseaux ou des poissons dont il fait quelquefois mention, d'autant plus que MM. Banks & Solander, si connus par leur profonde érudition dans ces parties des sciences, & qui n'ont entrepris ce voyage que dans le louable dessein d'en étendre les limites par leurs nouvelles découvertes, ne laisseront rien à désirer, sur ces objets, à la curiosité de ceux qui se plaisent à l'étude de la nature.

de la belle étoile du pied droit d'Orion ; & à midi l'observation nous donna trente-huit degrés vingt-neuf minutes de latitude australe, & cent quarante-cinq degrés quatorze minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Ce même jour nous changeâmes de direction, & nous fîmes voile au nord-nord-ouest.

Le mercredi six, à quatre heures du matin, nous eûmes pour la dernière fois la vue de la comète, un peu à l'est d'Orion. Nous continuâmes de gouverner au nord quelques degrés à l'ouest, plusieurs jours de suite, avec un tems assez favorable, pendant lequel nous vîmes fréquemment des pentades & d'autres oiseaux en grand nombre.

Le vingt septembre, arrivés à la latitude australe de vingt-neuf degrés vingt minutes, & à la longitude occidentale de cent cinquante degrés quarante minutes, le tems & les vents étant variables, nous changeâmes notre route, & portâmes le cap au sud-ouest.

Le vingt-cinq, nous observâmes un gros tronc d'arbre, quelques paquets de mauvaises herbes de mer, & une assez grande quantité d'oiseaux de différentes especes.

Le dimanche premier octobre, nous prîmes une piece de bois couverte de barnaques ; nous vîmes un veau marin qui dormoit sur la surface de l'eau, plusieurs mar-

souins , un grampus , plusieurs compagnies d'oiseaux de terre , & une quantité de ces mauvaises herbes qui croissent sur les rochers. Nous sondâmes avec une ligne de cent-quatre vingt-dix brasses , mais sans trouver de fond.

Le samedi sept octobre , continuant de faire voile au sud-ouest , nous eûmes la vue de la terre dans l'ouest-quart-nord-ouest. Elle se présentoit sous l'aspect d'une chaîne de collines très - basses.

Le huit , à quatre heures après midi , nous entrâmes dans une baie profonde , où nous mouillâmes notre grosse ancre par dix brasses d'eau , fond d'un beau sable brun. Cette baie est appelée la baie de la Pauvreté. Sa latitude australe est de trente-neuf degrés , & sa longitude , de cent soixante-dix-neuf degrés quarante-sept minutes à l'ouest de Greenwich. La variation fut de quatorze degrés trente minutes à l'est.

Le onze , à sept heures du soir , le vent étant presque à l'ouest , nous levâmes l'ancre ; & sortant de la baie , nous gouvernâmes au nord , prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de distance.

Le douze , plusieurs habitans de la nouvelle Zélande vinrent à notre bord pour nous vendre des pagayes , des toiles , &c. Nous leur fîmes quelques présens , & ils parurent très-fatisfaits de la réception que nous leur avions faite.

A vingt-deux milles environ, & au sud-sud-est cinq degrés trente minutes à l'est de la pointe septentrionale de la baie de Pauvreté, il y a un cap, que nous avons nommé, d'après l'aspect qu'il présente, le cap Table. Entre ce cap & la pointe, nos sondes furent de treize à dix-huit brasses d'eau : mais après avoir doublé ce cap, nous trouvâmes, à quatre milles plus loin, soixante brasses d'eau, étant alors sur le bord d'un banc de sable qui regne depuis la pointe septentrionale de la baie de Pauvreté jusqu'au cap Table.

A neuf milles plus loin au nord, il y a une petite isle, qu'on nomme l'isle Port-land. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ. A trois milles environ, au nord-est de Port-land, se trouvent plusieurs rochers à fleur d'eau, que nous avons nommés la boucherie. Nous rangeâmes de très-près un de ces rochers ; cependant ils laissent entr'eux un passage où l'on trouve vingt brasses d'eau.

Le treize, nous vîmes paroître quatre grandes pirogues remplies d'hommes armés. Ils s'approchèrent de nous, pour nous inviter ou nous défier au combat. Voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par un profond mépris, ils saisirent leurs armes, & commencèrent l'attaque. Un coup de fusil que nous tirâmes sur eux, ne produisit aucun effet ; ils

continuoient à lancer sur nous leurs pierres & leurs traits ; mais à la première décharge d'un canon de quatre chargé à balles , ils se retirèrent précipitamment. Dans ce même tems , nous nous apperçûmes qu'un fort courant nous entraînoit vers la côte ; ce qui nous obligea de mouiller sur vingt-une brasses de fond , à une lieue environ de terre.

Le quatorze , le vent continuant de souffler de la partie du nord , nous prolongeâmes la côte à la distance d'environ quatre milles , sur douze & quinze brasses de fond. Dans l'après-midi , nous envoyâmes à terre notre chaloupe & notre canot , pour sonder & reconnoître un mouillage propre à faire l'eau , dont nous commençons à avoir un pressant besoin ; mais comme nous découvrîmes plusieurs pirogues qui venoient à leur rencontre , nous les rappellâmes.

Cependant nous ne tardâmes pas à voir cent - cinquante pirogues conduites par les naturels du pays , tous armés , qui vogoient vers notre vaisseau à force de rames. Pour les convaincre de nos intentions pacifiques , nous leur jettâmes plusieurs présens. Nous employâmes tous les moyens possibles pour les engager à venir à notre bord faire des échanges ; mais tous nos efforts furent infructueux. Sans vouloir rien entendre , ils se disposerent à nous attaquer sur le champ avec plus de fureur encore que les premiers. Ils

continuerent à lancer sur nous une grêle de traits & de pierres, jusqu'à ce que le premier coup de canon leur fit prendre la fuite.

Le quinze, les premiers rayons du jour naissant nous firent découvrir une large baie, de laquelle nous n'étions pas éloignés : nous la nommâmes la baie du Faucon. Elle est par les trente-neuf degrés quarante minutes de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt degrés trente minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Nous vîmes sortir de la baie du Faucon plusieurs pirogues de pêcheurs, dont nous achetâmes des écrevisses de mer & d'autres poissons, pour du papier & des étoffes d'Ota-hiti. Nous eûmes bientôt lieu de nous convaincre que les sentimens de droiture & de probité étoient étrangers à ceux avec qui nous traitions. Convenions-nous avec eux de ce qui seroit le prix d'une certaine quantité de poissons ? Malgré les conventions, s'ils pouvoient se mettre en possession des marchandises qu'ils devoient recevoir en paiement, avant d'avoir attaché leurs poissons à la corde qui nous servoit à les tirer à bord, ils rioient alors de notre défaut de prévoyance, refusoient hardiment de nous rien rendre pour les marchandises qu'ils avoient reçues, & nous obligeoient à racheter de nouveau la même quantité de poisson, pour d'autre papier & d'autres étoffes; & cela, sans pa-

roître persuadés qu'il y eût de la honte ou de l'injustice dans leurs friponneries. Toutes les menaces qu'on pouvoit leur faire étoient en pure perte ; rien ne pouvoit les porter à se conduire avec nous d'une manière plus honnête.

Ces pêcheurs , tandis qu'ils continuoient de nous vendre du poisson , furent joints par plusieurs autres pirogues qui contenoient chacune plusieurs Indiens armés. Ils firent plusieurs tentatives pour faire entrer dans leurs canots ceux de notre équipage , qui , par dessus le bord du vaisseau , traitoient avec les pêcheurs. Tiato , que Tobia avoit engagé à le suivre d'Otahiti , s'étant approché d'eux sans défiance , ils s'en saisirent , & fuirent à force de rames vers le rivage. Plusieurs coups de fusil les obligèrent de s'envelopper de leurs manteaux , qui sont très-épais ; & l'un d'eux se voyant coucher en joue , mit son filet en plusieurs doubles pour intercepter la balle.

Plusieurs Indiens ayant été blessés dans la pirogue qui emmenoit Tiato , ce garçon trouva le moyen de se dégager de leurs mains , & de sauter dans l'eau ; mais comme il nageoit vers le vaisseau , une autre pirogue se mit à sa poursuite , & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eût pu regagner notre bord , sans la décharge d'un canon de quatre , que nous pointâmes un peu au-dessus de leurs têtes , & qui leur fit prendre la fuite. On fit aussi-

tôt mettre en mer un petit canot , avec lequel Tiato revint à bord ; mais ses forces étoient épuisées ; ses habits , que l'eau avoit rendu fort lourds , l'avoient beaucoup empêché de nager. Il auroit probablement été mangé ; car nous apprîmes bientôt que les habitans de la nouvelle Zélande étoient antropophages.

Lorsque cet accident arriva , nous étions vis-à-vis la pointe du sud de la baie du Faucon , que nous nommâmes le cap Kidnapper. En dedans de ce cap sont deux rochers , l'un & l'autre d'une forme conique. La baie du Faucon n'a guere moins de treize lieues de profondeur. A la côte du nord de cette baie nous observâmes plusieurs petits ruisseaux , & dans le fond est un lagon d'environ trois milles de largeur. Il communique avec la mer par un passage étroit , à la pointe septentrionale où la mer brise ; mais , selon l'apparence , il n'y a pas assez d'eau pour une chaloupe. La partie du nord est formée par un banc de sable qui s'étend vers le sud. A-peu-près dans le milieu est une élévation qui a été convertie en une isle par les sables que la mer a emportés. Cette isle a environ quatre milles de longueur , & un mille & demi de largeur : elle court est & ouest.

Dans le fond de la baie , la terre offre à l'œil une très-belle perspective ; elle est heureusement diversifiée par l'inégalité du terrain , par des vallons de verdure , par des pièces

d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne se développent que vers la cime, & qu'on prendroit pour des cedres. Un peu plus avant, la contrée s'éleve en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont quelques-unes sont aussi élevées que le pic Ténériffe : une neige éternelle couvre leur cime qui se perd dans les nues. Au sud-ouest de ces montagnes, les terres sont plus basses & moins inégales. On y découvre de grandes plaines couvertes de diverses plantes.

De cette baie, nous continuâmes notre route vers le sud jusqu'au dix-sept, que nous nous trouvâmes à midi, par les quarante degrés trente-cinq minutes de latitude australe.

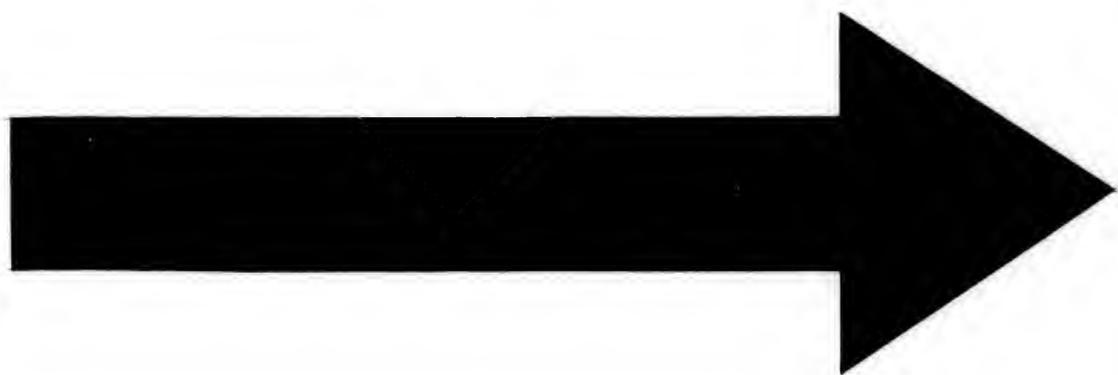
Il faut se rappeler que la nouvelle Zélande n'avoit encore été que très-imparfaitement connue. Les lords de l'amirauté, incertains si cette contrée étoit une isle ou un continent, nous avoient engagés à en prolonger la côte jusqu'au quarantième degré de latitude méridionale ; & si la terre paroïssoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le nord, pour en reconnoître la côte septentrionale.

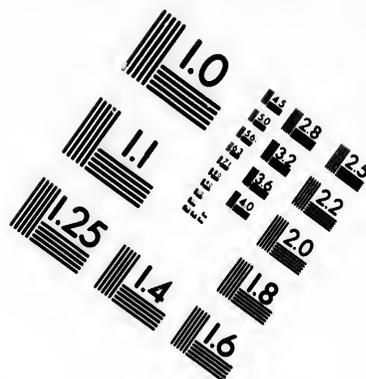
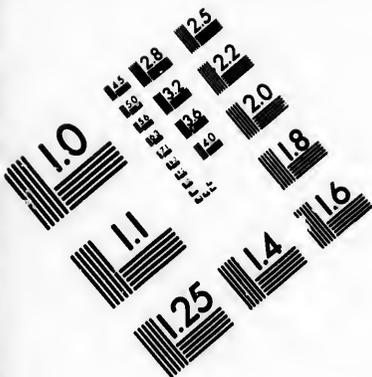
Conformément à ces instructions, étant arrivés à midi à une des pointes de la nouvelle Zélande, que nous nommâmes le cap Turnagain, nous changeâmes la direction de notre route du sud au nord ; & le vent venant à souffler de la partie du sud, nous revînmes presque au même endroit d'où nous étions

partis , en prolongeant la côte à la même distance qu'auparavant.

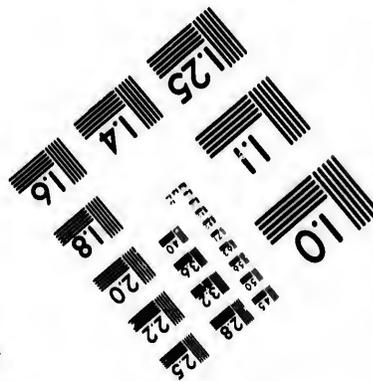
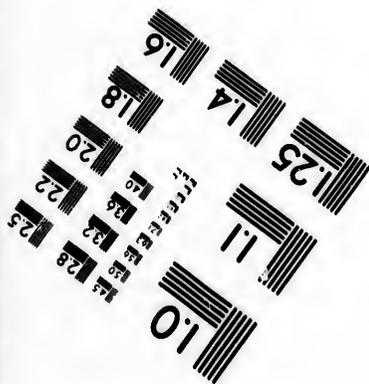
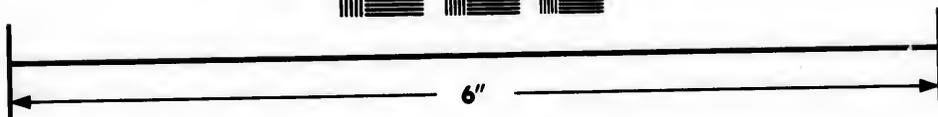
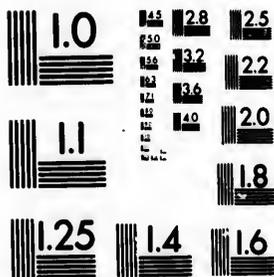
Le cap Turnagain est remarquable par une couche d'argille d'une couleur brune reluisante. Il s'abaisse par degrés du côté du nord ; mais du côté du sud il est escarpé. Vis-à-vis ce cap , à la distance d'un mille & demi , on trouve environ trente-deux brasses d'eau , fond de gros sable jaune.

Le jeudi dix-neuf , nous fûmes accostés sur le soir par une pirogue où étoient cinq Indiens , qui nous firent entendre qu'ils desiroient passer la nuit à bord. Nous les y reçûmes avec plaisir , & nous les traitâmes de la manière que nous crûmes devoir leur être la plus agréable. Rien n'annonçoit en eux cet embarras & cette timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples sans culture. Ils en agissoient avec nous avec une franchise & une liberté surprenante. Ils prenoient familièrement & sans façon de tout ce qu'ils nous voyoient manger , lors même qu'on ne leur en présentoit pas. Leur confiance dans notre hospitalité & notre amitié étoit aussi grande que s'ils en eussent déjà fait une longue expérience. Deux d'entr'eux étoient de très-beaux hommes , parfaitement proportionnés dans leur taille ainsi que dans leurs membres. Les traits fins & délicats de leur visage auroient fait honneur à leurs plus belles femmes. Nous les renvoyâmes le lendemain comblés de pré-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28
32 25
22
20
8

01
51

sens. Ils nous quittoient à regret. L'accueil honnête qu'ils avoient reçu leur faisoit souhaiter de passer avec nous la journée entière ; mais nous leur fîmes comprendre que cela les meneroit trop loin de leurs habitations.

Le vingt-un , dans la matinée , après avoir dépassé la terre que nous avions d'abord reconnuë sur cette côte , nous découvrîmes vers le nord une baie , dans le milieu de laquelle se trouvoit une isle. Nous entrâmes dans cette baie en gouvernant entre l'isle & la terre. D'abord l'irrégularité des sondes n'annonça qu'un mauvais fond ; mais elles devinrent bientôt plus régulières , & nous mouillâmes à environ un demi-mille du rivage , par huit brasses d'eau d'un très-beau fond de sable.

Notre premier soin fut de mettre nos canots en mer , & de les envoyer à la recherche d'un lieu propre à faire l'aiguade ; mais les raffales & une grosse lame qui battoit toute la rive , ne leur permirent point d'aborder. Dans l'après midi nous fîmes une seconde tentative avec plus de succès , & le lendemain , à la pointe du jour , nous renvoyâmes nos canots à terre , pour faire du bois & de l'eau , avec un détachement pour protéger les travailleurs ; mais lorsque nous voulûmes faire conduire à bord l'eau & le bois , la mer étoit si grosse & si houleuse , que nous abandonnâmes cette entreprise , & le lendemain nous appareillâmes avec l'aurore. Cette baie est appelée Tegadoo

par
nom
degr
& p
cinq
ridi
fut
L
nou
ron
&
gar
par
cra
vu
les
que
esp
pro
ils
no
Plu
vè
rac
tie

de
se
de
re
fo

par les naturels, qui ne semblent pas être fort nombreux. Elle est située par les trente-huit degrés onze minutes de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. La variation de la boussole fut de treize degrés quinze minutes à l'est.

Les habitans avoient près de l'endroit où nous primes terre, quelques maisons environnées de clotures pour intercepter les vents, & plusieurs échaffauds dressés sous des hangards, pour faire sécher leurs poissons. Ils paroissent avoir une grande abondance de crabes & d'écrevisses de mer. Nous leur avons vu aussi des chiens d'une grande taille, dont les oreilles sont courtes & pointues. Quelques-uns d'eux étoient enveloppés dans une espèce de manteau fait d'une étoffe de leur propre manufacture. Comme la manière dont ils fabriquent cette étoffe est fort singulière, nous en donnerons plus loin la description. Plusieurs de leurs femmes n'avoient d'autres vêtements qu'une natte faite de mauvaises racines de mer, dont elles se couvrent les parties naturelles.

Nous prolongions la côte, en continuant de faire route vers le nord. Plusieurs pirogues se détachèrent du rivage, & vinrent autour de notre vaisseau, quelques-unes se hasardèrent de monter à notre bord. Nous nous informâmes de ces Indiens d'un lieu où nous

pourrions faire de l'eau. Ils nous indiquèrent une baie qui nous restoit au sud-ouest-quart-d'ouest, où nous envoyâmes aussi-tôt nos canots. Ils revinrent à une heure après midi, avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un endroit très-commode pour faire l'eau & le bois dont nous avons besoin.

Le mardi vingt-quatre, nous mouillâmes dans la baie par vingt brasses d'eau, fond de sable. Les habitans de cette contrée se montrèrent à notre égard affables & hospitaliers.

Autour de la place destinée à faire notre eau, nous tirâmes une ligne, en dedans de laquelle nous leur défendîmes d'entrer; & ils obéirent à cette injonction avec la plus grande exactitude.

Dans l'endroit où nous étions débarqués, les maisons des insulaires sont contigues. Les terres, dans les vallées adjacentes, sont assez régulièrement unies, & partagées en petites portions très-bien cultivées. Des patates douces dont les habitans recueillent une grande quantité, occupent une partie considérable de ces plantations. Nous observâmes en plusieurs endroits les arbuttes dont l'écorce est la matière de leurs étoffes. Ces arbuttes croissent sans aucune culture.

La baie elle-même leur donne une pêche abondante, particulièrement en écrevisses de mer & en merluches beaucoup plus grandes que celles qui se trouvent sur les côtes d'An-

glet
& f
mai
mu
par
not
div
éto
les
d'O
pro
for
mo
Plu
jou
no
fav
for
la
ha
le
un
of
vi
da
pe
&
d
r

gleterre. Les bois du voisinage sont si épais & si ferrés, qu'ils sont presque impraticables ; mais ils fournissent une retraite assurée à une multitude d'oiseaux de différentes especes, & parmi lesquels nous avons remarqué des gelinotes & de très-gros pigeons. Nous achetâmes diverses choses de ces peuples, sur-tout des étoffes qu'ils manufacturent, & pour lesquelles nous leur donnâmes en échange des étoffes d'Otaïti, dont nous avons une immense provision.

La chasteté ne paroît pas être une vertu fort recommandable parmi ces insulaires ; du moins n'y est-elle pas rigidement observée. Plusieurs de leurs jeunes femmes venoient journellement se rendre dans l'enceinte où nous faisons notre eau, & traitoient de leurs faveurs avec nos gens, à des conditions raisonnables.

Nous allâmes à différentes fois reconnoître la contrée ; & par-tout où nous trouvions des habitations, nous y étions reçus avec tous les témoignages d'une sincere amitié. Dans une de ces excursions fréquentes, un de nos officiers arriva à une habitation isolée ; une vieille femme en sortit, & l'invita à entrer dans la maison où étoient une douzaine de personnes assises à un repas d'écrevisses de mer & de patates. Ces bonnes gens le presserent de s'asseoir & de manger avec eux. Après le repas, l'officier leur fit quelques petits pré-

fens d'étoffe & de clous, qu'ils acceptèrent avec joie. Ils lui présentèrent une jeune & jolie fille, qui devoit acquitter plus particulièrement les devoirs de la reconnoissance & de l'hospitalité.

Quelques heures après, un vieillard & deux femmes arrivèrent dans cette maison. Ils saluèrent toute la compagnie avec beaucoup de gravité, & avec les formalités usitées dans ce pays. Ce salut consiste à s'approcher l'un de l'autre d'assez près pour se joindre doucement le bout du nez; ce qu'un spectateur pourroit aisément prendre pour un baiser. L'officier, en prenant congé de ses hôtes, voulut se conformer aux usages reçus, & fit agréablement la ronde de tous les nez. Cette attention leur fit un extrême plaisir. Ils lui donnèrent, pour s'en retourner, un conducteur pour le mener par un chemin meilleur & plus commode que celui qu'il avoit d'abord suivi. Par-tout où ils rencontroient des ruisseaux ou des fossés pleins d'eau, pratiqués en grand nombre dans la campagne, pour en arroser les terres, l'Indien prenoit l'officier sur ses épaules, & paroissoit même souhaiter de le transporter de cette manière pendant tout le chemin.

La baie où nous étions mouillés est appelée par les naturels du pays, Tolaga. Elle est par les trente-huit degrés vingt minutes de latitude australe, & par les soixante & dix-neuf

neu
ori
tio
mi

les
voi
arb
not
To
du
nor

an
not
pir
éto
res
not
têt
vir

pe
lon
me
qu
Le
re
rè
&
gr

neuf degrés vingt-deux minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la boussole fut de treize degrés vingt minutes à l'est.

Après avoir fait notre eau, embarqué toutes les provisions & les rafraîchissemens que pouvoit nous fournir le pays, & gravé sur un arbre une inscription un peu à la droite de notre camp, nous appareillâmes de la baie Tologa le vingt-neuf octobre à six heures du matin, & continuâmes à gouverner au nord, en prolongeant la côte.

Le trente-un, nous vîmes sortir d'une anse plusieurs pirogues. Elles voguoient sur notre vaisseau à force de rames. L'une de ces pirogues contenoit soixante Indiens. Tous étoient armés de lances, de dards & de pierres. Les voyant se disposer à nous attaquer, nous les dispersâmes en tirant par dessus leurs têtes deux coups de canon, & nous poursuivîmes notre route.

Le mercredi deux de novembre, nous aperçûmes quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Plusieurs de ces pirogues ramèrent vers nous; & il étoit facile de voir que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Le nombre de ces Indiens armés de différentes manières étoit de cent environ. Ils s'arrêtèrent à une certaine distance du vaisseau; & alors un de leurs chefs qui montoit la plus grande pirogue, nous adressa un discours fort

long, & finit par nous défier au combat ; mais voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par des invitations de traiter avec nous, ils s'approchèrent plus près de notre bord. Celui qui avoit été leur orateur prit alors une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaisseau. C'étoit là apparemment une déclaration de guerre : sur le champ tous se saisirent de leurs armes.

Dans ce moment Tobia les menaça d'une prompte & entière destruction s'ils commençoient à nous attaquer, les assurant que nous n'avions aucune intention de leur nuire, & que nous leur demandions seulement de nous vendre du poisson. Nous leur montrâmes en même tems plusieurs belles pièces d'étoffes d'Otaïti, qui eurent beaucoup plus d'influence sur eux que toutes les menaces que nous aurions pu leur faire. Rien ne paroïsoit moins les effrayer que le danger de notre ressentiment.

Ils avoient une grande quantité d'écrevisses de mer & de moules que nous leur achetâmes, mais avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant. Une pièce que nous avions donnée aux premiers Indiens pour une certaine quantité de poissons, fut, dans cette occasion, divisée en sept ou huit pièces, dont chacune fut échangée pour la même quantité que nous avions reçue auparavant ; & cepen-

dant ils se croyoient très bien payés. Les étoffes que nous leur donnions, ils les coupoient par morceaux de deux ou trois pouces en quarré, qu'ils attachoient à leurs oreilles.

Tandis qu'ils traitoient avec nous, l'un d'eux eut la hardiesse de se saisir d'un paquet de toiles qu'on avoit suspendues à une corde pour les mouiller. Il les délia à la vue de ceux qui l'observoient; & malgré les soldats de la marine, qui le menaçoient de tirer sur lui, il les mit dans sa pirogue, refusa opiniâtrément de les rendre, sans faire mine de vouloir prendre la fuite, sans même s'écarter du vaisseau. Deux balles tirées à travers sa pirogue ne firent sur lui aucune impression, seulement il se mit en devoir de boucher les trous qu'elles avoient faits. Un coup de fusil chargé à dragées, qu'on lui tira dans le dos, ne l'empêcha point de continuer son ouvrage. Dès que le canot fut suffisamment réparé, ils s'éloignèrent avec précipitation à une certaine distance, avec leur butin, & là ils commencèrent à rire & à s'applaudir de l'acquisition qu'ils avoient faite si adroitement; mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit siffler les balles par-dessus leurs têtes, ils se dispersèrent, & se hâtèrent de regagner le rivage.

Dans la soirée nous fûmes long-tems suivis par une double pirogue, construite à-peu-près sur le plan de celles que nous avons vues à Otahiti, mais dont la coupe & les décora-

tions étoient différentes. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde , & voguent, ainsi que les simples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dans ce petit bâtiment paroissoient être de très bonne humeur. Tout en faisant route , ils dansoient , chantoient & pouissoient des cris de joie. L'un d'eux nous fit une longue harangue , laquelle étant finie , ils commencerent tous à nous lancer des pierres ; mais voyant que nous n'avions pour eux que de l'indifférence & du mépris , ils se retirèrent.

Le lendemain matin nous revîmes cette même pirogue à notre poursuite. Elle nous atteignit sur les neuf heures. La voile qu'elle portoit nous parut être d'une singulière construction. Elle étoit composée de nattes , & sa forme étoit triangulaire. L'hypoténuse ou le grand côté étoit assujetti le long du mât ; le côté qui partoît du pied du mât étoit envergué sur un bâton mobile , pour pouvoir donner à la voile la position la plus conforme à la direction du vent.

La pirogue nous suivit pendant plusieurs heures , & voyant que nous poursuivions toujours notre route , ils faisoient des éclats de rire. Notre prétendue poltronnerie ne contribuoit pas peu à les enhardir : ils s'approchèrent plus près , & nous lancerent plusieurs pierres , dont quelques personnes furent légèrement atteintes. Nous tirâmes sur

eux un coup de fusil, qui ne produisit aucun effet : mais à la vue du canon pointé contre eux, ils prirent la fuite.

Le vendredi, quatre, nous fûmes accostés pour un Indien qui lança une espee de javeline à un de nos matelots ; mais la décharge d'un seul coup de fusil les fit fuir avec précipitation. Dans l'après-midi, nous gouvernâmes sur une ouverture que nous aperçûmes dans la terre ; & le même soir nous laissâmes tomber l'ancre sur sept brasses d'eau d'un très-bon fond.

Nous étions à peine mouillés, que nous fûmes environnés de plusieurs pirogues armées, qui ne se retirèrent qu'à la nuit, après nous avoir fort menacés de revenir le lendemain. Ils méditoient sans doute de nous surprendre dans le milieu de la nuit ; car vers les onze heures ils voguoient autour de notre vaisseau : mais s'apercevant que nous étions sur nos gardes, ils se retirèrent promptement.

Le soleil commençoit à peine à éclairer l'horison, que nous vîmes seize pirogues s'avancer vers nous. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. On voyoit à leur air, qu'ils venoient dans la résolution de nous combattre. Ils paroissoient vouloir en venir à l'abordage ; mais ils ne pouvoient convenir de quel côté ils formeroient leur atta-

que. Ils changeoient continuellement de situation, passant de l'avant à l'arrière du vaisseau, & de bas-bord à tribord. Nous observions tous leurs mouvemens, en nous tenant sur nos gardes; & en même tems nous cherchions à les pacifier par tous les moyens que nous imaginions pouvoir influer sur eux. Mais tous nos efforts pour les rendre plus traitables ne servirent qu'à accroître leur témérité. Au moment où nous les vîmes saisir leurs armes pour tenter l'exécution de leur dessein, une légère fusillade les fit renoncer à cette entreprise hardie, & un canon de quatre acheva de leur faire faire un retraite précipitée.

L'instant d'après, nous mîmes nos canots en mer, pour sonder la baie & trouver un mouillage convenable; ce qu'ils exécuterent. A trois heures après midi, nos canots étant de retour à bord, nous levâmes l'ancre pour nous approcher plus près du rivage du sud, & nous mouillâmes par cinq brasses d'eau, fond d'un sable doux.

Le lendemain nous eûmes à bord la visite de plusieurs Indiens, qui nous parurent être dans de pacifiques intentions. Ils nous apportoient une grande quantité de poissons, d'étoffes, de lances, qu'ils nous vendirent à des prix modérés. Dans cette baie nous nous procurâmes une bonne provision de bois & d'eau; nous y nétoyâmes notre vaisseau, & nous en frottâmes le fond, qui

étoit devenu très sale. Les naturels, à notre égard, furent affables & hospitaliers.

Le jeudi neuf novembre, la beauté du jour pur & serein invita les astronomes à descendre à terre, pour y observer le passage de Mercure. Durant cette observation, une grande pirogue, chargée de fruits & de diverses choses, se rendit à bord pour y faire des échanges. L'officier qui commandoit alors le vaisseau, voulant encourager les Indiens à commercer avec nous, développa devant eux une grande piece d'étoffe d'Otahiti, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déjà vues. Les Indiens ne comprirent peut-être pas son intention; mais desirant de la lui enlever, ils firent signe à un jeune homme de leur bande d'employer, pour y réussir, toutes les ruses dont il étoit capable. Ce jeune Indien, actif & dispos, vint se placer près de la piece d'étoffe; & la prenant entre ses mains, comme s'il eût eu seulement dessein de l'examiner, il la détacha aussi-tôt de la corde. L'officier à qui elle appartenoit, s'en aperçut; & outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il se comportoit, les Indiens ne cherchassent qu'à faire des friponneries, il l'étendit roide mort d'un coup de fusil.

On blâma la vivacité & l'emportement de cet officier. Si nous eussions voulu punir avec la même sévérité toutes les injustices

que tenterent de commettre les Indiens avec lesquels nous eûmes quelque commerce, il auroit fallu les extirper tous, & nous aurions fait un charnier de la nouvelle Zélande; car il n'y a peut-être sur la terre aucun peuple qui ait moins d'égards que ces insulaires pour la justice & l'équité.

La mort de ce malheureux Indien fit fuir tous les habitans de cette côte, & il se passa plusieurs jours avant de pouvoir renouer avec eux aucun commerce.

Le samedi, nous envoyâmes nos canots examiner & reconnoître une grande riviere, ce qu'ils exécuterent, & ils revinrent sur le soir. Pendant le séjour que nous fîmes dans cette baie, nous trouvâmes en abondance des huîtres & du céleri.

Le quinze novembre, dans la matinée, nous appareillâmes de la baie de Mercure, & nous fîmes voile au nord-est, sur un groupe d'îles que nous doublâmes, ainsi que plusieurs autres, dans la direction de cette route.

Le dimanche dix-neuf, nous entrâmes dans un beau détroit, & le même soir nous mouillâmes par vingt-trois brasses de profondeur.

Le lundi, nous prolongeâmes la côte septentrionale du détroit, à la distance d'environ trois milles du rivage, sur vingt-une brasses de profondeur; mais les sondes ayant

commencé à décroître si régulièrement jusqu'à six brasses & demie, nous mouillâmes dans le milieu du canal, & nous envoyâmes nos canots sonder une riviere qui couloit du sud-ouest. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous amarrâmes notre vaisseau, & le moment d'après nous fûmes accostés par trois pirogues chargées de denrées & de marchandises, dont nous traitâmes.

Le mercredi vingt-deux, nous levâmes l'ancre, & continuâmes de remonter le canal, nos sondes étant régulières depuis sept jusqu'à quinze brasses d'eau, fond d'argille bleue.

Le vendredi, les vents fraîchirent de la partie du nord-ouest, & nous eûmes du tonnerre & des éclairs. Mais le vent ayant bientôt passé au sud-ouest, nous quittâmes le canal, & nous gouvernâmes au nord, entre plusieurs grandes isles & la terre, sur vingt-six brasses d'eau. Le même soir nous laissâmes tomber l'ancre par quatorze brasses de profondeur, & nous primes avec nos lignes près de cent brèmes.

Le dimanche vingt-six, plusieurs pirogues remplies d'Indiens vinrent autour de notre vaisseau. Nous voulions leur inspirer de la confiance & gagner leur amitié : nous leur fîmes plusieurs présens. Ces hommes méchans, après avoir reçu nos présens, nous en témoignèrent leur reconnoissance, en faisant

pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Indignés de cette perfidie, nous fîmes feu sur les premiers agresseurs avec des fusils chargés à dragées. Effrayés de cette mousqueterie, ils se retirèrent un peu plus loin, où se croyant hors d'atteinte, ils s'arrêterent pour nous défier au combat; mais quelques coups de canon que nous tirâmes dans leur voisinage, les firent fuir pour regagner la terre.

Le lendemain, d'autres pirogues, en plus grand nombre que le jour précédent, reparurent autour de nous. Ils ne furent pas moins ardens que ceux de la veille à nous attaquer, & nous les dispersâmes de la même manière. Le vent continua de souffler de la partie du nord quelques degrés à l'ouest, jusqu'au mercredi, vingt-neuf novembre. Comme nous gagnions peu à lutter contre le vent, nous courûmes sur l'endroit de la côte qui nous présentait l'apparence d'une baie; & le jour suivant à onze heures du matin, nous y vînmes mouiller entre une île & la terre, par quatre brasses & demie d'eau, fond de sable fin.

Dès que nous fûmes à l'ancre, nous mîmes en mer nos canots & notre chaloupe pour reconnoître les sondes. Notre chaloupe se trouva bientôt environnée d'un grand nombre de pirogues pleines d'Indiens armés, qui eurent la hardiesse de tenter l'abordage. Nos matelots furent forcés de les disperser par quelques fusillades.

Au retour de nos bateaux nous trouvâmes que nous avions mouillé sur un banc de sable. Nous levâmes l'ancre, pour nous tirer d'une place qui pouvoit nous devenir funeste, & nous remîmes à l'ancre par dix brasses & demie de profondeur. L'instant d'après nous vîmes trente-trois pirogues qui voguoient sur nous à force de rames. Les Indiens étoient au nombre de trois cent, tous armés de diverses manières. Ils environnerent notre vaisseau, & traitèrent d'abord paisiblement avec nous; mais à un signal que donna un de leurs chefs, conformément au plan qu'ils avoient projeté, tous quitterent le vaisseau, s'en éloignerent jusqu'à la bouée, & tenterent de lever notre ancre. Ils s'attendoient, selon toute apparence, que s'ils réussissoient à lever l'ancre, le vaisseau viendroit de lui-même échouer sur le rivage. Au moment où ils commencerent à tirer notre bouée, nous leur fîmes entendre le sifflement de quelques balles : mais les voyant persister dans leur entreprise, nous tirâmes sur celui qui paroissoit être le plus ardent, que nous blessâmes au bras & dans le côté; & faisant en même tems feu d'un canon de quatre, pointé par dessus leurs têtes, la frayeur s'empara du plus grand nombre. Les uns fuirent précipitamment vers le rivage, & les autres revinrent vers notre vaisseau, & nous proposerent de négocier amicalement avec eux.

Dans l'après-midi, le capitaine Cooke, suivi de quelques officiers & de plusieurs soldats de la marine, alla descendre dans une des îles. Ils se laisserent imprudemment environner par un corps considérable d'Indiens, dont une partie se détacha aussi-tôt pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

Ces mouvemens furent heureusement aperçus du bord. On mit aussi-tôt une croupière sur le cable, pour présenter à l'île le travers du vaisseau. Déjà les Indiens pressoient tellement nos gens, séparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impossible de pouvoir faire usage de leurs armes. Le nombre de leurs ennemis étoit si grand, qu'à chaque instant ils s'attendoient à recevoir la mort. Au milieu de ce trouble & de ce désordre, quelques coups de fusils furent tirés sans qu'il en arrivât aucun fâcheux accident. Les choses étoient dans cette confusion, quand le feu de notre artillerie faisant passer les balles un peu au dessus de leurs têtes, pénétra les Indiens d'une si grande terreur, qu'ils prirent la fuite au moment même où ils pouvoient, avec la plus grande facilité, exterminer tous ceux de nos gens qui étoient descendus à terre.

Quelques heures après avoir échappé de ce danger, plusieurs pirogues se rendirent à notre vaisseau, & traiterent avec nous de la

man
paiss
la ri
vârn
abor
bâti
mes
que
une
réul
tanc
c'est
pro
de l
avo
ou
larg
I
fur
lots
de
cap
pri
jut
lui
sou
po
fer
vo
qu

maniere du monde la plus amicale & la plus paisible. Le lendemain nous descendimes sur la rive occidentale de la baie, où nous trouvâmes de l'eau excellente & du céleri en abondance. Les maisons des habitans étoient bâties sur le bord de la mer, où nous jettâmes nos filets, mais sans aucun succès, quoique dans le même tems les Indiens prirent une grande quantité de poissons. Mais s'ils réussissoient à faire une si bonne pêche, tandis que rien ne se prenoit dans nos filets, c'est que non seulement ils veilloient l'approche du poisson, qui vient se rendre sur de larges bancs de sable, mais que leurs filets avoient encore de plus que les nôtres deux ou trois brasses de profondeur, avec une largeur proportionnée.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit passée sur le rivage, il arriva que plusieurs matelots traversant une plantation des habitans de la contrée, y prirent quelques patates. Le capitaine Cooke leur en fit une sévère réprimande; mais ils alléguèrent, pour leur justification, qu'ils n'avoient fait que ce que lui-même & tous les officiers faisoient fort souvent. Le capitaine, outré de cette réponse hardie, ordonna qu'ils seroient mis aux fers pendant plusieurs jours.

Le lundi quatre décembre, nous fîmes voile de la baie des isles. L'eau étoit si basse, qu'en traversant la baie nous n'avions que

deux brasses & trois quarts de profondeur. Le vent alors venoit de la partie du sud.

Le mercredi six, comme nous cotoyions la terre, le vent calma à dix heures du soir. La marée, qui dans ce moment étoit très forte, nous entraîna, malgré tous nos efforts, si près de terre, que nous n'en étions pas à la distance de sept brasses. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens qui, à la vue du danger que nous courions, pouffoient des cris de joie, nous montroient leurs armes d'un air menaçant, & nous regardoient déjà comme leur proie. Notre situation paroissoit désespérée, & nous attendions le dénouement de cette tragique aventure, lorsqu'une brise de terre & le jusant se réunirent pour nous éloigner de la côte, nous procurer les moyens de remettre le cap au large, & nous arracher aux horreurs de la mort. A onze heures, le vent ayant fraîchi, nous touchâmes sur un rocher que l'eau couvroit; mais, malgré la violence du choc, nous n'eûmes aucun dommage considérable. Nous nous étions bien apperçus dans le jour que la mer brisoit aux environs de cette place; mais nous avions pensé que c'étoit l'effet des souffleurs qui s'étoient montrés un peu auparavant.

Depuis le sept, nous continuâmes, en prolongeant toujours la côte, de faire voile au nord, quelques degrés à l'ouest, jusqu'au

vingt
l'île
nou
vent
& n
cher
con
de
L
nou
qui
&
Apr
mit
Zél
not
dan
tal
Me
fai

foi
di
ma
Té
ne

ba
vi
fu
ri

vingt-cinq, que nous eûmes connoissance de l'isle des Trois-Rois. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes une succession constante de vents violens qui endommagerent nos voiles & notre grément; & ce qu'il y avoit de fâcheux pour nous, c'est que nous avions déjà consommé une grande partie de nos toiles & de nos cordages de rechange.

Le dimanche trente-un décembre à midi, nous découvrîmes le cap nord de Tasman, qui nous restoit au nord-nord-est du compas, & à la distance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui est l'extrémité la plus septentrionale de la nouvelle Zélande, nous changeâmes la direction de notre route, en faisant voile vers le sud, dans le dessein d'en reconnoître la côte orientale; & nous gouvernâmes sur la baie des Meurtriers, où nous nous proposâmes de faire du bois & de l'eau.

Le vendredi douze janvier mil sept cent soixante-dix, étant par les trente-huit degrés dix minutes, nous découvrîmes un pic remarquable, non moins élevé que le pic de Ténériffe, dont la cime étoit couverte de neige.

Le lundi quinze, nous aperçûmes une baie dans le sud-sud-ouest, à la distance d'environ onze lieues, & nous gouvernâmes dessus. L'instant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, nous nous trou-

vâmes sur le bord d'un banc de roches que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage jusqu'à un mille & demi au large ; mais comme nous n'avions que très-peu de vent, nous nous fîmes aisément remorquer par nos canots, sans courir aucun danger. Nous vîmes alors de l'avant à nous une petite anse ou crique, que nous envoyâmes reconnoître par notre chaloupe ; mais nous la rappellâmes presque aussi-tôt, en voyant les Indiens armer leurs pirogues & les mettre en mer.

En faisant voile vers la baie, nous observâmes une suite de maisons bâties près du rivage, & dont les habitans nous invitoient par signes à descendre à terre. Nous vîmes en même tems un Indien bisarrement vêtu & suivi de plusieurs personnes, s'avancer sur le bord de la mer, où il s'acquitta de diverses cérémonies mystérieuses.

Lorsque nous eûmes doublé la pointe septentrionale de la baie, nous apperçûmes une sentinelle en faction, & nous vîmes relever ce poste à deux différentes reprises. Vers midi, nous nous mîmes à l'ancre. Dès que nous eûmes mouillé, plusieurs pirogues s'approchèrent de notre vaisseau ; mais aucun Indien n'osoit se risquer de monter à notre bord. Cependant un vieillard, qui paroïtoit jouir d'une grande considération, se mit en devoir d'y monter, & dans l'instant tous ses compatriotes s'empressèrent autour de lui pour

l'en

l'en détourner ; mais , malgré leurs représentations & leurs instances , il se rendit à notre bord. Nous le reçûmes avec tous les témoignages d'amitié & de joie : Tobia, selon la coutume de la nouvelle Zélande , le salua en se joignant le nez avec lui.

L'accueil que nous fîmes à ce vieillard en présence de tous les Indiens , qui étoient dans de vives appréhensions , leur fit pousser des cris de joie , & dans l'instant ils passèrent tous sur notre bord.

Le mardi seize , comme nous nous disposions à carener notre vaisseau , arrivèrent plusieurs pirogues pour nous vendre du poisson ; mais dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu , ils retirèrent leur poisson , & auroient tué celui qu'on avoit chargé de traiter avec eux , s'il ne s'étoit subitement soustrait à leurs coups. Cette action indigne ayant été rapportée au capitaine Cooke , il saisit un fusil de chasse , & tira sur l'agresseur , qui , se trouvant directement sous lui , reçut la charge dans le genou , qui en fut brisé , & quelques plombs lui passèrent à travers le grand orteil. Il lava dans l'eau ses blessures , qui lui faisoient perdre beaucoup de sang ; mais cette eau étant salée , lui causa des douleurs si aiguës , qu'il jeta avec fureur dans la mer le poisson qu'il avoit vendu & dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens , qui étoient dans les autres

canoës, ne parurent étonnés ni du bruit du coup de fusil, ni des blessures qu'il avoit faites; seulement ils tournoient autour de lui, & examinoient ses plaies avec une curieuse attention. L'Indien qui étoit blessé ne se retira point; il enveloppa lui-même ses blessures avec des nattes, & demeura plusieurs heures auprès du vaisseau.

Un peu avant cet accident, deux Indiens que le maître avoit empêchés de monter à bord, parce qu'il pensoit qu'il étoit prudent de ne pas les y laisser venir en trop grand nombre, s'étoient saisis de leurs lances pour l'attaquer, & il fallut employer la violence pour les forcer à se retirer.

Dans la même après-midi, le capitaine Cooke, accompagné de plusieurs officiers, alla descendre avec la chaloupe de l'autre côté de la baie, où plusieurs Indiens étoient occupés à la pêche. Ils avoient dans leurs pirogues plusieurs paniers que nous examinâmes; &, à notre grande surprise, nous y trouvâmes plusieurs membres & d'autres parties de corps humains, qui étoient rôtis. Nous ne pouvions pas douter qu'ils n'en eussent mangé; car les vestiges de leurs dents étoient encore marqués en plusieurs endroits qu'ils avoient rongés.

Nous étions déjà dans la certitude que les habitans de la nouvelle Zélande étoient anthropophages. En différens endroits ils nous

avo
nio
vio
fait
I
ples
mer
dire
rivé
dan
fem
les
d'un
à la
les
être
qu'
ils
poi
par
dou
cert
y a
d'en
d'un
tori
un
que
ils
jou
si n
tion

avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion ; mais , jusqu'à ce moment , nous n'avions pas eu la démonstration oculaire de ce fait.

Lorsque nous nous informâmes de ces peuples comment ils avoient eu ces différens membres de corps humains , ils nous répondirent que , cinq ou six jours avant notre arrivée , une pirogue d'un différent district , & dans laquelle il y avoit dix hommes & deux femmes , avoit été jettée dans leur baie ; qu'ils les avoient attaqués & tués tous , à l'exception d'une femme , qui , en tentant de se sauver à la nage , s'étoit noyée ; & qu'ensuite ils se les étoient partagés. Ces peuples pensent peut-être , avec un célèbre philosophe de nos jours , qu'il vaut autant manger ses ennemis (car ils nous ont assuré qu'ils n'en mangeoient point d'autres) , que de les laisser dévorer par les corbeaux , sur lesquels ils doivent sans doute avoir la préférence. Il est du moins certain que ces Indiens n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet usage : loin d'en rougir , ils nous en parloient comme d'une coutume que la raison & le droit autorisent ; & comme ils nous virent prendre un bras que nous voulions examiner , croyant que nous étions curieux d'un pareil mets , ils nous promirent de nous réserver pour le jour suivant , une tête qui étoit déjà rôtie , si nous voulions nous rendre à leurs habitations , ou l'envoyer prendre.

Dans ce siècle, où le scepticisme s'étend sur tous les objets de la croyance humaine, plusieurs personnes se sont perdues en de vains raisonnemens pour révoquer en doute la véracité des voyageurs qui, dans leurs relations, ont dit qu'il y avoit des peuples anthropophages sur plusieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique : mais nous prions ces mêmes personnes, un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroissent peu vraisemblables que par l'ignorance où ils sont de la nature de l'homme ; nous les prions, dis-je, de ne pas prendre la même liberté dans cette occasion. Ce fait est trop bien attesté, pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques visionnaires.

Tandis que nous conversions avec ces peuples anthropophages, nous observâmes que sur le rivage on faisoit rôtir quelques viandes dans un four pratiqué en terre, à la maniere des habitans de l'isle George. Nous leur demandâmes ce que c'étoit, & ils nous dirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faisoient cuire. Curieux de nous convaincre si ce n'étoit pas plutôt quelques membres de corps humains, nous ouvrîmes le four, où la vue des poils & des entrailles d'un chien ne nous permit pas de douter de la vérité de leur récit.

Le mercredi, après avoir carené notre

vai
& c
la p
cor
nou
flot
que
avo
se
dar
app
que
jett
trib
aux

no
do
av
un
d'
de
ha

no
ce
ét
co
un
&
fo

vaisseau, nous commençâmes à faire de l'eau & du bois. En allant, pour cet effet, dans la partie de la baie où nous avons trouvé des corbeilles remplies de membres d'hommes, nous apperçûmes le corps d'une femme qui flottoit sur l'eau. Nous supposâmes d'abord que c'étoit cette même femme dont on nous avoit parlé, qui s'étoit noyée en essayant de se sauver à la nage : mais un Indien, qui dans ce moment s'approcha du rivage, nous apprit que c'étoit sa sœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il l'avoit jettée dans l'eau, selon la coutume de sa tribu ; coutume cependant qui est particuliere aux habitans des environs de cette baie.

Dans cette partie de la nouvelle Zélande, nous avons vu plusieurs bourgs ou villages dont les habitans avoient pris la fuite, ou avoient été entièrement exterminés. Quelques-uns de ces villages déserts étoient couverts d'herbes & d'arbustes ; ce qui annonçoit que depuis quatre ou cinq années ils étoient sans habitans.

Dans une isle au sud-est de la baie où nous avons jetté l'ancre, nous vîmes un de ces villages abandonnés, & dont la situation étoit on ne peut pas plus agréable. Il étoit composé de dix-huit maisons disposées sur un plan circulaire. Ce village étoit entouré & défendu par un mur d'une construction fort singuliere. On borde de pieux enfoncés

dans la terre deux lignes paralleles, qui laissent entre elles une distance convenable. L'espace intermédiaire est rempli de fascines étroitement entrelacées, & de cette maniere le mur s'éleve à six ou sept pieds de hauteur. On ne doit pas croire qu'il soit aisé de s'ouvrir un passage dans un mur de cette espece, quelque simple qu'en soit la structure, surtout étant défendu par des hommes qui ne combattent pas seulement pour la conservation de leur liberté & de leurs biens, mais encore pour ne pas tomber entre les mains d'ennemis cruels, prêts à les hacher en morceaux; pour en dévorer les membres sanglans.

A quelque distance de ce village, nous vîmes les restes d'une fortification plus réguliere. Elle étoit située sur une haute colline, dans le voisinage d'une baie très-commode. La colline elle-même, escarpée de tous les côtés, étoit d'un très-difficile accès. Sur sa sommité régnoit une plaine unie, d'une assez grande étendue pour contenir un bourg de deux ou trois cents maisons. Ce bourg, dont il restoit à peine des ruines, avoit été fortifié par un retranchement fait de pieux de deux pieds de circonferen^{ce}, enfoncés profondément en terre, & qui n'avoient guere moins de vingt pieds de haut. En dehors de ces pieux, qui ne laissoient entr'eux aucun intervalle, on avoit creusé un fossé d'environ dix pieds de

largeur. En dedans du retranchement, étoient plusieurs grands réservoirs d'eau, & plusieurs échaffauds qui se joignoient aux pieux, pour y placer ceux qui devoient défendre le bourg. L'escarpement de la colline étoit si roide, que, de quelque part qu'on voulût y arriver, on ne pouvoit y grimper qu'en se traînant sur les mains & sur les genoux.

Du sommet de cette colline, nous observâmes les ruines d'une petite ville qui avoit appartenu aux propriétaires de cette forteresse, & qui étoit le lieu de leur résidence ordinaire; car les Indiens de cette contrée ont, outre la ville ou le bourg qu'ils habitent, une place forte qui leur sert de retraite, & de magasin pour mettre en sûreté leur poisson sec & leurs autres provisions. Pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en emparer par surprise, ils ont soin d'y laisser toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y retirent tous à la première alarme.

Dans ces forteresses ils conservent toujours une suffisante quantité d'eau dans les réservoirs, & des amas de lances & de pierres sont distribués de distance en distance sur l'échaffaud qui regne le long du retranchement. Ces échaffauds sont construits de manière que leur élévation met à l'abri des traits des assiégeans ceux qui défendent le retranchement, sans les empêcher de lancer sur l'ennemi leurs pierres, leurs traits, leurs dards, &c.

Lorsque ces forteresses ne réunissent point les avantages de la situation, & que la nature du terrain ne peut d'aucun côté les rendre inaccessibles, ils suppléent à ces défauts, en les environnant de deux ou trois larges fossés avec un pont-levis qui, quoique simple dans sa structure, répond parfaitement à son objet. En-dedans de ces fossés, il y a un retranchement fait de pieux enfoncés en terre, à la maniere de ceux que nous avons déjà décrits, avec cette différence qu'ils sont inclinés du côté de la forteresse; circonstance que nous jugeâmes devoir être favorable aux assiégés. Nous fîmes faire cette remarque à un de leurs chefs; mais il nous assura que nous nous trompions à cet égard, en nous faisant observer que si les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette inclinaison feroit aux assaillans l'occasion de s'en approcher, pour se mettre sous leurs pointes à couvert des traits des assiégés; qu'il seroit très difficile, peut-être même impossible de les en déloger; & qu'à l'abri de ces pieux, ils pourroient fort bien se creuser un passage souterrain, pour s'introduire dans la forteresse.

Ces places fortes, à ce que nous dit ce même chef, ne sont jamais emportées de vive force: on ne parvient guere à s'en emparer que par surprise. Lorsque l'ennemi s'est rendu maître de la campagne, il convertit ordinai-

rement le siege de la place en un blocus. Il intercepte au dehors toute communication avec les assiégés; qui, ne recevant plus de subsistances, sont exposés à éprouver toutes les horreurs de la famine, & enfin à mourir de faim, ou à fortir de la place pour tenter le sort des armes. Alors une victoire décisive occasionne l'entiere destruction de ce district, qu'habite ensuite le vainqueur; & tous ceux qui sont tués ou faits prisonniers, sont mangés par leurs ennemis.

Je souhaiterois, pour l'honneur de l'humanité, que cette barbare & farouche coutume n'eût été introduite qu'après une longue dépravation de la nature humaine: il seroit humiliant de penser que l'homme, dans sa primitive origine, n'eût éprouvé aucune répugnance à la vue de ce mets horrible & sanglant, & qu'il eût été capable d'une cruauté que les brutes n'ont jamais commises sur les cadavres des animaux de leur espece.

Après avoir fait une provision suffisante d'eau & de bois, nous songeâmes à nous remettre en mer. Le six de février mil sept cent soixante-dix, nous appareillâmes de la baie Charlotte, & continuâmes de prolonger la côte orientale. Vers le soir, le calme survint, & nous obligea de mouiller à près de trois quarts de mille d'Hippa, par dix brasses de profondeur; & nous envoyâmes nos bateaux à la pêche.

Le lendemain , nous mîmes à la voile ; mais bientôt le flot nous porta rapidement contre une chaîne de rochers qui partoît d'une isle voisine. Dans ce moment le vent calma , & notre situation devint vraiment critique. Un de nos officiers proposa alors de refouler la marée , pour gagner un passage que nous appercevions entre deux isles. Le rang qu'occupoit cet officier , donnoit un certain poids à sa proposition , quoiqu'impraticable. Le capitaine , qui alloit donner des ordres différens , demeura irrésolu ; & pendant le débat qu'occasionnoit la contrariété des opinions , nous fûmes portés si près des rochers , que notre salut paroissoit presque impossible. Dans cette conjoncture funeste , il ne nous restoit plus qu'à laisser tomber notre grosse ancre ; ce que nous exécutâmes aussitôt , toutes voiles dehors , par soixante-cinq brasses : & après avoir filé cent cinquante brasses de cable , nous eûmes la joie de voir que le vaisseau vint à l'appel de son ancre.

Mais si cet expédient nous eût manqué , notre perte étoit assurée. Nous aurions été réduits à construire un nouveau bâtiment pour nous transporter aux Indes orientales ; & si la chose eût été impossible , nous aurions été forcés de passer le reste de nos jours dans la nouvelle Zélande , dans la supposition que nous eussions pu nous garantir de la dent des anthropophages.

Je
Tafn
imag
de la
form
étoit
faite
toit
des
nous
nous
tagn
nous
rend
L
tion
qu'i
& q
dans
de l
L
mes
ver
tar
nou
ten
qu
ble
jus
pal

Je dois faire remarquer ici que, lorsque Tasman visita la baie des Meurtriers, il imagina qu'il devoit y avoir un détroit qui de là traversoit la nouvelle Zélande, & en formoit deux divisions. Cette conjecture étoit fondée sur l'observation qu'il avoit faite qu'à la marée montante le courant portoit du sud-est au nord-ouest. En conséquence des observations de Tasman, tandis que nous étions mouillés dans la baie Charlotte, nous montâmes sur le sommet d'une montagne voisine, pour voir si de cette hauteur nous pourrions appercevoir quelque apparence de détroit, & nous le découvrîmes.

Les naturels du pays, que nous questionnâmes sur ce détroit, nous assurèrent qu'il étoit navigable dans toute son étendue, & qu'il étoit possible de faire en quatre jours, dans un des canots du pays, le tour des côtes de la division de la nouvelle Zélande.

D'après ces éclaircissèmens, nous résolûmes de tenter cette entreprise. Nous gouvernâmes donc sur le détroit, que nous ne tardâmes pas à découvrir : & le jour suivant nous le traversâmes, en tâchant de nous maintenir dans le milieu du canal. Mais, quoique les terres de part & d'autre fussent visibles, nous jugeâmes à propos, pour écarter jusqu'à la possibilité de l'erreur, après avoir passé le détroit, de faire voile au nord, jus-

qu'à ce que nous eussions doublé le cap Turnagaia ; ce que nous fîmes le vendredi à midi.

Parvenus à cette hauteur , & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit, nous dirigeâmes notre route vers le sud, dans le dessein de reconnoître les côtes de l'autre division de la nouvelle Zélande. Nous continuâmes de faire voile dans cette direction, espérant que nous verrions bientôt la terre courir vers l'ouest : mais nous fûmes trompés dans notre attente. Nous apercevions l'apparence d'un détroit ; mais nous étions tous divisés d'opinion sur cet objet.

Cependant nous ne pouvions pas douter que le passage ne fût navigable, sinon pour un vaisseau de guerre, du moins pour les canots du pays, sur-tout après les informations que nous avons reçues des Indiens. Cette considération nous fit persister dans le dessein de découvrir si effectivement la division méridionale de la nouvelle Zélande étoit une isle ou un continent.

Les vents frais du sud nous contrarierent fréquemment dans ce dessein. Le vingt-six, le vent, qui souffloit avec violence de cette partie, emporta notre misaine, & déchira notre grand hunier. Nous eûmes plusieurs jours de suite ces mêmes vents forcés ; ce qui nous obligea de mettre à la cape.

La saison la plus orageuse dans les mers du sud approchoit, l'air devenoit chaque jour plus froid, & nous commencions à désespérer de parvenir à ce passage. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous poursuivions cette découverte qui, avec des vents favorables, auroit pu se faire en peu de jours.

Le neuf mars, à quatre heures du matin, dans le moment même que nous nous désespérions de n'avoir point de vent, nous fûmes bien surpris lorsque l'aurore nous éclaira sur le péril qui nous menaçoit. Ce ne fut pas sans frayeur que nous nous vîmes à un demi-mille d'un banc de roches. Quelques minutes d'un vent favorable, & notre ruine étoit inévitable. Nous dûmes notre salut à ce calme heureux de la nuit précédente, qui avoit été le sujet de nos plaintes. Ces rochers sont à vingt milles au sud-est de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande.

Le dix, nous parvînmes enfin à doubler la pointe méridionale, qui est par les quarante-sept degrés trente-neuf minutes de latitude australe, & cent quatre-vingt-onze degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale, méridien de Londres. Nous reprîmes alors notre route vers le nord, avec un vent favorable. Notre intention étoit de retourner à la baie Charlotte, pour y faire du bois & de l'eau, s'il arrivoit que nous

ne trouvassions pas plus près, de lieux propres à cette opération.

La terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aspect horrible : ce n'est qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élèvent jusqu'au ciel leurs cimes couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Les rochers qui leur servent de base, par-tout escarpés, en rendent les bords inaccessibles ; aussi ne découvrîmes-nous nulle part les plus légers vestiges qui annonçaient que cette terre eût des habitans.

Le lundi, vingt-six mars, étant par les quarante degrés trente-deux minutes de latitude australe, & à trente-trois milles au nord de la baie Charlotte, nous entrâmes dans une espece de bras de mer bordé d'isles des deux côtés, où l'on trouve trente-six brasses d'eau à un mille du rivage ; & gouvernant au sud-quart-sud-ouest, nous vîmes mouiller sur la rive droite de la baie de l'Amirauté, par onze brasses d'eau, fond de vase.

Notre premier soin, après avoir affourché notre vaisseau, fut de songer à renouveler nos provisions d'eau & de bois. Cette baie, défendue des vents d'est, nous offrit de grandes commodités pour nos opérations. La contrée, couverte de bois, étoit coupée de plusieurs ruisseaux ; & la côte en cet endroit se trouvoit si poissonneuse, qu'avec nos lignes nous en primes au-delà de ce

qu'il
 Au p
 nous
 dans
 voyo
 Il
 roit
 la n
 tous
 étoit
 mes
 isle
 lieu
 popl
 au d
 ceux
 craig
 U
 doit
 c'est
 vell
 le r
 tre
 blan
 tre
 Qu
 din
 de
 per
 il

qu'il en falloit pour notre consommation. Au pied d'une montagne voisine de la baie, nous découvrîmes une vieille cabane ; & dans une anse qui lui étoit contiguë, on voyoit les débris d'un ancien canot.

Il y avoit déjà près de six mois que durait notre navigation autour des côtes de la nouvelle Zélande : nous en avons pris tous les relevemens ; mais ce qui jusqu'alors étoit resté inconnu, & que nous découvrîmes, c'est que la nouvelle Zélande est une isle, dont la longueur a près de trois cents lieues, & dont les habitans sont des anthropophages, habitués dès leur tendre jeunesse au carnage & aux horreurs de la guerre, & ceux peut-être, de tous les hommes, qui craignent le moins les dangers.

Une remarque importante à faire, & qui doit jeter dans le plus grand étonnement, c'est que le langage des peuples de la nouvelle Zélande est, à quelques différences près, le même que celui d'Otahiti : j'ose dire qu'entre ces deux langues il y a plus de ressemblance & d'analogie qu'on n'en rencontre entre celles de quelques provinces d'Angleterre. Que conclure d'une circonstance si extraordinaire ? Il faut de toute nécessité que l'un de ces deux endroits ait été originairement peuplé par l'autre.

Mais, de la nouvelle Zélande à Otahiti, il n'y a pas moins de six cents lieues. L'o-

céan seul sépare ces deux peuples. Il est difficile de concevoir qu'ils aient pu entreprendre de traverser cette grande étendue de mer dans leurs pirogues qui sont les seuls bâtimens qu'ils aient jamais possédés.

Ces réflexions sont sans doute d'une très-grande force ; mais si on fait attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les sons que nous employons pour les rendre sensibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus ; qu'il est d'ailleurs de la plus grande évidence que les suggestions de la nature , & moins encore celles de la raison , n'ont pu porter deux peuples distincts , séparés , n'ayant entre eux aucune relation , à fixer la même signification aux mêmes mots , à y attacher précisément la même idée , comme le moyen de leur communication mutuelle : il en faudra nécessairement inférer que les habitans de l'une de ces isles sont une émigration de l'autre , quoique dans la comparaison que nous avons faite des mœurs , des habillemens , des armes , &c. des peuples d'Otahiti avec ceux de la nouvelle Zélande , nous ayons remarqué , autant qu'il nous a été possible de les bien observer , qu'ils diffèrent entre eux en plusieurs points essentiels : mais à beaucoup d'autres égards , ils ont une apparente analogie.

Les habitans de la nouvelle Zélande , loin
de

de p
gard
chof
deva
glan
c'est
née
Che
une
leur
spira
l'avo
ter
long
nier
L
la m
d'un
hiti
les
& à
cou
infi
imp
deg
ran
jeu
tach
J
d'u
éto

de pratiquer l'usage de la circoncision, regardent au contraire le prépuce comme une chose si nécessaire, qu'ils l'attachent par devant avec une ligature, pour couvrir le gland, & lui conserver toute sa sensibilité; c'est du moins la raison qu'ils nous ont donnée de cette coutume générale parmi eux. Chez ces peuples, comme à Otahiti, c'est une parure de se peindre les fesses de couleur bleue. Cette couleur est tracée en lignes spirales: ils l'introduisent sous la peau après l'avoir piquée. Ils ont aussi l'usage de porter la barbe, & d'attacher leurs cheveux longs sur le sommet de la tête, à la manière des Otahitiens.

La carnation de ces deux peuples n'est pas la même: Dans la nouvelle Zélande; ils sont d'une couleur plus bronzée que ceux d'Otahiti. Nous avons remarqué chez les uns & les autres les mêmes penchans à la perfidie & à la friponnerie. Quant à l'intrépidité du courage; ceux de la nouvelle Zélande sont infiniment supérieurs aux premiers. Il est impossible de voir sans étonnement à quel degré de fureur ils s'élevent dans les harangues qu'il prononcent lorsque; dans leurs jeux guerriers, ils veulent donner le spectacle d'un combat.

Leurs habillemens sont d'une étoffe faite d'une espèce de plante fort soyeuse. Cette étoffe est tissue de manière que les fils

qui servent de chaîne, & à travers lesquels ils passent la trame, sont à environ trois lignes de distance les uns des autres. Leur habit est une tunique attachée sur les épaules avec des cordons, & qui leur descend jusqu'à la chute des reins. Les bordures de cette tunique sont brodées & ornées de franges de poils de chiens. Les desseins de la broderie sont des figures bisarres, de couleurs brune & noire. Les ceintures dont ils se servent pour se couvrir les parties naturelles, sont faites de brins d'une herbe très forte, tissus ensemble.

L'usage de faire bouillir les viandes est inconnu chez ces peuples : leur maniere ordinaire de les préparer, est de les faire rôtir dans un lieu souterrain ; coutume, comme nous l'avons remarqué, pratiquée par les habitans de l'isle George.

Leurs principales armes sont le patty-petow, la hache d'armes, & la lance ou javeline. Le patty-petow est une lame à deux tranchans, qui est de bois de fer, ou d'os, ou de pierre, & dans laquelle on a enchâssé un manche. La hache d'armes est de bois de fer ; le manche en est très long. Leurs lances sont aussi du même bois, & vers la pointe ils y attachent des houppes faites de poils de chiens.

Il est bien surprenant que l'arc & la fleche, dont les habitans de l'isle George fa-

vent
été
peup
somm
tré l
O
com
les h
venu
hasa
color
arme
pire
dans
font
Il n
tans
don
présé
eût
L
pette
raug
long
extr
ture
C
fon
de
qui

vent se servir avec tant de dextérité, aient été des armes absolument inconnues à ces peuples naturellement belliqueux. Nous sommes les premiers qui leur en ayons montré l'usage.

On pourroit regarder cette circonstance comme une très forte présomption que ce sont les habitans de la nouvelle Zélande qui sont venus peupler l'île d'Otaïti; que quelque hasard fit ensuite découvrir à ces nouveaux colons l'usage de l'arc; & que trouvant cette arme plus avantageuse que les leurs, ils en prirent l'habitude, & se perfectionnerent dans l'art de s'en servir: car les Otaïtiens sont les archers du monde les plus adroits. Il ne seroit pas vraisemblable que les habitans de la nouvelle Zélande eussent abandonné ces armes défensives, de beaucoup préférables aux leurs, si l'invention leur en eût jamais été connue.

Les instrumens de guerre sont des trompettes. Cet instrument, qui rend un son rauque & lugubre, a près de deux pieds de longueur, & dans le milieu de sa concavité extrêmement aplatie, est une large ouverture.

Chacun de ces insulaires porte autour de son cou un sifflet. C'est un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans sa longueur. Ils

se servent de peignes d'os ou de bois, dont la denture est longue & grossiere.

Nous avons vu à plusieurs d'entr'eux des petites pierres d'une couleur jaunâtre, sur lesquelles sont gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût grotesque. Ils s'attachent au cou ces pierres ainsi sculptées, & enfilées dans un cordon. Leurs pendans d'oreilles sont aussi des petites figures de pierre ou de bois, & quelquefois des dents de leurs parens morts. Les instrumens dont ils se servent pour la pêche, sont faits de la même maniere que ceux de l'isle George.

Le trente-un de mars, notre provision d'eau & de bois étant faite, nous appareillâmes de la baie de l'Amirauté, & fîmes route au nord quelques degrés à l'ouest, pour la nouvelle Hollande, prenant notre point de départ d'une pointe que nous nommâmes le cap Farewell. Nos dernieres instructions, qui ne furent ouvertes qu'au moment de partir de la baie de l'Amirauté, portoient que notre route pour retourner en Angleterre seroit par le cap Hormor, & que nous pourrions, s'il étoit nécessaire, relâcher aux Indes orientales.

Notre navigation n'eut rien qui pût mériter des observations particulieres pendant les dix-sept premiers jours que nous con-

tinua
lande

Le
d'apr
loin
roqu
nuit
avec

Le
& u
sept
aust
de à
vrim
qui s
de-s
de h
nord
côte

L
vime
nord

L
fur
tagn
dair
dos
tren
tude
ving
mér

tinuâmes de gouverner sur la nouvelle Hollande.

Le dix-huit d'avril au soir, jugeant, d'après notre estime, que nous n'étions pas loin de la terre, nous ferrâmes notre perroquet; nous restâmes en travers toute la nuit, & nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de cent trente brasses.

Le lendemain matin nous fîmes de la voile; & une heure après, étant par les trente-sept degrés cinquante minutes de latitude australe, & trente-un degrés 00' de longitude à l'ouest du cap Farewell, nous découvrimus la côte de la nouvelle Hollande, qui s'élevoit très haut entre le nord-est-quart-de-sud & l'ouest-quart-sud-ouest, à la distance de huit lieues. Alors nous mîmes le cap au nord-nord-est, & nous prolongeâmes cette côte à la distance de quatre lieues.

Le vendredi vingt, dans la matinée, nous vîmes l'apparence d'une île dans le nord-nord-ouest.

Le samedi, nous appercûmes des feux sur le rivage, & ensuite une haute montagne, que nous nommâmes le cap Dromadaire, à cause de sa ressemblance avec le dos de cet animal. Ce cap est situé par les trente-six degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, & cent cinquante degrés vingt-huit minutes de longitude à l'est du méridien de Londres. Dans l'après-midi,

nous eûmes la vue de deux petites isles qui nous restoient à l'ouest-quart-sud-ouest, & à la distance de deux lieues.

Le dimanche, nous apperçûmes les naturels du pays qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendant au nord quelques degrés est, nous la côtoyâmes en gouvernant à cette direction, dans l'intention de mouiller à la première baie.

Le vendredi, dans l'après-midi, nous essayâmes de descendre à terre avec notre chaloupe; mais une lame qui battoit toute la rive, nous en défendit l'accès.

Le samedi vingt-huit, nous découvrîmes, avec les rayons naissans du jour, une baie dans le nord-quart-nord-est, & nous mîmes le cap dessus, envoyant nos bateaux en avant pour sonder. A une heure & demie après midi, nous y mouillâmes par six brasses & demie d'eau, fond de sable. Mais au moment qu'avec nos canots nous voulions aborder, plusieurs Indiens s'avancèrent sur le rivage, & deux d'entr'eux, armés de boucliers & de lances, s'opposèrent résolument à notre descente. Nous fûmes forcés de tirer sur eux quelques coups de fusils chargés à dragées. Se sentant blessés & abandonnés de leurs compatriotes, qui avoient pris la fuite, ils se retirèrent à petits pas du côté de leurs cabanes, qui étoient dans les buissons; mais ils nous firent face constamment pendant tout

le ch
que
s'élo
enfa
qu'il
vime
O
que
l'idé
terre
de q
cinq
de r
à cō
L
enti
d'A
fur
con
serv
tesc
cou
gul
I
&
tes
poi
gan
ble
Da
dée

le chemin. Ils ne faisoient cette lente retraite que pour donner à leurs femmes le tems de s'éloigner plus avant dans le bois, avec leurs enfans & tous leurs ustensiles de ménage. Dès qu'il ne resta plus rien à emporter, nous les vîmes prendre eux-mêmes la fuite.

On ne peut voir rien de plus misérable que leurs habitations : elles nous rappellerent l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de Feu. Ces mauvaises huttes sont faites de quelques pieux qui se croisent à quatre ou cinq pieds au-dessus du terrain, & recouverts de morceaux d'écorces d'arbres, posés les uns à côté des autres, sans aucune liaison.

Les habitans de cette côte sont noirs, & entièrement nus. Ils diffèrent des negres d'Afrique, en ce qu'au lieu d'avoir de la laine sur la tête, comme ces derniers, ils ont au contraire de longs cheveux lisses. Nous observâmes sur leurs poitrines des figures grotesques & grossièrement dessinées avec une couleur blanche dont ils se barbouillent irrégulièrement les autres parties du corps.

Leurs armes sont la lance, le bouclier, & des sabres de bois de fer. Les lances faites d'un bois léger, sont armées d'une longue pointe d'os très-aiguë; les arêtes en sont garnies de petites pointes, pour rendre leurs blessures plus dangereuses, & même mortelles. Dans ces lances nous y avons quelquefois découvert des jointures unies par une espèce

de ciment résineux. Ils ont aussi d'autres espèces de lances dont les pointes font la fourche, & qui leur servent à frapper les poissons.

Leurs boucliers, de trois pieds de long, sur environ douze pouces de large, font d'une forme ovale, concaves en dedans, & pourvus d'un manche. Dans quelques-uns de ces boucliers nous avons remarqué de petits trous, destinés, lorsqu'ils veulent s'en servir pour se couvrir la tête, à observer les mouvemens de leurs ennemis.

En se retirant dans les bois, ils laisserent sur le rivage deux ou trois pirogues. La structure de ces pirogues est de la plus grande simplicité: ce qui les compose est l'écorce déagée d'un demi tronc d'arbre, nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & séparée dans le milieu par des pièces de bois qui les traversent. La longueur de ces pirogues est de dix pieds environ. Les pagayes sont des rames courtes, dont le palme a trois pouces de largeur. Ils en tiennent une de chaque main, & voguent avec une incroyable célérité. Nonobstant le peu de valeur de ces pirogues, ils ne vouloient pas les perdre: ils revinrent pour épier le moment de notre départ, & saisir l'occasion de les transporter dans une autre place.

Ces Indiens paroissent n'avoir d'autre nourriture que le poisson, qui est très abondant

sur
de
livr
guil
de
nain
est
qua
L
frit
de
com
més
les
&
pay
qui
tou
fer
ren
cel
uo

(
sur
pal
tou
na
glo
rap

sur cette côte. On y pêche sur-tout une espèce de raie qui pèse entre deux & trois cents livres. Cette raie porte sur la queue un aiguillon : elle reçoit le nom de *pastenague* ou de *glorieuse* (*). Comme elles nagent ordinairement dans les eaux les plus basses, il est très aisé de les avoir : nous en primes en quantité, & de toutes les espèces.

Le rivage où nous abordâmes ne nous offrit d'abord qu'un terrain sablonneux & semé de roches en plusieurs endroits : mais la contrée adjacente à cette baie paroît unie, médiocrement élevée, couverte de bois, dont les claireries permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une assez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, les arbrustes qui croissent en une excessive abondance sur toute la surface de cette terre, annoncent sa fertilité. Entre les différens végétales qu'on rencontre ici, l'espèce la plus commune est celle qui produit la résine que les naturalistes nomment sang-de-dragon.

Nous observâmes la fiente d'un quadru-

(*) Il y a deux espèces de raies qui portent sur la queue un aiguillon dentelé : on les nomme *pastenagues*, en latin *pastinaca*. Elles sont citées toutes les deux dans Rondelet. L'une est la *pastenague* proprement dite, *pastinaca* ; l'autre est la *glorieuse*, *aquila*. On ne fait à laquelle doit se rapporter le nom anglois *sting-rag-fish*.

pede qui étoit probablement de la même espèce que ceux que nous tuâmes quelque tems après sur les bords de la rivière, à laquelle nous donnâmes le nom de l'Endeavour. Notre levrier donna la chasse à un petit animal ; mais il revint sans avoir pu l'atteindre. Nous vîmes aussi quantité de corneilles, de coqs de bruyere, & un oiseau dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiseau est de l'espèce du loriot, & nous l'appellâmes lori-quet.

Le capitaine Cooke, accompagné de plusieurs officiers & des soldats de la marine, fit un tour dans la contrée, dans le dessein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes sortes de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des présens d'étoffes & d'autres bagatelles, espérant que cette marque de nos paisibles intentions suffiroit pour les engager à nous faire visite, & à entrer avec nous dans quelque commerce. Vaines espérances : nous battîmes inutilement la campagne ; nous n'aperçûmes pas un seul Indien sur notre route. Néanmoins, avant de retourner à bord, nous laissâmes dans une cabane vuide & récemment abandonnée, quelques piéces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c. Mais ce qui nous étonna beaucoup, c'est que ces présens ne furent pas emportés durant notre séjour dans

cette
que
mèn
eùm

Q
la p
arm
arri
nou
par
com
ver
ter
très
riva
n'é
deu
& n
gen
pio
pou
leu
enc

fun
ful
où
no
gr
le
di

cette partie de la nouvelle Hollande, quoique les Indiens y fussent venus depuis, & même à différentes reprises, comme nous eûmes occasion de le croire.

Quelques jours après, nous envoyâmes à la pointe de la baie, pour la pêche, un bateau armé, aux ordres de deux officiers. A leur arrivée, ils trouverent plusieurs Indiens, qui nous ayant reconnus, formerent aussi-tôt un parti égal en nombre à ceux qu'ils avoient comptés dans le bateau. Ceux-ci s'avancerent vers nous, tandis que leurs compatriotes jetterent leurs armes, & s'éloignerent à une très-grande distance. Arrivés sur les bords du rivage, ils nous défièrent au combat. Ce défi n'étant pas accepté, ils en choisirent seulement deux d'entre eux pour un combat singulier, & nous firent signe d'envoyer deux de nos gens pour se mesurer contre ces deux champions, & le reste de la troupe se retira, pour nous ôter tout soupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce nouveau cartel étoit encore rejeté, ils s'en allerent.

Mais bientôt plusieurs autres reparurent sur le rivage. Un officier tira un coup de fusil dans un arbre à quelques pas du lieu où ils étoient, pour les convaincre qu'il nous seroit facile de les atteindre à une très-grande distance. Ce coup de fusil excita toute leur curiosité : c'étoit à leurs yeux un prodige qu'ils ne se lassoient pas d'admirer. Ils

firent signe qu'ils fouhaitoient qu'on leur en fit voir une seconde décharge ; ce qui fut exécuté, à leur grande satisfaction : & après en avoir observé les effets avec une nouvelle surprise, ils se retirèrent, enchantés, en apparence, du spectacle qu'on leur avoit donné.

Les officiers, ayant pris la résolution de revenir par terre à travers les bois, ordonnerent au canot d'aller les attendre à l'endroit qu'ils avoient désigné pour leur rembarquement. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Indiens armés, & au nombre de vingt-deux, se mirent à leur poursuite. Toutes les fois que les officiers faisoient face, les Indiens s'arrétoient, toujours prêts à fuir dès qu'on alloit à leur rencontre ; mais les voyoient-ils reprendre leur route, ils les poursuivoient derechef. Cette manœuvre dura jusqu'à ce que les officiers arrivassent à l'endroit où notre équipage étoit occupé à couper du bois. Là ils furent joints par plusieurs autres de nos gens qui s'étoient amusés à chasser. L'un d'eux proposa de se servir contre les Indiens d'un stratagème qui manqua de leur être à eux-mêmes funeste.

Son dessein étoit de s'approcher des Indiens d'aussi près que ceux-ci le permettoient, sans se retirer ; & , feignant alors d'être saisis de frayeur, de fuir subitement, pour les engager

dans une poursuite téméraire : ce qui vraisemblablement fourniroit l'occasion de les environner & de se saisir de quelques-uns d'eux.

Mais les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient soupçonné le piège qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'espace de six toises, après leur avoir témoigné cette crainte simulée, que les Indiens coururent dessus, & lancerent avec une grande force leurs armes sur eux, en poussant des cris terribles. Un de ces officiers, entendant les cris des Indiens, tourna la tête; & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, se sauva derrière un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fût qu'à quelques pieds de distance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, une autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui servoit de bouclier. Entre plusieurs autres qui tomberent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre précisément au dessus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vitesse, & qui se trouvoit déjà éloigné des Indiens de plus de cent cinquante pas; une autre lui passa entre les jambes en entrant dans la terre. Après cette attaque, loin de songer à continuer leur poursuite, ils se retirèrent précipitamment dans le bois; & nos gens, heureusement échappés du danger, ramassèrent ces lances & revinrent au vaisseau.

Le dimanche six août, le matin, après avoir pris la provision d'eau & de bois qui nous étoit nécessaire, nous appareillâmes de la baie des Pastenagues, ainsi appelée du nom du poisson qui s'y trouve en grande quantité. Elle est par les trente-quatre degrés 00' de latitude australe, & cent cinquante degrés quarante-sept minutes de longitude orientale du méridien de Londres.

De là, nous fîmes voile au nord quelques degrés à l'est, en prolongeant la côte à quelques milles du rivage, pour nous mettre en état d'en prendre tous les relevemens, nous procurer, selon le besoin, l'occasion de faire de l'eau & du bois, & tâcher en même tems d'établir, s'il étoit possible, un commerce avec les naturels du pays; d'autant plus que nous ne pouvions nous promettre de nous ouvrir un passage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvième ou au dixième degré de latitude méridionale.

Après avoir passé en-dedans de plusieurs petites isles, & le seize de mai, étant par les vingt-sept degrés quarante six minutes de latitude australe, & deux degrés dix-huit minutes de longitude à l'est de la baie des Pastenagues, nous découvrîmes, de l'avant du vaisseau à bas bord, des brisans qui s'étendoient vers l'est: à la vue de ces écueils, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à une plus grande distance du rivage, ju'qu'à

hui
sept
L
la r
vais
nou
à fle
& c
tren
N
jusq
terr
min
une
l'es
feiz
dim
mer
à la
min
I
d'u
la
éta
qu
den
No
no
ne

huit heures du soir. Alors nous eûmes soixante-sept brasses de profondeur.

Le dix-sept, nous revîmes, avec le jour, la même chaîne de brisans de l'avant du vaisseau à bas bord. A sept heures du soir, nous apperçûmes une autre chaîne de rochers à fleur d'eau dans le nord-ouest-quart-d'ouest, & dans cet endroit nous sondâmes par cent trente brasses de profondeur.

Nous continuâmes à gouverner au nord jusqu'au vingt. La terre alors paroissant se terminer par une pointe au nord-ouest, nous mîmes le cap dessus, & bientôt nous vîmes une nouvelle chaîne de brisans qui s'étendoit l'espace de plusieurs milles. Nous avions alors seize brasses de fond; mais cette profondeur diminua jusqu'à sept brasses & demie, & augmenta ensuite jusqu'à onze. Nous étions alors à la latitude de vingt-quatre degrés vingt-six minutes sud.

Le vingt-un, nous passâmes sur l'extrémité d'un banc de sable, & nous observâmes que la terre s'étendoit un peu à l'ouest. Le calme étant survenu avec la nuit, nous trouvâmes que le courant nous faisoit faire un noeud & demi par heure au sud-ouest.

Le vingt-deux au soir, le vent calma. Nous mouillâmes par huit brasses d'eau, & nous observâmes que la marée ne montoit & ne baissoit pas au-delà de deux pieds.

Le vingt-trois, côtoyant toujours le rivage;

nous découvrîmes une grande baie, dans laquelle nous passâmes la nuit à l'ancre, par cinq brasses de fond. Cette baie est par les vingt-quatre degrés 00' de latitude australe. Sa pointe septentrionale est bordée de brisans qui s'étendent au large.

Le vingt-quatre, nous mîmes à la voile, en nous conservant à la même distance du rivage, à travers des bancs de sable, des chaînes de rochers à fleur d'eau, & de petites isles.

Le vingt-cinq, nous prîmes plusieurs poissons.

Le vingt-six, nous mouillâmes par treize brasses d'eau, & nous observâmes que la marée baissoit de sept pieds, refoulant vers l'est.

Le vingt-sept, nous appareillâmes; & ce jour, ainsi que le suivant, nous passâmes entre plusieurs isles, nos bateaux toujours en avant, pour reconnoître les sondes.

Le vingt-neuf, nous vîmes jeter l'ancre dans une baie où les vents contraires nous forcèrent de séjourner pendant trois jours. Elle est par les vingt-six degrés six minutes de latitude sud.

Le trente-un, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre. En sortant de la baie, nous fîmes route au nord-ouest, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur d'eau, de bancs de sable & d'isles bordées de grands arbres, dont les branches s'étendoient

doie
nou
L
baie
de
L
cette
au
heu
Bou
sur
huit
d'ap
D
de f
chal
auto
con
roch
nâm
de
sud
nou
oue
I
situ
plu
cru
les
me
foir

doient en berceaux jusques sur le rivage que nous prolongions.

Le dix de juin, nous mouillâmes dans une baie qui est par les seize degrés dix minutes de latitude australe.

Le onze au matin, nous appareillâmes de cette baie, & nous dirigeâmes notre route au nord quelques degrés à l'ouest. A neuf heures, à peu près dans l'endroit où M. de Bougainville avoit passé, nous nous trouvâmes sur des récifs. Le fond, d'abord de vingt-huit brasses, diminua jusqu'à huit, & l'instant d'après nous échouâmes.

Dans un si grand péril, nous nous hâtâmes de ferrer nos voiles, & de mettre dehors la chaloupe & les canots : mais les sondes prises autour du vaisseau nous donnerent la triste conviction que nous étions sur un banc de roches qui couroit au nord-ouest. Nous amenâmes aussi-tôt nos basses vergues & nos mâts de hunes, & portâmes une ancre vers le sud : mais le vaisseau talonnant avec violence, nous en mouillâmes une autre dans le sud-ouest.

La nuit vint nous surprendre dans cette situation funeste : nous la passâmes dans les plus vives inquiétudes, & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuscule commencèrent à nous éclairer, notre premier soin fut de travailler à diminuer la charge

du vaisseau. En conséquence, nous vidâmes notre eau, nous jettâmes par-dessus bord six de nos gros canons, quelques pieces à l'eau, le bois de chauffage, le lest de pierre & de fer, & nos menues provisions.

Mais cette considérable diminution de poids n'empêchant pas le vaisseau de faire une prodigieuse quantité d'eau, nous fimes les dispositions nécessaires pour donner à nos pompes du mâc de misaine un libre jeu. A midi le vaisseau prit une forte bande à sribord. Ce mouvement, qui sembloit être le signal de notre ruine prochaine, nous plongea dans de nouvelles alarmes. Pour tâcher de nous soustraire à ce nouveau danger, nous alongeâmes une petite ancre dans l'ouest, nous frappâmes des palans sur les cables de deux de nos ancres, nous virâmes dessus; & par ce moyen, le vaisseau se trouva soutenu sur ses cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant basse, nous reconnûmes qu'en plusieurs endroits le vaisseau étoit à sec sur le roc, quoique le jusant n'eût baissé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonstance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne nous laissoit entrevoir aucun moyen de sortir le vaisseau de l'écueil, sur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement brisé.

A neuf heures & demie, le vaisseau se redressa, & bientôt nous parvîmes à le mettre à flot. Alors filant notre cable d'affourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre

perdus, nous portâmes en avant notre grosse ancre & les deux ancres de côté.

Mais il ne nous restoit qu'une foible lueur d'espérance, en voyant l'eau augmenter continuellement, malgré le constant usage de nos pompes. Dans cette conjoncture lugubre, nous touchions au moment de couler à fond sur nos ancres; il ne nous restoit plus qu'à nous réfugier sur les rochers, à moins qu'une brise ne vint à notre secours pour nous rapprocher du rivage, où nous nous serions empressés de sauver du naufrage tout ce qui auroit pu nous mettre en état de construire une petite barque, avec laquelle nous aurions tâché de nous rendre aux Indes orientales, dans quelques établissemens Européens.

Nous envisagions déjà cette affligeante perspective comme notre unique ressource, lorsque, contre notre attente, nous réusîmes si bien à boucher les voies d'eau, que le jeu d'une seule pompe suffisoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable, qui nous permit de mettre à la voile, & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande; & nos canots, envoyés en avant à la recherche d'un havre, eurent le bonheur d'en découvrir un au nord-ouest, & à la distance d'environ deux ou trois lieues.

Le quatorze, à neuf heures du matin, nous mouillâmes un peu en dehors du havre: nous en trouvâmes le passage si étroit, que

nous n'osâmes nous y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal. Mais le vent, qui avoit calmé heureusement tandis que nous étions sur les rochers, commença de fraîchir avec tant de force, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer avant le dix-huit; & malgré toutes nos précautions, nous touchâmes deux fois dans le passage.

Parvenus en dedans du havre avec une satisfaction qu'il seroit difficile d'exprimer, nous conduisîmes notre vaisseau à côté d'un banc voisin de la rive septentrionale d'une riviere, où nous l'amarrâmes, en nous félicitant d'être ainsi échappés à un naufrage qui paroïssoit inévitable.

Après avoir mis notre vaisseau en sûreté, nous fîmes immédiatement dresser nos tentes, pour y recevoir les malades & les traiter plus commodément. Alors nous commençâmes à décharger notre bagage & nos provisions, pour échouer le vaisseau sur le banc, afin de pouvoir l'examiner & réparer ses voies d'eau; ce que nous exécutâmes le vingt-deux. Nous trouvâmes quatre de ses bordages enfoncés, & une grande partie de son doublage & de sa fausse quille emportée: mais ce fut pour nous un grand sujet d'admiration & de surprise de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaisseau, s'y étoit brisée, & avoit par-là opéré notre salut. Si

ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture considérable dans le fond du vaisseau, ne se fût pas en même tems détaché de sa base pour y demeurer comme enchâssé, & empêcher l'eau de s'y précipiter, rien alors ne pouvoit plus nous sauver, & nous coulions bas.

Le vaisseau étant une fois radoubé, nous nous occupâmes des moyens de le mettre à flot. Pour en faciliter l'exécution, nous l'environnâmes de pieces à l'eau liées d'un bord & d'autres par des pieces de bois qui passoient sous sa quille. Néanmoins nous ne pûmes y parvenir sans le secours de la marée, que nous attendîmes encore quelques jours. Nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer nos canots à la recherche d'un autre passage; & ils revinrent, le trois de juillet, avec la bonne nouvelle qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus sûr que le premier.

Le quatre, après avoir mis notre vaisseau à flot, nous l'échouâmes sur un banc proche la rive méridionale de la riviere, de façon à pouvoir visiter son derriere; mais le trouvant très peu endommagé dans cette partie, nous vîmes reprendre notre premiere position. Alors nous nous occupâmes à repasser notre grément & à rembarquer nos munitions; pendant lequel tems le maître prit trois tortues pesant chacune trois cents livres, en allant reconnoître un nouveau passage.

Le dix-huit juillet, nous étions déjà presque en état de nous remettre en mer. Durant notre séjour dans ce havre, les divers expédiens que nous employâmes pour nous lier avec les Indiens de cette côte de la nouvelle Hollande, ne furent pas sans succès. Nous réûsîmes en partie à les convaincre de notre bienveillance à leur égard, & ils commencèrent enfin à avoir plus de confiance & à se rapprocher de nous. Ils sont d'une médiocre stature; nous n'en avons guere vu dont la hauteur excédât cinq pieds: mais avec cette vaille mince & déliée, ils sont agiles, dispos & légers à la course. Tous assez généralement ont le nez plat, les levres épaisses & les jambes tournées en dehors, comme les negres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté semblent être leur partage: ils ne manquent pas seulement des commodités de la vie, mais même des choses les plus nécessaires. L'usage du pain leur est absolument étranger, ainsi que tout ce qu'à son défaut on peut regarder comme un supplément de cette nourriture; & lorsque nous leur en présentâmes, ils refuserent d'en manger. Ils sont de couleur bronzée, entièrement nus, & non moins mal-propres & dégoûtans que misérables & pauvres. Leur principale nourriture est le poisson, qu'ils font rôtir avec des broches de bois fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie; mais il nous

par
déjà
N
cett
éto
les
c'el
y
lon
Né
bo
ne
plu
fid
pa
&
ye
no
un
pe
d'
os
cl
n
fi
d
d
t
à
a

parut différer de tous ceux que nous avons déjà entendus.

Nous ne vîmes aucune de leurs femmes ; & cette circonstance nous fit croire qu'ils en étoient jaloux. Une coutume générale parmi les hommes, & qui est d'une bisfarrerie étrange, c'est de se percer la cloison des narines pour y insérer un os de cinq ou six pouces de longueur, qu'ils portent comme un ornement. Néanmoins, quelque burlesque & quelque bouffonne que cette mode puisse paroître, on ne pourra pas s'empêcher de convenir que la plupart des ornemens que les Européens considèrent comme une brillante parure, n'ont pas plus de rapport à la propreté naturelle & à l'utilité, que ce qui est un bijou aux yeux des pauvres ignorans qui habitent la nouvelle Hollande. Mais outre ces os qui font une si grottesque figure dans leur nez, ils se percent aussi les oreilles, pour y en attacher d'autres à peu près de même longueur. Ces os ainsi suspendus n'ont pas, à la vérité, l'éclat des pendans d'oreilles des dames chez les nations civilisées ; mais ils ont une même fin.

Le dix-neuf juin, plusieurs Indiens vinrent dans l'endroit où nos tentes avoient été dressées ; mais elles étoient déjà abattues, & tous nos bagages étoient transportés à bord, à l'exception d'une marquise & de quelques munitions. Nous ne fûmes pas peu surpris

de voir les Indiens prendre chacun un tison, les mettre sur l'herbe, & faire tous leurs efforts pour répandre la flamme de toute part & embraser la campagne. Ils y réussirent avec tant de facilité & de promptitude, que nous eûmes toutes les peines du monde à sauver de cet incendie subit nos lignes & nos filets qui étoient étendus par terre. Le capitaine Cooke, outré d'indignation, en blessa plusieurs, tandis qu'ils exécutoient ce dessein de pure méchanceté. Quelques heures après ils revinrent autour de nous; mais ils furent tranquilles & paisibles.

Le tems nous fut contraire jusqu'au quatre d'août que nous sortîmes de la riviere, en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames. Nous donnâmes à la riviere que nous quittions, le nom du vaisseau que nous venions de réparer sur les bords. Son embouchure est par quinze degrés vingt-six minutes de latitude australe, & cent quarante-trois degrés cinquante-huit minutes de longitude à l'est du méridien de Londres. Sortis de la riviere, nous mîmes à la voile, & vîmes mouiller par quinze brasses de fond. Le vent ayant fraîchi fortement de la partie du sud-est, nous restâmes à l'ancre jusqu'au six, que nous appareillâmes à deux heures après midi, & nous fîmes le nord-est-quart-d'est. A quatre heures & demi nous aperçûmes dans le nord-est-quat- & le-nord une petite

île de sable sur une bâture, à la distance de quatre milles; & de l'avant à nous, une chaîne de brifans.

À la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords. Nos canots, qui fondoient continuellement, ne roulerent, sur la partie la plus voisine de la bâture de l'île, que six pieds d'eau. Nous laissâmes aussi-tôt tomber notre grosse ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée basse, nous nous efforçâmes de découvrir un passage du haut des mâts, mais à pure perte. A sept heures du soir, voyant que le vaisseau commençoit à chasser, nous laissâmes tomber une autre ancre, & nous amenâmes nos basses vergues & nos mâts de hunes.

Nous restâmes dans cette position jusqu'au dix, qu'un tems plus modéré nous permit de mettre à la voile. Nous avançâmes vers un passage que le maître avoit enfin découvert, gouvernant entre les écueils & la côte, sur environ dix-sept brasses de fond.

Le onze, une terre basse bordée de brifans, fut apperçue dans le nord-ouest. Nous laissâmes immédiatement tomber l'ancre. M. Cooke se mit dans la chaloupe, pour aller examiner l'apparence d'un passage à l'est. Le maître partit en canot, pour reconnoître vers le sud un passage entre plusieurs îles basses & la nouvelle Hollande : il revint le di-

manche à midi, avec la nouvelle qu'il avoit trouvé entre cinq & huit brasses d'eau dans le canal.

Le lundi treize, à onze heures du matin, nous passâmes au nord de deux récifs & de six isles, qui nous restoient au sud-est, à la distance d'un mille.

Le quatorze, nous rangeâmes une autre bâture à sept milles à l'ouest de la riviere Endeavour.

Le seize, faisant route au nord quelques degrés à l'ouest, nous découvrîmes une terre très haute dans l'ouest-sud-ouest, & bientôt après une chaîne de rochers qui s'étendoit à perte de vue du nord au sud. Alors nous tâchâmes de nous éloigner de la côte; mais le calme survint avec la nuit, & l'aurore vint nous éclairer sur les dangers de notre situation. A quatre heures du matin, nous vîmes à une très petite distance les brisans sur lesquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures trois quarts, le vaisseau étoit en dedans des lames, & à vingt toises des rochers, quoique en sondant, nous ne trouvâssions point de fond. Bientôt après nous découvrîmes entre les rochers une petite ouverture, à travers laquelle nous nous efforcâmes de touer le vaisseau; mais la marée étant devenue contraire, ne nous permit pas d'y arriver.

Le dix-sept, nous résolûmes de nouveau

de te
me l
enco
nous
quar
& d
d'ou
nous
jusq
mor
tre l
l'anc
Nou
deg
tral
min
de
étoi
J
ver
isle
&
tou
lâ
la
tr
da
pl

de tenter le passage de cette ouverture, comme l'unique moyen de salut qui nous restoit encore. Conformément à cette résolution, nous prolongeâmes une touée dans l'ouest-quart-sud-ouest jusqu'à l'entrée de l'ouverture, & de là une autre dans le sud-ouest-quart-d'ouest cinq degrés à l'ouest. Par ce moyen nous fîmes deux milles dans l'ouverture jusqu'au côté opposé, profitant de la marée montante, qui étoit en notre faveur. A quatre heures après-midi, nous laissâmes tomber l'ancre par dix-neuf brasses de profondeur. Nous nous trouvâmes alors par les douze degrés trente-huit minutes de latitude australe, & cent quarante-trois degrés dix-sept minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la boussole étoit de quatre degrés neuf minutes à l'est.

Le dix-huit, nous fîmes voile, en gouvernant au nord-ouest, au milieu de petites îles, de bas-fonds, de récifs à fleur d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toute espèce. Le même soir nous mouillâmes par treize brasses d'eau.

Le dix-neuf, nous fîmes route entre un large banc de sable & la principale terre.

Le lundi vingt-un d'août, continuant notre navigation au milieu des écueils semés dans ces parages funestes, nous observâmes plusieurs ouvertures dans la côte, qui se

présentoient sous l'aspect de plusieurs isles , dont quelques - unes paroissoient être à une grande distance. A deux heures après-midi , nous approchâmes d'un passage qui , s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande , sembloit la traverser. Le même soir nous ancrâmes dans le milieu de ce canal , à la distance d'environ un mille du rivage , par sept brasses d'eau , avec un très bon fond.

Nous envoyâmes aussi-tôt un canot armé , aux ordres d'un officier , prendre terre , pour reconnoître la contrée. Arrivés sur le sommet d'une petite éminence , ils découvrirent la mer des Indes. Ils nous signalèrent cette heureuse découverte par plusieurs volées de leur mousqueterie , auxquelles nous répondîmes par une décharge générale de l'artillerie du vaisseau.

Nous prîmes alors possession de la contrée au nom de sa majesté Britannique. Le lendemain nous appareillâmes ; & gouvernant au sud-ouest-quart-d'ouest , nous traversâmes le détroit qui sépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée , & que nous reconnûmes être les parties d'un même continent.

A la sortie du détroit , qui est par les dix degrés trente-six minutes de latitude sud , & cent quarante-un degrés quarante-quatre minutes de longitude à l'est de Londres , nous prolongeâmes le rivage de la nouvelle

Guinée, dans le dessein de prendre les relevemens de cette côte.

Le trente-un d'août, nous eûmes la connoissance du cap Valeh, situé par huit degrés ving-cinq minutes de latitude australe, & cent trente-six degrés cinquante minutes de longitude à l'est du méridien de Londres.

Les terres de la partie de la contrée sont très basses, & la mer si peu profonde, qu'il seroit très dangereux d'en prolonger le rivage de trop près.

Le quatre de septembre, nous côtoyâmes les alentours du cap Saint-Augustin. Nous trouvions les terres si basses par-tout, qu'on ne pouvoit les appercevoir bien distinctement que du haut des mâts, & jamais nous ne pûmes approcher du rivage à une distance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place désignée sur les cartes Hollandoises sous le nom de Heerveer, nous descendîmes dans une île. Nous espérons trouver dans cette partie de la contrée des rafraichissemens dont nous avions un pressant besoin. Nous vîmes des cocotiers & des platanes, qui croissent en abondance sur cette terre qui nous parut fertile : mais nous n'avions pas fait cent pas en avant dans la contrée, que les naturels du pays, assemblés en grand nombre, commencèrent à nous attaquer. Ils faisoient tomber sur nous de longues fleches, sans que nous

vissions de quelle maniere elles étoient tirées. Mais ce qui nous causa une bien plus grande surprise, ce fut un instrument singulier & qui nous étoit inconnu, que ces Indiens employoient fréquemment, & dont il sortoit une fumée sans aucune explosion, & sans que nous pussions découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée étoit si exactement ressemblante à celle d'un fusil, que ceux de nos gens qui étoient restés pour garder le canot, en furent très alarmés. Comme nous n'étions que huit de notre troupe, & que notre vaisseau étoit forcé de se tenir à plus d'une lieue du rivage, nous fûmes dans la nécessité de nous retirer.

Les dispositions peu favorables que nous trouvâmes dans les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où nous étions de retourner en Europe, nous firent abandonner cette côte; & tout l'équipage vit avec une extrême satisfaction le moment désiré où, mettant le cap à l'ouest-quart-sud-ouest, nous fîmes voile pour les Indes orientales.

Le cinq & le six, nous eûmes la vue de deux îles, dont l'une étoit très basse & d'une longue étendue. Leur position nous les fit prendre pour Arron & Timorland.

Le dix, nous découvrîmes la pointe méridionale du cap Timor, où nous aurions

volo
frai
d'y
land
C
luti
Sab
ler
rés
dem
C
des
en
d'un
tod
jus
I
nou
éto
div
pré
qu
les
en
cir
lit
vil
pe
no
m

volontiers relâché pour y prendre des rafraichissemens, si nous n'eussions pas craint d'y être retenus par le gouvernement Hollandois.

Cette défiance nous fit prendre la résolution de continuer notre route jusqu'à l'isle Sabée; & le dix-huit, nous y vinmes mouiller dans une baie. Nous trouvâmes ici un résident ou facteur Hollandois, qui y est à demeure pour acheter du riz, &c. du rajas.

On trouve dans cette isle, des buffles, des moutons, de la volaille & des fruits en abondance, avec une grande quantité d'une liqueur que les habitans nomment toddi: c'est une espece de sirop bouilli de jus de palmier.

Le résident Hollandois nous promit de nous faire avoir les provisions qui nous étoient nécessaires; mais le voyant user de divers délais, qui n'étoient que de purs prétextes, nous imaginâmes qu'il attendoit que nous lui fissions quelques présens, pour les bons offices qu'il pouvoit nous rendre: en conséquence nous lui achetâmes pour cinq guinées un buffle. Cette petite libéralité le décida à nous faire fournir les provisions dont nous avions besoin, & à nous permettre d'acheter autant de buffles que nous en voudrions, chacun pour le prix d'un mousquet & d'une baïonnette.

Nous appareillâmes de l'isle de Sabée,

après un séjour de deux ou trois jours ; & ayant rangé la côte méridionale de l'isle de Java , & passé le détroit de la Sonde , nous arrivâmes à Batavia le neuf d'octobre.

Nous crûmes qu'il étoit nécessaire de réparer ici les dommages considérables que le vaisseau avoit soufferts , & nous le disposâmes pour être carené. Le fond en étoit tellement mangé des vers & froissé par les rochers , que son épaisseur en plusieurs endroits n'excédoit pas la huitième partie d'un pouce.

Jusqu'alors nous avions tous joui d'une bonne santé dans les divers climats que nous avions parcourus ; la maladie ne nous avoit fait perdre qu'un seul homme : mais la malignité de l'air de Batavia , si fatale aux Européens , se fit sentir d'une manière terrible à notre équipage. Plusieurs de nos gens en moururent , & de ce nombre furent Tobia & Tiato , les deux Indiens que nous avions amenés de l'isle Otahiti.

Après un séjour d'environ trois mois à Batavia nous fîmes voile pour le cap de Bonne-Espérance : mais nous avions à peine quitté la terre , que la plus grande partie de notre équipage fut attaquée d'une dysenterie putride , qui fit de si furieux ravages , qu'il ne restoit pas à bord six matelots en état de manœuvrer. Cette maladie cruelle nous enleva beaucoup de monde , & particulièrement M. de Green , dont la perte nous fut très

crès
les
état
rend

A
foin
lade
cou
apre
qua
rem
Hél
la c
- M
lan
bâti
loie

I
cett
jou
mo
enf
que
ans
l'en
ten

très sensible. Ce célèbre astronome a laissé les minutes de ces observations dans un état de désordre qui vraisemblablement en rendra plusieurs endroits inintelligibles.

A notre arrivée au Cap, notre premier soin fut de louer une maison pour nos malades, où nous leur procurâmes tous les secours que pouvoit exiger leur situation ; & après nous y être pourvus d'une suffisante quantité d'eau & de rafraichissemens, nous remîmes en mer, & fîmes route pour Sainte-Hélène, suivant la coutume des vaisseaux de la compagnie des Indes d'Angleterre.

Nous trouvâmes à Sainte-Hélène le Portland, vaisseau de guerre, & douze autres bâtimens de la compagnie des Indes, qui alloient partir pour l'Angleterre.

Le quatre de mai, nous fîmes voile avec cette flotte, que nous quittâmes quelques jours après. Le quinze de juillet, nous mouillâmes aux Dunes, & nous goûtâmes enfin la satisfaction de revoir notre patrie, que nous rendoient encore plus chere trois ans d'absence, & les travaux essuyés dans l'entreprise la plus hardie qui ait jamais été tentée.

FIN du Journal.



VOCABULAIRE abrégé de la langue
de l'isle *Otabiti*.

	<i>A.</i>
A	les aisselles.
<i>AA</i> ,	le dedans de la main.
<i>Abaremar</i> ,	demain.
<i>Abobo</i> ,	après-demain.
<i>Abobo-durar</i> ,	une noix de cocos.
<i>Addie</i> ,	une maison.
<i>Affarre</i> ,	le nez.
<i>Abou</i> ,	étouffe.
<i>Ahow</i> ,	maigre.
<i>Abeok</i> ,	pagaie ou rame.
<i>Aboue</i> ,	écorce de noix de cocos.
<i>Aite</i> ,	non.
<i>Aiper</i> ,	la joue.
<i>Amotear</i> ,	asséyez-vous.
<i>Anoho</i> ,	le nombril.
<i>Apeto</i> ,	les cheveux.
<i>Arouréi</i> ,	le front.
<i>Ara</i> ,	un chef.
<i>Aree</i> ,	présentement.
<i>Arere</i> ,	le dessus de la main.
<i>Ataurremar</i> ,	le dos.
<i>Alvar</i> ,	rire.
<i>Attah</i> ,	les fourcils.
<i>Attumata</i> ,	les épaules.
<i>Attoubono</i> ,	

<i>Aumar</i> ,	la poitrine.
<i>Aupo</i> ,	la tête.
<i>Aupee</i> ,	un don.
<i>Awatear</i> ,	le coude.
<i>Ayea</i> ,	un mât de vaisseau.
<i>Ayoue</i> ,	l'odorat.

B.

<i>Baracee</i> ,	les cuisses.
<i>Boar</i> ,	un cochon.
<i>Bopotarear</i> ,	l'oreille.

D.

<i>Dibbe</i> ,	un couteau.
<i>Dehi</i> ,	grand, étendu, vaste, spacieux.

E.

<i>Ea</i> ,	oui.
<i>Eareve</i> ,	noir.
<i>Earrero</i> ,	la langue.
<i>Eata</i> ,	entendre.
<i>Enou</i> ,	inutile, qui n'est bon à rien.
<i>Enopo</i> ,	la nuit dernière.
<i>Erepo</i> ,	sale, mal-propre, vilain.
<i>Ete</i> ,	petit.
<i>Ettie</i> ,	crier.
<i>Etar</i> ,	le menton.
<i>Evey</i> ,	eau fraîche.

H.

<i>Haramy</i> ,	venez ici.
<i>Hare</i> ,	s'en aller, partir.
<i>Hayer</i> ,	un poisson.
<i>Heis</i> ,	voir.
<i>Heaver</i> ,	danfer.

M.

<i>Mamai</i> ,	mal, malade.
<i>Maunue</i> ,	un oiseau.
<i>Marhe</i> ,	gras.
<i>Mattow</i> ,	maltraité, outragé.
<i>Madure</i> ,	menaçant.
<i>Mar</i> ,	manger.
<i>Manoe</i> ,	huile de noix de cocos.
<i>Mayyer</i> ,	bananes.
<i>Mahanner</i> ,	le soleil.
<i>Malomar</i> ,	la lune.
<i>Martar</i> ,	les yeux.
<i>Matty</i> ,	le vent.
<i>Marneoe</i> ,	le calme.
<i>Maride</i> ,	le froid.
<i>Mere</i> ,	regarder.
<i>Miou</i> ,	un clou.
<i>Mifou</i> ,	empeser.
<i>Mity</i> ,	bon.
<i>Midde</i> ,	eau salée, eau de la mer.
<i>Moerer</i> ,	un lit.
<i>Momour</i> ,	le poignet.
<i>Moto</i> ,	une tranche.

Moare, une poule.
Motu, une petite isle.
Moe, dormir.
Manour, eau profonde.
Moer, une colline.
Muttou, un hameçon.

N.

Nea, les ongles.
Neunahi, hier.
Neunahidura, depuis deux jours.
Nessue, dents supérieures.
Neanear, chanter.

O.

Oe, vous.
Opu, le ventre.
Opey, pourri, gâté, corrompu.
Otu, la levre supérieure.
Ouna, tout près.
Ouar, la pluie.
Ouhi, le feu.
Own, quoi, qui, quel.
Owrrorer, rouge.

P.

Parahi, demeurez ici.
Papper, siege, tabouret.
Pear, caisse, boîte.
Perrow, parler.
Pear, un ventre plein.
Pirode, faim. L iij

T.

<i>Tarter</i> ,	l'homme.
<i>Tasher</i> ,	cette chose.
<i>Taume</i> ,	une cuirasse.
<i>Tahere</i> ,	ou.
<i>Tanear</i> ,	dessus.
<i>Tatare</i> ,	blanc.
<i>Teder</i> ,	assez.
<i>Teto</i> ,	voler, fripponner.
<i>Terratarue</i> ,	un époux.
<i>Terrarhanie</i> ,	une épouse.
<i>Tederro</i> ,	en bas.
<i>Tiore</i> ,	nom.
<i>Tiporahy</i> ,	battre, frapper.
<i>Tio</i> ,	un ami.
<i>Topo</i> ,	sang.
<i>Toupar</i> ,	la hanche.
<i>Toboi</i> ,	les pieds.
<i>Toa</i> ,	une hache.
<i>Tomallo</i> ,	patates.
<i>Towtow</i> ,	ancre.
<i>Tourer</i> ,	une corde.

U.

<i>Uhiane</i> ,	une femme.
<i>Ure</i> ,	un chien.
<i>Uru</i> ,	fruit à pain.

V.

<i>Varer</i> ,	vêtu.
<i>Verride</i> ,	colere.

Vennure, terre.
Vessue, place.

W.

Whatta, rompre.
Whoro, perdu.
Wore, vous-même.
Whoarar, bien.

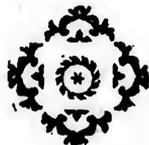
Nombres.

Atahi, un.
Arou', deux.
Torow, trois.
Taw, quatre.
Remar, cinq.
Vabeine, six.
Hetu, sept.
Wharro, huit.
Hevar, neuf.
Hewrow, dix.
Martiti, onze.
Marrour, douze.
Mortorow, treize.
Mayyaw, quatorze.
Maremay, quinze.
Marheine, seize.
Marhetu, dix-sept.
Marwarru, dix-huit.
Marhevar, dix-neuf.
Arowratow, vingt.

Nous avons observé qu'on parloit la langue d'Otahiti dans les isles Hoahina, Uliateah, Otahaw, Bola-Bola, Ohiteroah, Tabuemana, & dans la nouvelle Zélande.

N. B. Le vocabulaire de cette même langue, que M. de Bougainville a inséré à la suite de son *Voyage autour du monde*, renferme avec celui-ci des différences dans les mêmes mots : “ mais il est facile de s'appercevoir ,
 „ observe judicieusement l'auteur , qu'une
 „ partie de ces différences vient de celles qui
 „ existent entre les langues angloise &
 „ françoise elles-mêmes , & leur prononcia-
 „ tion. Je ne rendrai pas raison , ajoute-t-il ,
 „ des autres différences qui se rencontrent.
 „ Nous croyons avoir bien entendu & bien
 „ rendu les sons qui plusieurs fois ont frappé
 „ nos oreilles. Les Anglois sont aussi dans la
 „ même persuasion : ce seroit aux Taïtiens à
 „ nous juger. „

Fin du Vocabulaire.



LA lettre suivante, qui nous a été communiquée par M. de la Lande, doit être considérée comme un supplément à ce voyage extraordinaire. Nous sommes d'autant plus portés à l'insérer ici, qu'elle ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui font leur amusement de l'étude de la nature. Cette lettre est de M. de Commerçon, médecin de Châtillon, près de Bourg en Bresse, qui, depuis près de vingt-quatre ans, s'occupe d'histoire naturelle avec autant d'ardeur que de succès. Ce savant naturaliste, après avoir accompagné M. de Bougainville dans son voyage autour du monde, étoit resté à l'isle de France, pour étendre ses recherches sur cette isle & celle de Madagascar. Il vient d'en partir pour retourner dans la mer du Sud avec M. Kergolin & M. l'abbé Rochon, astronome de la marine. Sa lettre annonce un génie actif & infatigable, qui veut reculer de bien loin les bornes trop resserrées de la botanique, & qui ne craint point d'arroser toute la terre de ses sueurs, pour consacrer à sa patrie le monument qui doit l'immortaliser.





LETTRE DE M. COMMERSON
à M. DE LA LANDE.

De l'isle de Bourbon, le 18 avril 1771.

Je m'étois empressé, mon ami, de vous écrire par un vaisseau de retour, qui a touché à Bourbon depuis que j'y suis; mais le jour de son départ, le vent qui souffloit par raffales, rendit la rade si houleuse, qu'il fut impossible d'envoyer à son bord; & par le mauvais tems, les navires ne s'arrêtent pas volontiers devant cette côte, dénuée de tous ports. L'arrivée du Triton nous est annoncée comme prochaine; & avant même qu'il paroisse, je veux réparer ma négligence passée.

Je vais reprendre sommairement ce que je vous avois marqué dans ma précédente lettre, & j'y joindrai des détails qui pourront vous intéresser. Je me suis acquitté de la mission que j'avois promis de faire à Madagascar. J'y avois été déterminé par deux puissans motifs: les instances de M. Poivre, à qui je n'ai rien à refuser, & qui avoit besoin de quelques éclaircissemens sur la partie méridionale de cette isle, dont on alloit retirer nos établissemens; & les mouvemens de ma propre curiosité, excitée par

tout ce que j'avois lu & entendu dire de la merveilleuse végétation de cette île.

Jamais voyage n'auroit été plus agréable, si les vents ne s'étoient pas trop mis de la partie : les vents grands frais, une mer affreuse & le tems par grains nous mirent plusieurs jours en perdition sous les récifs d'une côte de fer.

Quel admirable pays que Madagascar ! Ce n'est pas dans une course rapide qu'on peut parvenir à connoître ses riches productions : ce seroit l'étude d'une longue suite d'années ; encore faudroit-il des académies entières pour une si abondante moisson.

C'est à Madagascar qu'est la véritable terre de promesse pour les naturalistes : c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modes que ceux auxquels elle s'est asservie dans d'autres contrées. Les formes les plus insolites & les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. Le Dioscoride du nord y trouveroit de quoi faire dix éditions revues & augmentées de son *Systema natura*, & finiroit sans doute par convenir de bonne foi qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui couvre les productions éparfes de la nature.

On ne peut s'empêcher, à la vue des trésors répandus à pleines mains sur cette terre fertile, de regarder en pitié ces sombres

spéculateurs de cabinet, qui passent leur vie à forger de vains systèmes, & dont tous les efforts n'aboutissent qu'à faire des châteaux de cartes. Ne les compareriez-vous pas à ce fils d'Éole dont nous parlent les poètes ? Comme Sisyphé, ne se rebuteront-ils jamais de rouler le rocher du bas d'une montagne en haut, d'où il retombe sur le champ ? Ils devraient savoir cependant qu'ils n'ont peut-être pas encore un seul genre de terminé ; que tous leurs caractères classiques, génériques, &c. sont précaires ; que toutes les lignes de démarcation qu'ils ont tracées s'évanouissent à mesure que les genres & les espèces intermédiaires comparoissent.

Quelle présomption, de prononcer sur le nombre & la qualité des plantes que peut produire la nature, malgré toutes les découvertes qui restent à faire ! Linneus ne propose guere que sept à huit mille espèces de plantes. On prétend que le célèbre Sheppard en connoissoit près de seize mille ; & un calculateur moderne a cru entrevoir le *maximum* du regne végétal, en le portant à vingt mille espèces. J'ose dire cependant que j'en ai déjà fait à moi seul une collection de vingt-cinq mille ; & je ne crains point de leur annoncer qu'il en existe au moins quatre à cinq fois autant sur la surface de la terre : car je ne puis raisonnablement me

flat
tricun
de
neu
mo
voi
em

le

pin

pol

sur

l'in

de

née

int

tin

ma

des

&

pin

pe

M

to

va

m

d

le

le

flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrième ou la cinquième partie.

Il est vrai qu'à l'exception du Brésil, déjà un peu apperçu, j'ai eu le rare bonheur de n'avoir récolté que des pays absolument neufs : mais les ai-je exploités seulement à moitié, & ne me reste-t-il pas encore à voir les terres australes, l'intérieur du vaste empire de la Chine, la Tartarie Asiatique, le Japon, les isles Formoses, les Philippines, & une infinité d'autres lieux dans la polynésie immense des mers pacifiques ? Eh ! sur quel fondement prétend-on connoître l'inépuisable fécondité de la Cochinchine, de Siam, de Sumatra, de l'Inde méditerranée, des trois Arabies, de toute l'Afrique intérieure, de la Californie & du vaste continent de l'Amérique ? A-t-on seulement jamais suivi la chaîne des énormes montagnes des Cordélieres, auprès desquelles nos Alpes & nos Pyrénées ne sont que d'humbles taupinières ? J'en ai escaladé les dernières croupes australes, qui vont s'abaisser au détroit de Magellan & aux terres de Feu ; mais ce n'étoit là que la lisière de la pièce, où je trouvais néanmoins une foule de plantes inconnues aux naturalistes.

Qu'on ne m'objecte pas que les plantes doivent se répéter de proche en proche dans les mêmes climats & dans les mêmes parallèles. Cela peut être vrai jusqu'à un certain

point, & pour quelques plantes triviales qui forment un nombre peu considérable ; mais je puis assurer que par-tout où j'ai passé, j'ai vu de différens théâtres de végétation. Le Brésil n'a rien de semblable avec la riviere de la Plata ; celle-ci encore moins avec le détroit de Magellan. Souvent les bords d'une même riviere n'ont rien de commun dans leurs productions. Taiti avoit sa botanique propre. Il n'y a point de comparaison à faire entre les Moluques & Java ; & c'est quelque chose d'incroyable que la différence qui se trouve dans les végétaux des trois isles de Bourbon, de France & de Madagascar, quoique si voisines & si approchantes en latitude.

Un ami a bien voulu me faire un herbier des plantes de la côte de Coromandel ; je n'en ai pas reconnu une vingtaine dans l'*hortus* de la côte de Malabar. Il faut donc regarder tous les systêmes faits, & à faire encore pendant long-tems, comme autant de procès-verbaux de différens états de pauvreté où en étoient la science & l'auteur à l'époque de son systême.

Le bon chevalier de l'étoile polaire me fait sourire, lorsqu'il nous assure qu'il a fait la voûte de son édifice. Il me semble le voir au milieu de toutes les refontes de son *Pinax*, occupé à remonter un modele de la machine de Marly, dont on ne lui présenteroit les pieces de rapport qu'après lui en

avo
xie
au
un

me
po
fer
de
la
rib
ro
Le
co
j'o
tés
tic
tin
me
pè
pa
de
éc
la
en
q
n
fi
l
f

avoir préalablement soustrait les neuf dixièmes. Je ne prétends point par-là déroger au respect qui lui est dû ; j'ai toujours été un de ses zélés disciples.

Vous vous doutez bien, mon ami, que mes recherches sur Madagascar ne se sont point bornées à la botanique : je n'ai pas observé avec une moindre attention les habitans de cette riche contrée. Ces peuples sont à la fois paresseux & intelligens, doux & terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens, mais ils les ont souvent égorgés. Les Portugais, les Hollandois & les François en ont été massacrés tour à tour : mais j'ose croire qu'ils ne se seroient jamais portés à cet excès de cruauté, si par des vexations atroces, on ne les eût forcés de sortir de leur caractère. Ces insulaires sont vraiment bons & hospitaliers. Je ne puis m'empêcher de le dire ; c'est assurément, de la part des Européens, une cupidité maladroite de forcer ces peuples à prendre, dans les échanges qu'on fait avec eux, des fusils, de la poudre & des balles, dont ils se servent ensuite contre nous, au lieu de piastres, qu'ils préféroient bien plus volontiers. Ce n'est pas que l'argent ne soit chez eux le signe représentatif de tous les échanges : ils le mettent à des usages plus utiles ; ils en font des anneaux, des bracelets, des pendans

d'oreilles, des plaques, dont ils se parent eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs armes. Une forte preuve de la bonté & de l'humanité de ces insulaires, c'est que dans un tems où il falloit se tenir respectivement sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de cette isle, en caleçon & en veste, un jonc à la main, & j'ai trouvé par-tout un favorable accueil.

Je n'osé croire que le gouvernement n'ait pas eu ses raisons pour renoncer à notre établissement du fort Dauphin, qui commandoit la partie méridionale de cette isle. Ses premières intentions avoient été de soutenir & d'étendre la colonie. Peut-être aura-t-il reçu des informations contradictoires à l'une & à l'autre de ces deux époques; peut-être aussi n'est-ce que par des vues d'épargne & de réforme. Quoi qu'il en soit, mon dessein n'est pas d'entrer dans l'examen de ces questions politiques, & je me borne à mon rôle de naturaliste.

Durant mon séjour dans cette isle, j'y ai fait une apperque assez générale de ses productions, pour pouvoit en faire, par une opération ultérieure, le parallele avec la partie du nord qui semble, à quelques égards, plus digne d'être préférée. La raison de salubrité militoit essentiellement pour la partie du fort Dauphin; celle des plus grandes subsistances, des traites plus abondantes en esclaves,

ves
en g
che
l'isl
trou
mo
la
Fra
est
y fa
je v
d'u
A
fair
din
de c
trou
vei
des
réd
pré
dés
da
ma
ne
qu
ge
en
ri
à

ves , en bétails , en grains , en bois précieux , en gommés , résines , &c. fait sans doute pencher la balance économique vers le nord de l'isle : mais malheur à tout Européen qui se trouvera dans ces parages funestes depuis le mois de décembre jusqu'à celui de mai ! Toute la pointe n'est qu'un vaste cimetière de François. La partie méridionale , au contraire , est saine & habitable toute l'année. On peut y faire un établissement vraiment politique : je veux dire qu'elle est propre à la fondation d'une colonie permanente & illimitée.

Avant de quitter Madagascar , je dois vous faire la description d'un peuple assez extraordinaire , qui habite les plus hautes montagnes de cette isle. Cette relation me fera sans doute trouver grâce devant les amateurs du merveilleux , que j'ai sûrement révoltés en parlant des Patagons. Ils auront été indignés de voir réduire à six pieds de haut la taille de ces prétendus géans. Ces Titans prodigieux du détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poètes & des marins :

Ne trouverez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur ? Ce qui m'étonne sur-tout , c'est de voir que des gens que j'aurois pris à témoins du contraire , en leur supposant quelque amour pour la vérité , sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde. Ils ne craignent point

d'assurer qu'ils ont vu au détroit de Magellan, des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu, comme eux, ces mêmes Patagons; je me suis trouvé au milieu de plus de cent sur la fin de mil sept cent soixante-neuf, avec M. de Bougainville (*) & M. le prince

(*) La relation de M. de Bougainville confirme ce qu'avance ici M. de Commerçon. “ Ces Américains, dit-il dans son *Voyage autour du monde*, sont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots, qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille: parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'Etoile en avoient vu, dans le précédent voyage, plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme quarrure, la grosseur de leur tête, & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris; leurs nerfs sont tendus; leur chair est ferme & soutenue: c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de suc, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible. Leur figure n'est ni dure ni désagréable; plusieurs l'ont jolie: leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents, extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges. Ils portent de longs cheveux noirs, attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée, comme l'est sans exception

de Nassau, que j'accompagnai à la descente qu'on fit à la baie Boucault: je puis certifier qu'ils sont communément de cinq pieds six à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six pieds quatre pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de là à cette prétendue taille gigantesque que leur donnent quelques voyageurs. On recrutera de tels hommes quand on voudra, en Franche-Comté, en Suisse & en Allemagne; & on assure que le roi de Prusse en a eu des compagnies entières dans ses armées.

Outre ces Patagons avec lesquels nous restâmes environ deux heures à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre d'autres nous suivre au galop le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces sauvages, qu'ils vont errans comme les Scytes, & sont presque sans cesse à cheval: or les chevaux n'étant que de race

„ celle de tous les Américains, tant de ceux qui
 „ habitent la zone torride, que de ceux qui y
 „ naissent dans les zones tempérée & glaciale „

Espagnole, qui est très petite, comment prétendre leur affourcher des géans sur le dos ? Ils sont déjà même obligés, sans avoir plus d'une toise de haut, de tendre les pieds en avant ; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, soit à la montée, soit à la descente. Leurs chevaux sont sans doute préparés & formés à cet exercice. D'ailleurs, l'espèce en est si fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique méridionale, qu'on se soucie peu de les ménager.

Mais laissons là les Patagons, & toutes les rêveries qu'on a débitées à leur sujet, & parlons de cette race de pygmées qui donnent dans l'excès opposé. Ces demi-hommes habitent les hautes montagnes de l'intérieur de la grande isle de Madagascar, & forment un corps de nation considérable, appelée Quimossé ou Kimossé, en langue Madecasse. Otez-leur la parole, ou donnez-la aux singes grands & petits, ce seroit le passage insensible de l'espèce humaine à la gent quadrupède.

Le caractère naturel & distinctif de ces petits hommes est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus, d'avoir les bras très alongés, de façon que la main atteint au dessous du genou sans plier le corps ; & pour les femmes, de marquer à peine leur sexe par les mamelles, hors l'état de nourrice ; encore veut-on assurer que la plupart

font obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs nouveaux-nés.

Les Malgaches (c'est le nom qu'on donne aux naturels de Madagascar) sont spirituels & adroits , mais livrés à la plus grande paresse. Les Quimos passent pour être , de tous les peuples de l'isle , les plus spirituels , les plus actifs , & aussi les plus belliqueux. Leur courage est ; si on peut le dire , en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins , qui ont souvent cherché à les subjuguier. Ce qui constate leur bravoure , c'est qu'ils n'ont pas , comme leurs ennemis , l'usage des armes à feu , & qu'ils leur sont très inférieurs en nombre. Il faut cependant croire que , s'ils réussissent à conserver leur liberté , ils en sont redevables à leurs rochers , parmi lesquels il seroit aussi dangereux que difficile de les poursuivre.

Ils vivent de riz , de légumes , de racines , & de différens fruits qui croissent sur leurs montagnes. Ils y élèvent un grand nombre de bestiaux , parmi lesquels on voit beaucoup de bœufs à bosse & de moutons à grosse queue. Ces animaux servent aussi en partie à leur subsistance. Ils ne communiquent , ni par le commerce ni par des alliances , avec les différentes castes dont ils sont environnés , & tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent.

L'objet de toutes les petites guerres que

les noirs se font entre eux, est de s'enlever réciproquement quelque bétail & quelques esclaves. La petiteffe de nos Quimos les met presque à l'abri de cette dernière injure. Persuadés que leurs ennemis ne se proposent que de leur enlever leurs troupeaux, ils savent, par amour de la paix, se résoudre à leur en accorder une partie. Dès qu'ils voient du haut de leurs montagnes quelque formidable appareil de guerre qui s'avance dans la plaine, ils prennent d'eux-mêmes le parti d'attacher, à l'entrée des défilés par où il faudroit passer pour aller à eux, quelque superflu de leurs troupeaux, dont ils font, disent-ils, volontairement le sacrifice à l'indigence de leurs freres ainés; mais avec protestation en même tems de se battre à toute outrance, si l'on passe, à main armée, plus avant sur leur terrain. Ils prouvent par là que ce n'est pas par un sentiment de foiblesse, & moins encore de lâcheté, qu'ils font précéder les présens.

Leurs armes sont la sagaie & le trait, qu'ils lancent on ne peut pas plus juste. On prétend que s'ils pouvoient, comme ils en ont grande envie, s'aboucher avec les Européens, & en tirer des fusils & des munitions de guerre, ils passeroient volontiers de la défensive à l'offensive contre leurs voisins, qui se trouveroient peut-être alors trop heureux de pouvoir entretenir la paix.

A. trois ou quatre journées du fort Dauphin,

qui est presque dans l'extrémité sud de Madagascar, les gens du pays montrent avec beaucoup de complaisance une suite de petits mondrains ou tertres de terre élevée en forme de tombeaux, qu'ils assurent devoir leur origine à un grand massacre de Quimos, défaits en plein champ par leurs ancêtres.

Ce monument semble attester que nos braves petits guerriers ne se sont pas toujours tenus tranquilles & paisibles dans leurs montagnes; qu'ils ont peut-être aspiré à la conquête du plat-pays, & que ce n'est qu'après cette triste défaite qu'ils ont été obligés de regagner leurs âpres demeures.

Quoi qu'il en soit, cette tradition constante dans ces cantons, ainsi qu'une notion généralement répandue par tout Madagascar de l'existence actuelle des Quimos, ne permettent pas de douter qu'au moins une partie des faits qu'on en rapporte ne soit véritable. Il est bien étonnant qu'on ne sache encore rien de cette nation que sur les témoignages de celles qui les avoient; que nous n'ayons jusqu'à présent aucunes observations faites sur les lieux; & que ni les gouverneurs des isles de France & de Bourbon, ni les commandans particuliers des différens postes que nous avons occupés sur les côtes de Madagascar, n'aient jamais entrepris de faire pénétrer dans l'intérieur des terres, pour joindre cette découverte à tant d'autres qu'on auroit pu faire en même tems.

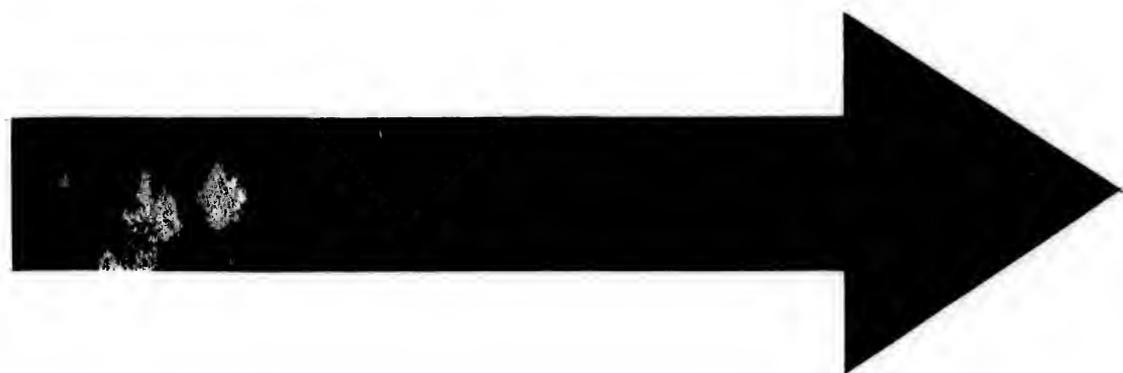
Dernièrement cette entreprise a été tentée , mais sans succès. L'officier chargé de cette expédition manqua de résolution & de courage : à la seconde journée il abandonna son monde & ses bagages , & ne laissa que le germe d'une guerre où sont périés quelques blancs & un grand nombre de noirs. La méfintelligence , qui dès-lors a succédé à la confiance entre les deux nations , pourroit bien , pour la troisième fois , devenir funeste à cette poignée de François qu'on a laissés au fort Dauphin en retirant les anciens habitans. On fait que nos garnisons dans cette isle ont déjà été égorgées deux fois par les naturels du pays.

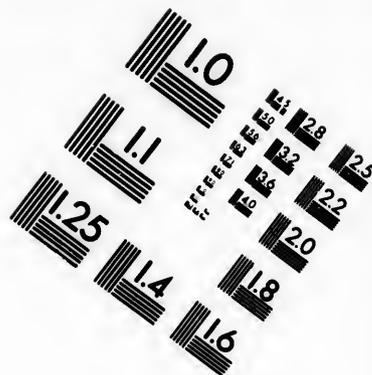
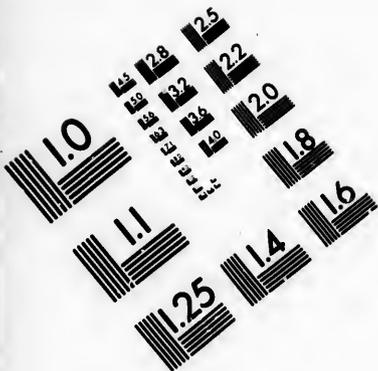
Je reviens à nos Quimos. Dans mon dernier voyage au fort Dauphin , M. le comte de Modave , dernier gouverneur , qui m'avoit précédemment procuré une partie de ces observations , me fit voir , parmi ses esclaves , une femme Quimosse. Elle étoit âgée d'environ trente ans , haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur étoit bronzée , mais plus éclaircie qu'elle ne l'est ordinairement parmi les negres. Dans sa petite taille , elle étoit fort membrue , & ressembloit bien moins à une petite personne d'une complexion foible , qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail , mais raccourcie dans sa hauteur. La prolixité de ses bras étoit telle , qu'avec ses mains elle atteignoit , sans se courber , à la rotule du genou. Ses cheveux

étoient courts & laineux. Sa physionomie, assez bonne, se rapprochoit plus de l'Européenne que de la Malgache. Elle avoit habituellement l'air riant; ses tempes étoient férenement ridées: elle avoit dans le caractère un grand fond de douceur & de complaisance; & elle ne manquoit pas d'intelligence, à en juger par sa conduite, car elle ne parloit pas françois.

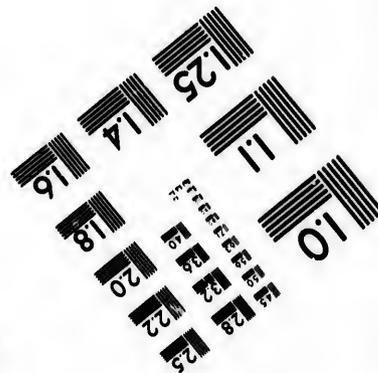
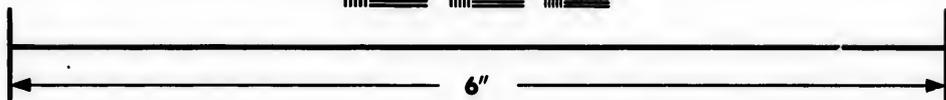
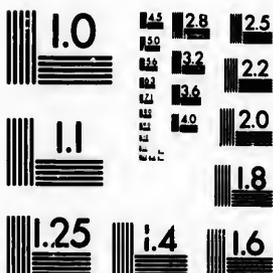
J'examinai sa gorge, & je ne lui trouvai des mamelles que le bouton, comme à une fille de dix ans, sans aucune flaccidité de la peau, qui pût faire croire qu'elles fussent passées. Mais cette observation seule est bien loin de suffire pour établir une exception à la loi commune de la nature. Combien ne voit-on pas de filles & de femmes offrir, à la fleur de leur âge, cette désagréable conformation?

Quelque tems avant notre départ, l'envie de recouvrer sa liberté, autant que la crainte d'un embarquement prochain, porterent la petite esclave à s'enfuir dans les bois. On la ramena quelques jours après, mais toute exténuée de faim & de fatigue, parce que, se défiant des noirs comme des blancs, elle n'avoit vécu, pendant son marronnage, que de fruits & de racines crues. C'est vraisemblablement à cette cause, autant qu'au chagrin d'avoir perdu de vue les pointes des montagnes où elle étoit née, qu'il faut attribuer





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

44 28
32 25
36 22
20
18

10
57

sa mort, arrivée un mois après, à l'isle de Bourbon, où le navire qui nous ramenoit à l'isle de France relâcha pendant quelques jours. Cette Quimosse, enlevée fort jeune sur les confins de son pays, avoit appartenu à plusieurs maîtres, & un chef Malgache l'avoit donnée en présent à M. de Modave.

Ce fait, dont j'ai été témoin oculaire, & tout ce qu'on publie des Quimos dans Madagascar, constatent, ce me semble, l'existence de cette nation, qui est une nouvelle dégradation de l'espece humaine, & qui a son signalement caractéristique, comme ses mœurs propres. Je prie ceux qui ne voudront pas se rendre aux preuves alléguées, de considérer qu'il existe des Lapons (*) à l'extrémité boréale

(*) Les Lapons n'ont d'autres demeures que des tentes. Ces tentes sont faites de misérables haillons d'une grosse étoffe de laine que la fumée a rendue aussi noire que si elle étoit teinte. Elle entoure quelques piquets, qui forment un cône dont la pointe reste découverte & sert de cheminée. Là, les plus voluptueux, étendus sur quelques peaux de rennes & d'ours, passent leur tems à fumer du tabac, & à mépriser les occupations des autres hommes. On peut avoir exagéré la petitesse des Lapons, mais on ne sauroit exagérer leur laideur. La rigueur & la longueur d'un hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que de faire sous leurs tentes un feu terrible, qui les brûle d'un côté, pendant que l'autre côté gele; un court été, mais pendant lequel ils sont sans relâche brûlés des rayons du so-

de l'Europe; que la diminution de notre taille à celle du Lapon est à peu près graduée comme du Lapon au Quimos; que l'un & l'autre habitent les zones élevées des montagnes; que celles de Madagascar sont trois à quatre fois plus exhaussées que celles de l'isle de France, c'est-à-dire, de seize à dix-huit cents toises au dessus du niveau de la mer; que sur les cimes de ces montagnes, les végétaux spontanés, comme le pin & le bouleau, & beaucoup d'autres, ne sont plus que des avortons, & passent de la classe des arbres à celle des plus humbles arbustes, pour être devenus Alpicoles; qu'enfin ce seroit le comble de la témérité de vouloir,

leil; la stérilité de la terre, qui ne produit ni bled, ni fruit, ni légumes, paroissent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats. Quant à leur taille, ils sont plus petits que les autres hommes, quoique leur petitesse n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs, qui en font des pygmées. Parmi le grand nombre de Lapons & de Laponnes que j'ai vus, je mesurai une femme qui me paroissoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui allaitoit un enfant qu'elle portoit dans une écorce de bouleau. Elle paroissoit de bonne santé & d'une taille bien proportionnée. Elle avoit quatre pieds deux pouces cinq lignes de hauteur. C'étoit une des plus petites; mais sa petitesse ne paroissoit point extraordinaire dans le pays. En général, il m'a paru qu'il y avoit la tête entre eux & nous; & c'est là une différence bien marquée. *Voyage en Laponie, par M. de M...*

avant de connoître toutes les variétés de la nature , en fixer le terme : comme si elle ne pouvoit pas s'être habituée , en quelque coin de la terre , à faire sur toute une race ce qu'elle nous paroît ébaucher quelquefois , comme par écart , sur certains individus qui ne s'élevent qu'à la taille des poupées ou des marionnettes ; tel , par exemple , que le nain du roi de Pologne , duc de Lorraine. A toutes ces raisons , j'en ajouterai volontiers une autre , qui peut-être aura l'air d'une plaisanterie : c'est que , s'il étoit vrai que notre planète , en vieillissant , dégénérait dans ses productions , & que ses premières générations d'hommes eussent été de plus haute stature & de plus longue vie (système , d'ailleurs , qui ne manque pas de partisans) , il faudroit , au lieu de s'étonner de voir des Lapons & des Quimos , nous féliciter au contraire de n'être pas encore devenus , au physique , ce qu'on veut que nous soyons déjà au moral , de vrais *Liliputiens*.

A mon retour de Madagascar , des raisons de santé m'ont obligé de débarquer à Bourbon. Messieurs les administrateurs se sont réunis pour m'inviter à rester ici. Jaloux de l'illustration de leur isle , ils ont demandé au ministre , au nom de la colonie , qu'il approuvât que leur histoire naturelle , non moins intéressante que celle de l'isle de France , ne fût pas traitée avec moins de distinction. Vous

devez croire que je me suis rendu volontiers aux obligeantes sollicitations de ces messieurs , à qui , d'ailleurs , je n'avois rien à refuser , quand même leurs pressantes instances n'eussent pas été aussi conformes à mes vues. Depuis ce moment , je me suis attaché à observer ce que cette isle a de propre à elle seule , & ce qu'elle a de commun avec celle de France , pour pouvoir généraliser , par rapport à ces deux colonies , le grand corps d'histoire naturelle auquel j'ai travaillé pendant deux ans à l'isle de France , & donner séparément un tableau de ce que chacune de ces deux isles peut avoir de particulier.

Mais en voilà beaucoup trop sur ce sujet, Parlons du bon M. de la Nux. J'ai bien des choses à vous dire de sa part. Sensible , comme il le devoit , à l'honneur de la proposition de votre correspondance , il ne s'en est défendu que par un excès de modestie. Il prétend qu'il n'y mettroit pas assez du sien , & que ses forces affoiblies par son grand âge , ne lui permettent plus de faire de fréquentes observations. C'est avec une extrême complaisance qu'il s'est prêté à toutes mes demandes. Il a été un de mes meilleurs pourvoyeurs ; & durant mon indisposition , qui a été assez longue , il m'a fait passer une quantité de végétaux distingués , dont j'ai fait mon profit. C'est lui qui m'a le premier fait voir la seconde espece de *landia* (*stelji - carpa*).

190 LETTRE DE M. DE COMMERSON.

Cette plante croît en abondance dans plusieurs autres cantons de l'isle. La première espèce se nomme landia (*stelli-flora*).

Celle de Bourbon n'est pas marquée, comme celle de l'isle de France, d'une étoile sur le milieu de sa fleur; néanmoins, fidelle à la livrée de l'astronomie, elle en porte une sur son fruit.

La première espèce étoit un arbrisseau qui se prolongeoit fort au loin en forme de liasse, dont les arbres voisins étoient couronnés. Cette dernière s'éleve réellement en arbre, aussi remarquable par la beauté de ses feuilles que par celle de ses fleurs.

Je vais me mettre en chemin pour aller affronter un volcan d'aussi près qu'il me sera possible. Je ferai cependant en sorte de n'être pas du nombre des naturalistes auxquels cette espèce de curiosité imprudente a coûté la vie.

Adieu, mon aimable ami. Songez quelquefois à moi, & soyez persuadé que rien au monde ne peut altérer les sentimens d'attachement & d'estime que vous savez si bien inspirer.

Je suis

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

COMMERSON.



L E T T R E

DE M. LE B. DE G... A M. DE F.

Au sujet de la possibilité d'un passage de la mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la mer du Sud ou Pacifique, par les mers septentrionales.

De Konisberg, ce 15 janvier 1771.

LA France, dites-vous, veut se frayer une route aux Indes orientales par la mer Glaciale. Vous doutez du succès de cette entreprise hardie ; & les relations de différens voyages tentés infructueusement par les Russes, vous font craindre qu'on ne trouve des obstacles insurmontables. "Après tant de navigations infortunées, dit l'auteur Russe qui vous a prévenu contre cette tentative, on peut juger du compte qu'il faut faire sur ce passage par la mer Glaciale, que les Anglois & les Hollandois ont cherché autrefois avec tant d'empressement. Jamais ils n'y auroient songé, s'ils avoient prévu les périls & les difficultés invincibles de cette navigation. Réussiront-ils où nos Russes, plus endurcis qu'eux aux travaux, au froid, capables de se passer de mille

„ choses, & secondés puissamment, n'ont pu
 „ réussir ? A quoi bon tant de dépenses, de
 „ risques & de fatigues ? Pour aller, dit-on,
 „ aux Indes par le chemin le plus court.
 „ Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas exposé
 „ à hiverner trois ou quatre fois en chemin.
 „ Ce plus court chemin n'existe que sur
 „ nos globes & nos mappemondes „.

Vos craintes, fondées sur ce raisonnement spécieux & éblouissant, m'annoncent que l'ouvrage de M. Engel ne vous est pas connu. Pour vous donner une idée du système de cet habile géographe, j'en emprunterai tout ce que j'ai à vous dire pour répondre à l'auteur Russe, dissiper tous vos doutes, & démontrer la possibilité de la navigation que la France veut tenter dans l'année prochaine.

On nous dit que *les Russes sont plus endurcis que les autres nations aux travaux, au froid, capables de se passer de mille choses, & secondés puissamment.* Tout cela est-il bien vrai ?

S'il falloit s'en rapporter au professeur Gmélin, on en penseroit bien différemment. Cet auteur, en parlant des habitans de Jakoutsk, dit qu'ils sont si paresseux dans ces pays, que dès le commencement de l'hiver ils passent tout le tems, non-seulement dans une chambre chaude, mais au lit ; qu'ils aiment mieux souffrir la faim que le froid ; & qu'ils ne se levent que lorsque le
 besoin

besoin absolu de nourriture les y contraint. Est-ce donc là la conduite de gens si endurcis aux travaux & au froid ? Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine jusques vers le quatre-vingtième degré, passent l'hiver au fort Nelson, où le froid est tel qu'il fend les bois & surpasse de beaucoup celui de Jakoutsk, hivernent même dans le Groënland, ne sont-ils pas autant, & même plus endurcis que les Russes, les Cosaques, les Jakoutskes, &c. & ne savent-ils pas, comme eux, se passer de mille choses ?

Mais supposons que les sujets Russes soient réellement plus endurcis aux travaux pénibles que le reste des Européens. En fait de navigation, la moindre qualité est de pouvoir résister à la vicissitude des saisons. Le point important, est d'avoir des mariniers experts. Les Russes le font-ils ? On ne craint point d'assurer que les meilleurs d'entre eux seroient les moindres parmi les Anglois, les François, les Danois, les Hollandois, &c. Toutes les relations qu'ils ont publiées de leurs voyages sur mer, prouvent que leur poltronnerie ne leur permet guere de s'écarter des rivages.

Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir comment s'explique sur leur compte l'auteur des lettres d'un officier Allemand à un gentilhomme Livonien, écrites de Petersbourg en 1762. Après avoir rapporté nombre de

faits qui constatent que les Russes sont de très chétifs marins, il ajoute : " C'est aussi
" la raison pour laquelle les Russes, dans la
" moindre expédition qu'ils ont à faire sur
" mer, perdent toujours tant de navires &
" de monde. Toute leur science consiste
" dans une misérable théorie. Un pilote Russe
" croit être très habile, quand il fait nom-
" mer les trente-deux airs de vent & calculer
" combien de lieues le vaisseau a avancé dans
" un quart. Pour le reste, ils y sont si neufs
" qu'on risque de faire naufrage avec eux,
" lors même qu'il fait le tems le plus favo-
" rable. Par exemple, s'il arrive à un capi-
" taine Russe que le vent change tout d'un
" coup, vous le voyez perdre la tête : il
" tourne le navire, & revient au même en-
" droit d'où il étoit parti. Ils ne savent ce
" que c'est que louvoyer ; & aussi-tôt qu'ils
" l'entreprennent, dans la vue de profiter
" du vent contraire, on est perdu sans res-
" source. Ne voilà-t-il pas d'excellens navi-
" gateurs, pour chercher de nouveaux mon-
" des ?

Une cause qui empêchera presque toujours les Russes de réussir dans leur navigation sur la mer Glaciale, c'est qu'ils ne se préparent à ces expéditions qu'en juin. Dans le mois de juillet, ils descendent le Lena. Les glaces qui se trouvent toujours dans cette saison entre les embouchures de ce fleuve,

& la difficulté de naviger entre ses isles, font cause qu'ils ne peuvent sortir en mer que le six, le treize, ou le quinze du mois d'août. Celui qui, jusqu'à présent, a pu faire voile le plutôt, l'a fait le vingt-neuf juillet; tems à-peu-près où tous les vaisseaux qui vont à la pêche de la baleine à Spitzberg ou vers le détroit de Davis, sont de retour ou sur leur retour: tems où nos vaisseaux qui seroient route au nord-est, auroient achevé leur voyage jusqu'au-delà du cap Schalaginskoi; ou du moins ils n'en seroient pas éloignés, dans la supposition qu'ils eussent rencontré beaucoup de difficultés sur leur route. Les Russes commencent donc leur voyage quand il faudroit le finir. Est-il donc surprenant s'ils manquent souvent de réussir?

Je ne vois pas mieux comment ils sont secondés plus puissamment que les vaisseaux des autres nations Européennes. On construit des vaisseaux; ou plutôt des chaloupes, on les approvisionne, & sûrement avec moins de soin que ne le font les autres nations. Si l'équipage est obligé d'hiverner quelque part sur le rivage, il construit des cabanes, il se nourrit des provisions du vaisseau & du poisson qu'il pêche. Voilà tout ce qu'on fait pour les seconder. En tout cela, les autres nations n'ont-elles pas les mêmes avantages? Assurément il n'y a ni ville, ni fort,

ni gouverneur sur tous ces rivages , pour seconder les Russes , ou empêcher l'abord à d'autres nations. Cette raison s'évanouit donc d'elle-même.

Votre auteur suppose encore gratuitement qu'on seroit obligé d'hiverner trois ou quatre fois en chemin. Il faudroit pour cela s'y prendre aussi mal que les Russes, qui ne commencent le voyage qu'en août, & ne font que côtoyer. Mais en partant dans le milieu de mai, & même jusqu'au douze juin, du cap Nord en Norwege, tems où la petite mer d'eau douce se trouve déjà libre; & prenant alors le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, jusqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquième degré, selon qu'on verroit la mer plus libre d'un côté que de l'autre; j'ose le dire, le voyage seroit achevé en août, & le cap Schalaginskoï dépassé avant le tems que les Russes ont accoutumé de fortir du Lena en pleine mer. Voilà donc tous ces hivernemens très inutiles.

Quant à ce que votre Russe prétend, que ce plus court chemin n'existe que sur nos globes & nos mappemondes, il est aisé de s'appercevoir qu'il veut en imposer au public sous l'apparence de la vérité. La route d'Europe au Kamtschatka par le nord n'a pas encore été faite en un seul voyage; dans ce sens, ce chemin n'existe que sur les mappemondes: mais si je prouve qu'elle a été faite entière-

ment, à trois reprises, on conviendra que ce chemin existe non-seulement sur les cartes, mais réellement, & qu'on peut l'exécuter en un seul voyage. Si on peut aller de Hambourg à Nantes, de là à Lisbonne, & de Lisbonne à Livourne, chacun conçoit qu'on peut se rendre de Hambourg à Livourne; & voilà ce qui s'est fait pour le voyage au travers de la mer Glaciale, comme je vais le démontrer.

Sans parler de plusieurs voyages sous le pôle, ni même de l'hivernement de Heemskerck & de Barenz, qui ont franchi la plus grande difficulté, en doublant le cap le plus oriental de la nouvelle Zemble, à plus de soixante & dix-huit degrés, je m'entendrai à la navigation des vaisseaux Hollandois qui sont parvenus jusqu'à la longitude des embouchures du Lena, & qui ont trouvé dans ces partages une mer libre & sans glaces.

On lit dans les transactions philosophiques, que vers l'an 1675, une société de marchands d'Amsterdam fit une tentative pour chercher le passage de nord-est. Elle équipa deux vaisseaux, qui étant parvenus au soixante-quinzième ou quatre-vingtième degré de latitude, poussèrent jusqu'à trois cents lieues à l'est de la nouvelle Zemble. Ces trois cents lieues à cette latitude feroient soixante-quinze degrés, lesquels, joints à quatre-vingt-quinze,

les auroient portés au cent soixante-dix-septieme degré de longitude, & par conséquent à la hauteur du cap Schalaginskoi. Mais si l'on veut qu'ils ne soient venus qu'au cent quarantieme degré, & qu'ils n'aient fait que cent quatre-vingts lieues, alors ils seront trouvés à la longitude de l'embouchure la plus orientale de Lena; & c'est aussi à cette longitude qu'on a marqué dans les cartes qui ont été faites après ce voyage: *Huc usque Hollendi pervenerunt.* Ils ont donc dépassé ce terrible cap de glace à l'ouest du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais. Cependant les capitaines Hollandois ont trouvé par-tout une mer libre & profonde, comme celle de l'Espagne.

Cette société s'adressa à LL. HH. PP. les Etats généraux, afin d'obtenir un privilege exclusif pour faire le commerce par ces mers. La compagnie des Indes orientales sentit tout le préjudice que ce nouveau privilege pourroit lui apporter; elle prévint que la société ne se borneroit pas au commerce de la mer Glaciale, mais qu'elle avanceroit vers le Japon; qu'elle s'établiroit dans les isles & les pays voisins; & qu'enfin elle pourroit peu à peu attirer à elle tout ce commerce lucratif. Elle employa donc tout son crédit pour faire rejeter cette demande.

Mais la société, assurée de la facilité de

cette navigation, ne voulut pas renoncer à l'espérance de profiter de ses découvertes. Elle s'adressa au roi de Dannemarck, qui l'écouta favorablement; & on équipa trois vaisseaux. Ce projet fut encore traversé par la compagnie des Indes: elle fut si bien négociée & suscita des difficultés, que tout s'en alla en fumée. La compagnie des Indes, voyant que le public murmuroit de ce qu'elle vouloit empêcher cette découverte désirée si avidement depuis plus d'un siècle, prit le parti de l'assurer qu'elle ne demandoit pas mieux. Elle donna des ordres en conséquence, & envoya des vaisseaux depuis Batavia, qui, pour la forme, avancèrent jusqu'au cinquantième degré, & revinrent. La compagnie ne doutoit pas que gagner du tems c'étoit tout gagner. Elle fit si bien pendant cet intervalle, que la société se dissipa, & elle défendit ensuite qu'aucun vaisseau ne fit voile au nord du Japon.

Voilà des faits avérés, connus & authentiques. Cette partie de la route a donc été faite.

Passons à la seconde partie de la route, & faisons voir qu'elle a été de même exécutée.

Les professeurs Gmelin & Muller, ainsi que votre auteur Russe, paroissent craindre de s'expliquer trop ouvertement sur les voyages depuis le Lena au Kamtschatka: mais, malgré toutes leurs précautions, Muller nous fournit

la preuve qu'on a fait cette seconde partie de la route.

On tenta, dit-il, en 1647 de découvrir l'embouchure de l'Anadir depuis le Kolma; mais on ne put réussir, parce que, cet été, la mer étoit si remplie de glaces, qu'elle ne permettoit pas une navigation libre. Cependant, loin de perdre l'espérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favorisoient ce projet s'augmenta tellement, qu'on équipa sept bâtimens dans la même vue. On ignore ce que quatre de ces bâtimens sont devenus; mais les trois autres, sous les ordres de Semun Deschenew, Gerasim Ankudinow, tous deux chefs des Cosaques, & Fedot Alexew, chef des Promyschleni, commencerent leur voyage le vingt juin.

Il est à regretter que toutes les circonstances de cette navigation n'aient pas été mentionnées. Cette relation commence par le grand isthme; circonstance qui mérite le plus d'attention. " Cet isthme, dit Deschenew, est
„ entièrement différent de celui qu'on a trouvé
„ auprès de la riviere Tschukotschia à l'ouest
„ de la riviere Kolima. Sa position est entre
„ nord & nord-est, & tourne en cercle vers
„ la riviere Anadir „. Muller continue: Vis-à-vis de l'isthme, il y a deux isles peuplées. On peut aller à la voile depuis l'isthme à la riviere Anadir, avec un bon vent, en trois fois vingt-quatre heures.

Le vaisseau d'Ankudinow se brisa, & l'équipage se sauva à bord des autres vaisseaux. Deschenew & Fedot Alexew, étant allés à terre le vingt de septembre; eurent un engagement avec les Tzchutski, où ce dernier fut blessé.

Les deux vaisseaux se perdirent de vue, & ne se sont plus rejoints dans la suite. Deschenew fut poussé par les vents dans la nier jusqu'en octobre: il fit enfin naufrage aux environs de la riviere Olotura.

Deschenew fit couper, en 1653, du bois pour construire un vaisseau, dans le dessein d'envoyer par mer à Jakoutzk le tribut qu'il avoit reçu: mais, comme il manquoit de matériaux, cette affaire ne put avoir lieu.

M. Muller fait tout ce qu'il peut pour persuader que le cap Schalaginskoi est indépassable; & voilà trois bâtimens qui, de son aveu, ont doublé ce redoutable cap. Ces vaisseaux sortirent du Kolima, à la naissance du cap, le vingt juin; & la pointe de ce cap n'étant pas si éloignée de sa naissance que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures, le cap fut sans doute doublé avant le commencement de juillet.

Ce voyage par mer du Lena à l'Anadir, qu'on nous dit être si difficile, & même impraticable, s'exécute ici avec une promptitude qui pourroit faire douter de l'existence

de ce terrible cap Schalaginskoi. Sans recourir aux anciennes cartes qui n'en ont point, & qui, depuis le Kolyma, représentent une côte unie vers le Serdzekamen, ce que nous dit M. Muller suffit pour fonder un doute raisonnable. La relation de 1648 ne parle point de ce cap; ce qui est dit du grand isthme, paroît être celui dont la fin forme le Serdzekamen. M. Muller dit expressément que vis-à-vis de ce grand isthme il y a deux isles; & ces isles ont été depuis découvertes vis-à-vis des Tzchutzk. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ceux qui ont fait ce voyage assurent que depuis ce grand isthme, on peut se rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures.

Cependant, d'après les cartes modernes, il seroit impossible qu'avec un vent, fût-il aussi fort que les vents alisés de la mer du Sud, on pût aller depuis l'isthme du prétendu cap Schalaginskoi jusqu'à l'Anadir, qui se décharge dans la mer au dessous du cap Tzchutski; & rien n'est au contraire plus vraisemblable, si, à environ dix degrés du Kolima, la côte se forme sur l'est jusqu'au Serdzekamen, & de là sud-ouest vers le cap de Tzchutski, l'un & l'autre moins avancés que dans les cartes.

Alors il est facile de comprendre comment les trois vaisseaux ont pu parvenir en si peu de tems du Kolima à l'Anadir; & rien aussi

ne fera plus plausible que ce qu'avance le professeur Gmelin, que l'Indigir & l'Anadir doivent être regardées comme rivières de la même mer; ce qui, sans cela, seroit ridicule. L'éloignement de l'embouchure de l'une à celle de l'autre est très grand sur les cartes; & s'il étoit vrai que le cap Schalaginskoi eût cette prodigieuse étendue qu'on voudroit nous faire croire, il seroit moins absurde de nommer l'Elbe & la Vistule des rivières d'une même mer, que le Kolyma & l'Anadir. Et que seroit-ce, si on vouloit ajouter foi à ce que des géographes veulent insinuer, contre toute notoriété publique, que l'Asie est jointe à l'Amérique? Assurément elles ne seroient pas alors deux rivières d'une même mer.

Deschenew voulut construire un vaisseau à l'Anadir, pour envoyer le tribut à Jakoutzkoi, & le seul défaut de matériaux l'en empêcha.

Deschenew, qui étoit venu par mer & sans empêchement depuis le Kolima à l'Anadir; ne douta donc pas un moment que cette route ne fût praticable & facile, puisqu'il vouloit s'en servir pour envoyer le tribut, qu'il n'auroit pas voulu risquer.

Voilà donc la seconde partie de la route exécutée. Mais, en dépit de tous les géographes, qui prétendent que cette route est impraticable, ce qui ne laisse plus aucun doute sur la facilité de cette navigation, c'est le

rapport que les deux députés des deux compagnies de marchands Russes, établies, l'une à Kamtschatka, & l'autre à l'embouchure de la riviere du Kolyma, vinrent faire en 1765 à la cour de Petersbourg.

Ils annoncerent que ceux du Kolima étant partis de cette riviere, avoient doublé le cap Schalaginskoi à soixante-quatorze degrés de latitude; que descendant vers le sud par le détroit qui sépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient découvert des isles habitées au soixante-quatrième degré de latitude; qu'ils y avoient débarqué, & établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans; que ceux du Kamtschatka ayant fait route au nord, avoient rencontré leurs camarades dans ces isles; & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'isle de Beering.

Ces députés apporterent à l'impératrice quelques peaux de renards noirs, les plus belles qu'on ait encore vues. Ils pensent que quelques-unes de ces terres tiennent à l'Amérique.

D'après ce rapport, la cour prit la résolution de pousser ces découvertes, & elle envoya le lieutenant-colonel Blenmer avec des géographes, pour faire, en sortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Ce fait est incontestable. Il est donc hors de doute que la navigation depuis le Kolima

à l'Anadir est praticable, & même facile & prompt. On ne peut donc plus contester qu'on ne puisse faire les deux premières parties de la route; le chemin est donc ouvert depuis le cap Nord en Norwege jusqu'au Kamtschatka. Pour la troisième, du Kamtschatka au Japon & vers les pays voisins, personne n'en doute, ni n'en sauroit douter. Il est donc démontré que le voyage de l'Europe jusqu'au Japon par la mer Glaciale, s'est exécuté.

Mais vous craignez qu'on ne s'expose au danger de se perdre en doublant le cap de Glace, à l'est du Taimura, puisque la terre de Gelmér s'avance indéfiniment dans la mer, & que deux vaisseaux Russes, l'un parti du Lena, l'autre du Jenisea, en 1739, se sont brisés en voulant doubler ce cap.

Ce fait, rapporté par Gmelin, me paroît très suspect. Il nous dit que l'un de ces vaisseaux ou tous les deux s'étoient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de se sauver. Il faut convenir que ce naufrage fut fort doux; mais je ne pense pas que les vaisseaux aient été brisés. Il est bien plus probable que les Russes, si poltrons sur mer, & qui tremblent dès qu'ils s'éloignent des côtes, ayant vu leur vaisseau pris par les glaces, se sont sauvés à terre, l'ont abandonné, & pour se disculper, ont assuré qu'il s'étoit brisé.

M. Engel fortifie cette conjecture par un fait qui mérite attention. Il eut un jour une longue conversation avec un chirurgien de vaisseau, qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait plusieurs voyages à Spitzberg. Ce chirurgien lui dit, qu'étant à Spitzberg en 1743, on lui avoit conté qu'il y avoit environ trois ans on avoit rencontré, dans le mois de mai, un vaisseau échoué sur la côte du sud; que ce vaisseau, reconnu pour appartenir aux Russes, n'étoit pas endommagé; qu'on l'avoit même trouvé pourvu de munitions, ustensiles, &c. le tout en bon état; qu'on en avoit fort raisonné, sans pouvoir rien décider.

On ne peut guere douter que ce vaisseau trouvé sur la côte méridionale de Spitzberg, ne soit un des deux qu'on prétend s'être brisés en voulant doubler le cap Glacial. Ce voyage se fit en 1739, & c'est l'année suivante qu'on rencontra ce vaisseau échoué. Aucun vaisseau d'Archangel n'a pu avoir ce sort. On fait en quel tems on doit aller à la mer Blanche & en revenir; & de pareils cas n'y arrivent jamais. Les Russes n'ont point de vaisseaux ailleurs sur toute cette mer. Quel vaisseau a donc pu être jetté sur la côte de Spitzberg, si ce n'est un de ceux qui ont été envoyés pour reconnoître le cap Glacial, & chercher la communication entre le Piasida & le Taimura? Les Russes, qui craindroient

de périr s'ils restoient en mer jusqu'en septembre, l'ont assurément abandonné. Les Samoyedes, & M. Gmelin même, assurent que jamais la petite mer, & moins encore la grande mer, ne restent gelées tout le mois de septembre, ni même tout l'hiver. Ce vaisseau abandonné par l'équipage fut, dès que la mer redevint libre, poussé par les vents du sud-est sur la côte de Spitzberg, soit en septembre, soit même plus tard; & en mai on l'y trouva échoué.

Cette conjecture, comme on le voit, n'est point du tout déstituée de vraisemblance, & on doit naturellement en tirer cette conséquence: si un vaisseau voguant au hasard & sans être gouverné, a pu faire le trajet depuis le cap de Glace, ou, si l'on veut, depuis la petite mer, au sud de la nouvelle Zemble, en septembre ou plus tard, seulement poussé par les vents jusqu'à Spitzberg, à combien plus forte raison un vaisseau gouverné par un bon officier, qui a sous ses ordres un équipage convenable, ne pourrat-il pas traverser cette mer en été?

Examinons maintenant les trois grandes objections qu'on fait depuis long-tems contre la possibilité du passage du nord-est.

On nous dit que la côte de la mer Glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde: ce qui doit faire conjecturer que, quand même

le passage auroit été possible autrefois, il ne le feroit plus aujourd'hui.

Dans la supposition que la mer diminue & devienne toujours moins profonde, & que, comme en Suede, elle baisse de demi-pouce par an, cette objection n'auroit de force qu'autant qu'on voudroit, comme les Ruïsses, ne pas s'écarter des côtes. Peut-on supposer que cette diminution, qui depuis cent vingt-deux ans ne feroit que d'environ cinq pieds, pût s'appercevoir dans la haute mer, que les vaisseaux Hollandois ont trouvée aussi profonde que celle de l'Espagne, où l'on ne trouve point de fond, lors même qu'on dit la petite mer d'une très grande profondeur? En passant à huit ou douze degrés des côtes, c'est-à-dire, en s'en tenant éloigné de cent soixante ou deux cents quarante lieues, il est hors de doute que cette diminution ne peut pas être sensible. D'ailleurs, on fait qu'en mer, comme sur terre, il y a des chaînes de montagnes dont les cimes forment des isles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très profonde; & où l'on trouve une plaine inclinée par une pente insensible vers la mer, elle y doit continuer & avancer encore bien loin. Si l'on ne vouloit que côtoyer, on ne le pourroit sans doute qu'en employant des bâtimens petits & légers; mais en avançant en mer cent ou deux cents lieues,

on

on doit y trouver une grande profondeur , puisqu'il y a par-tout quelques isles ou cimes de montagnes , dont les pieds forment des vallons profonds entre elles.

On objecte encore qu'à l'entrée du détroit il y a plusieurs isles qui joignent presque ensemble les deux continens de l'Asie & de l'Amérique ; qu'à cette latitude les isles sont souvent entourées de glaces qui doivent boucher les détroits , & empêcher l'entrée des vaisseaux , depuis le nord dans le détroit d'Anian.

Il faut avouer que cette difficulté est de quelque poids ; cependant elle n'est pas invincible. Les géographes placent des isles dans ce détroit , quelques-uns même y représentent une grande isle est & ouest entre les deux continens ; qui remplit tout l'espace de cette entrée du détroit. Mais sur quelles relations se sont fondés les géographes ?

Supposons cependant que ces isles s'y trouvent telles qu'on se les figure : sera-t-il donc impossible de passer entre elles & le continent ? Tous ceux qui ont voyagé sur mer , tous ceux même qui ont lu des relations de pareils voyages , ne sauroient révoquer en doute qu'à l'entrée d'un pareil détroit , qui , à l'extrémité septentrionale , aura toujours pour le moins cinquante lieues de large , les isles & leurs petits détroits se trouvant entre deux mers , la Glaciale & celle du Sud , il y

aura toujours des courans rapides qui, selon les vents, pouffent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le sud, tantôt vers le nord : de sorte que si jamais la mer au nord étoit gelée, ces petits détroits le seroient rarement, & jamais en été, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La dernière objection roule sur l'obstacle insurmontable que doivent causer les glaces, qui, depuis l'existence du monde, se sont continuellement accumulées. Les glaces, dit-on, se forment toutes, ou du moins la plus grande partie, de l'eau douce. Or, si l'on calculoit la quantité immense d'eau douce qui s'est jettée dans la mer depuis que l'univers existe, elle surpasseroit une infinité d'océans. Il faut donc que les glaces augmentent. Il doit donc y avoir vers le pôle, des montagnes de glace qui s'accroissent chaque année, & qui augmentent le froid & les glaces dans le reste de la mer. Si donc cette route eût été autrefois praticable, elle ne le seroit plus.

Si jamais, dit M. Engel, on peut se servir de l'axiome, *qui prouve trop ne prouve rien*, ce sera ici.

Il est bien vrai que si, depuis l'existence du monde, toute l'eau douce qui s'est écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle surpasseroit de beaucoup celle qu'on suppose avoir existé dans un déluge universel. Mais

pourquoi n'existe-t-elle plus ? C'est sans doute à cause de sa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivières sont formés des ruisseaux ; ceux-ci, des sources ; & les sources, des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont peut-être les quatre-vingt-dix-neuf centièmes viennent de la mer. Ce sont ces eaux douces, mêlées de parties salines & nitreuses les plus subtiles, qui, élevées en vapeurs, remplissent l'air, & retombent, soit en rosées, soit en pluies & en neiges ; fécondent la terre, & font végéter toutes les plantes, par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les sources, les rivières diminueroient : mais il faut convenir que depuis plus de six mille ans on ne s'en est pas encore aperçu.

Mais, pour épuiser tout ce qu'on peut dire contre ce passage, on nous objectera enfin qu'on ne peut pas nier que cette mer ne soit souvent remplie de glaces ; qu'en accordant que la glace ne soit pas toujours ferme & solide, il faut du moins croire, d'après les relations, que, par le calme, les glaçons épars se joignent, & font des plaines de glace d'une étendue immense : ce qui doit faire craindre que les vaisseaux, au milieu de cette vaste mer, ne soient continuellement exposés au danger de se briser & de périr.

Il faut convenir que, si cette mer étoit aussi remplie de glaçons & de montagnes de

glaces qu'on'veut le faire croire , les vaisseaux s'y trouveroient dans un très grand danger : mais loin que cette conjecture soit fondée, elle est au contraire détruite par toutes les relations. Tous les vaisseaux qui disent avoir dépassé la nouvelle Zemble, ou avoir approché du pole , parlent tous d'une mer libre de glaces. Les relations contredisent donc cette conjecture ; l'objection n'est donc fondée que sur de fausses suppositions. “ Les
„ glaces , dit M. de Buffon , se forment au-
„ près des terres , & jamais en pleine mer ;
„ car , quand même on voudroit supposer ,
„ contre toute apparence , qu'il pourroit faire
„ assez froid au pôle pour que la superficie
„ de la mer fût glacée , on ne concevrait
„ pas mieux comment ces énormes glaces
„ qui flottent , pourroient se former , si elles
„ ne trouvoient pas un point d'appui contre
„ les terres , d'où ensuite elles se détachent
„ par la chaleur du soleil. Les fleuves , tels
„ que l'Oby , le Genisea , & les autres gran-
„ des rivieres , qui tombent dans les mers
„ du nord , entraînent les glaces qui bou-
„ chent pendant la plus grande partie de
„ l'année le détroit de Waigats , & rendent
„ inabordable la mer de Tartarie par cette
„ route , tandis qu'au-delà de la nouvelle
„ Zemble & plus près des poles , où il y
„ a peu de fleuves & de terres , les glaces
„ sont moins communes , & la mer plus

„ navigable. Si donc on vouloit tenter le
 „ voyage de la Chine par les mers du nord,
 „ il faudroit diriger sa route droit au pôle,
 „ & chercher les plus hautes mers, où cer-
 „ tainement il n'y a que peu ou point de
 „ glaces ; car on fait que l'eau salée peut,
 „ sans se geler, devenir beaucoup plus froide
 „ que l'eau douce glacée : & par conséquent,
 „ dans la supposition même qu'au pôle le
 „ froid fût excessif, ce froid pourroit rendre
 „ l'eau de la mer plus froide que la glace,
 „ sans que pour cela la surface de la mer
 „ se gelât ; d'autant plus qu'à quatre-vingt
 „ ou quatre-vingt-deux degrés la surface de
 „ la mer, quoique mêlée de beaucoup de
 „ neige & d'eau douce, n'est glacée qu'au-
 „ près des côtes. Si le passage du nord a sou-
 „ vent été tenté inutilement, c'est parce qu'on
 „ a toujours craint de s'éloigner des terres
 „ & de s'approcher du pôle „

Il est bien vraisemblable que la quantité
 prodigieuse de glaces, formées des eaux
 douces des rivières, qu'on trouve vers les
 rivages du continent & des isles, & qui est
 chassée souvent au nord & au nord-est,
 peut quelquefois couvrir un peu la mer :
 mais en comparant cette quantité de glace
 avec la grande étendue de la mer, qui est
 de treize degrés en latitude dans sa moindre
 largeur, & de plus de cent cinquante en
 longitude, sans y comprendre celle au nord

de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement dispersées, que les vaisseaux n'en doivent guère être embarrassés.

On dira sans doute encore que les vaisseaux doivent s'attendre à rencontrer des isles sur leur route; que puisque dans le voisinage des terres il se forme toujours une grande quantité de glaces, les vaisseaux ne pourront passer ni à côté ni entre ces isles, où les passages seront fermés par ces glaces.

Je réponds que ces glaces ne peuvent être d'invincibles obstacles pour les vaisseaux; qu'elles ne peuvent même les mettre en grand danger: car, selon MM. Jérémie, Ellis & autres, si dans le détroit d'Hudson on est obligé quelquefois de donner dans des bancs de glace, on se grapine, c'est-à-dire, on fait les navires contre les glaces; & lorsque par la force des vents & des courans, il se forme quelque ouverture au travers des glaces, on met à la voile, si le vent est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés.

Si les glaces ne sont pas dans la baie d'Hudson des obstacles insurmontables, elles doivent causer bien moins d'empêchement dans la grande mer à l'est. Le détroit d'Hudson n'a que seize à dix-huit lieues de largeur; la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, est de deux cents soixante lieues. Quelle différence! Le même embarras n'y est donc pas à craindre.

M. Jérémie nous dit qu'on y peut passer depuis le quinze juillet jusqu'au quinze octobre. M. Ellis, dans son voyage, n'arriva au cap Diggs que le deux d'août. L'année suivante, en retournant, il entra le vingt-neuf de ce mois dans le détroit, & il remarque qu'il fit un tems chaud & agréable jusqu'au trois de septembre. Le neuf, il se crut proche des isles de Résolution, de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces, qu'il perdit d'abord de vue, se trouvant dans un climat plus doux. Or, si la différence étoit déjà si grande entre ce détroit à soixante-deux degrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles, & l'autre entièrement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaste mer du Nord. Mais continuons de comparer le détroit d'Hudson avec la grande mer, & nous verrons résulter de cette comparaison de nouveaux avantages en faveur du passage du nord-est.

Il est rare qu'on puisse entièrement dépasser ce détroit avant le premier août; & les vaisseaux de la pêche se trouvent ordinairement à la vue de Spitzberg à soixante-seize degrés au commencement de mai. C'est donc trois mois plutôt que le tems où ils passent le détroit d'Hudson, ou quatre-vingt douze jours, qui suffiroient pour faire tout le voyage.

M. Jérémie fixe le terme jusqu'où l'on peut passer le détroit, au quinze octobre : les Samoïedes le fixent, pour la petite mer, au premier octobre. Les vaisseaux ont donc cinq mois pour faire leur trajet ; ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures, ou deux mille cent quarante-deux heures. Nous posons toujours le terme du départ depuis le cap Nord, à soixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude. De là jusqu'au cent soixante-quinzième degré, il y en auroit cent trente.

Nous avons dit que depuis le cap Nord il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller au nord-est jusqu'au quatre-vingt-cinquième degré de latitude. A cette hauteur le degré de longitude fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donneront que quatre cents cinquante-cinq lieues. Si l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il restera encore seize cents quatre-vingt-sept heures pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoiemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cents cinquante heures de bon vent & de mer libre, nous n'avons compté qu'une lieue par heure, & l'on fait assez qu'on en peut faire deux ou trois. On pourroit donc, dès le mois de juillet, entrer dans le détroit d'Anian ; & si l'on ne vouloit pas hiverner

sur la côte occidentale de l'Amérique, ou aux isles vers le sud du détroit, il seroit encore possible de retourner la même année en Europe, sans s'arrêter que pour reconnoître le passage & l'entrée du détroit entre les deux continens.

C'est ainsi que M. Engel prouve la possibilité d'un passage de la mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la mer du Sud ou Pacifique, par la mer Glaciale. Si ses idées, dit un savant géographe, ne portent point l'empreinte de la vérité, du moins ne leur contestera-t-on pas celle de la vraisemblance & de la probabilité.

Mais M. Engel, qui ne voit rien de plus possible que de communiquer de la mer du Nord à celle du Sud par la route du nord-est, ne pense point que cette communication soit praticable par le nord-ouest. Cette conséquence suit nécessairement de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique septentrionale. Sans entrer dans aucun détail sur le gissement des côtes, je me bornerai à vous exposer succinctement ce que disent les défenseurs de ce passage, si long-tems & toujours infructueusement cherché par les Anglois (*); & les raisons les plus fortes dont M. Engel se sert pour les combattre.

(*) On lit, dans la gazette Angloise du 3 mars 1772, qu'on avoit trouvé dans les papiers du capi-

„ La baie d'Hudson , dit l'auteur d'un
 inestimable ouvrage sur les deux Indes , “ a
 „ été long-tems regardée & on la regarde
 „ encore comme la route la plus courte de
 „ l'Europe aux Indes orientales , aux con-
 „ trées les plus riches de l'Asie. Ce fut
 „ Cabot qui le premier eut l'idée d'un pas-
 „ sage par le nord-ouest à la mer du Sud :
 „ ses succès se terminèrent à la découverte
 „ de l'isle de Terre-neuve.

„ Loin de répandre du jour, les relations
 „ qu'on publie épaississent le nuage : elles
 „ sont si concises , si remplies d'ignorance
 „ ou de mauvaise foi , qu'avec la plus vive
 „ impatience de prononcer , on n'ose asseoir
 „ un jugement sur des témoignages si suspects.
 „ Arrive enfin la fameuse expédition de 1746 ,
 „ d'où l'on voit fortir quelques clartés , après
 „ des ténèbres profondes , qui duroient der-
 „ puis deux siècles. Sur quoi les derniers na-
 „ vigateurs fondent-ils de meilleures espé-

taine Coats la carte & les détails d'un passage au
 nord-ouest pour aller , par le haut de l'Amérique ,
 au détroit d'Anian , qui conduit à la Chine & aux
 Indes. On ajoute encore qu'en 1769 le capitaine
 Clugny avoit donné à ses amis quelques indices
 d'un semblable passage ; mais que des raisons d'in-
 térêt avoient fait supprimer ces connoissances géo-
 graphiques , dont l'Angleterre & la France veulent
 sérieusement s'occuper.

» rances ? D'après quelles expériences ofent-
 » ils former leurs conjectures ?

» Trois vérités dans l'histoire de la nature
 » doivent passer désormais pour démontrées.
 » La première est, que les marées viennent
 » de l'Océan , & qu'elles entrent plus avant
 » dans les autres mers à proportion que ces
 » divers canaux communiquent avec le grand
 » réservoir par des ouvertures plus ou moins
 » considérables : d'où il s'ensuit que ce mou-
 » vement périodique n'existe point ou ne se
 » fait presque point sentir dans la Méditer-
 » ranée , dans la Baltique , & dans les autres
 » golfes qui leur ressemblent.

» La seconde vérité de fait est , que les ma-
 » rées arrivent plus tard & plus foibles dans
 » les lieux éloignés de l'Océan , que dans
 » les endroits qui le sont moins.

» La troisième est , que les vents violens qui
 » soufflent avec la marée , la font monter
 » au-delà de ses bornes ordinaires , & qu'ils
 » la retardent ou la diminuent, lorsqu'ils
 » soufflent en sens contraire.

» D'après ces principes , il est constant
 » que si la baie d'Hudson étoit un golfe
 » enclavé dans des terres , & qu'il ne fût
 » ouvert qu'à la mer Atlantique , la marée y
 » devroit être plus marquée ; qu'elle devroit
 » s'affoiblir en s'éloignant de sa source , &
 » qu'elle devroit perdre de sa force lorsqu'elle
 » auroit à lutter contre les vents. Or il est

» prouvé par des observations faites avec
» la plus grande intelligence , avec la plus
» grande précision , que la marée s'éleve à
» une grande hauteur dans toute l'étendue
» de la baie. Il est prouvé qu'elle s'éleve à
» une plus grande hauteur dans le fond de
» la baie que dans le détroit même ou dans
» le voisinage. Il est prouvé que cette hauteur
» augmente encore lorsque les vents opposés
» au détroit se font sentir. Il doit donc être
» prouvé que la baie d'Hudson a d'autres
» communications avec l'Océan que celle
» qu'on a déjà trouvée.

» Ceux qui ont cherché à expliquer des
» faits si frappans , en supposant une commu-
» nication de la baie d'Hudson avec celle de
» Baffin , avec le détroit de Davis , se sont
» manifestement égarés. Ils ne balanceroient
» pas à condamner leur conjecture , s'ils
» vouloient faire attention que la marée est
» beaucoup plus basse dans le détroit de
» Davis , dans la baie de Baffin , que dans la
» baie d'Hudson.

» Si les marées , qui se font sentir dans
» le golfe dont il s'agit , ne peuvent venir
» ni de l'Océan Atlantique , ni d'aucune autre
» mer septentrionale , où elles sont toujours
» beaucoup plus foibles , on ne pourra s'em-
» pêcher de penser qu'elles doivent avoir
» leur source dans la mer du Sud. Ce système
» doit tirer un grand appui d'une vérité in-

„ contestable ; c'est que les plus hautes marées
 „ qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont
 „ toujours causées par les vents du nord-
 „ ouest, qui soufflent directement contre ce
 „ détroit.

„ Ces faits constatent, autant que la na-
 „ ture le permet, l'existence d'un passage si
 „ long-tems & si inutilement désiré. Mais
 „ dans quelle partie de la baie doit se trou-
 „ ver ce passage ? Tout invite à croire que
 „ le Welcome, à la côte occidentale, doit
 „ fixer les efforts dirigés jusqu'ici de toutes
 „ parts sans choix & sans méthode. On y
 „ voit le fond de la mer à la profondeur
 „ de onze brasses. C'est un indice que l'eau
 „ y vient de quelque Océan, parce qu'une
 „ semblable transparence est incompatible
 „ avec des décharges de rivières, de neiges
 „ fondues & de pluies. Des courans dont on
 „ ne sauroit expliquer la violence qu'en les
 „ faisant partir de quelque mer occidentale,
 „ tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis
 „ que le reste du golfe en est entièrement
 „ couvert. Enfin les baleines, qui dans
 „ l'arrière-saison cherchent à se retirer dans
 „ les climats plus chauds, s'y trouvent en
 „ très grand nombre à la fin de l'été ; ce qui
 „ paroît indiquer un chemin, non pour se
 „ rendre à l'Océan septentrional, mais à la
 „ mer du Sud.

„ Il est encore raisonnable de conjecturer

„ que le passage est court. Toutes les rivieres
 „ qui se perdent dans la côte occidentale de
 „ la baie d'Hudson, sont foibles & petites :
 „ ce qui semble prouver qu'elles ne viennent
 „ pas de loin, & que par conséquent les
 „ terres qui séparent les deux mers, ont
 „ peu d'étendue. Cet argument est fortifié
 „ par la force & la régularité des marées.
 „ Par-tout où le flux & le reflux observent
 „ des tems à peu près égaux, avec la seule
 „ différence qui est occasionnée par le retar-
 „ dement de la lune dans son retour au
 „ méridien, on est assuré de la proximité de
 „ l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le
 „ passage est court, & qu'il ne soit pas avancé
 „ dans le nord, comme tout paroît l'indi-
 „ quer, on doit présumer qu'il n'est pas
 „ difficile. La rapidité des courans qu'on
 „ observe dans ces parages, & qui ne permet-
 „ tent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut
 „ que donner du poids à cette conjecture „.

Ces raisonnemens éblouissans n'en imposent pas à M. Engel. Il pense qu'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans son ancienne position, & telle que les premiers géographes modernes l'ont constamment représentée pendant près d'un siècle. Il fait voir que le changement qu'on y a fait ensuite n'est fondé sur aucune relation, ni sur aucun fait, mais seulement sur des conjectures erronées; & que par conséquent il faut s'en

tenir aux relations & aux cartes des premiers navigateurs (*), jusqu'à ce que des relations & des faits aussi authentiques que les leurs les contredisent. D'où il suit qu'à l'ouest & au sud-ouest de la baie d'Hudson il existe un continent immense; ce qui détruit toute probabilité d'un détroit qui communique de cette baie dans la mer du Sud.

La relation de M. Ellis, dont il fait un judicieux examen, ne sert qu'à le confirmer dans son opinion. Ce qu'on dit du flux & du reflux dans la baie d'Hudson, se trouve contredit par d'autres navigateurs qui ont été témoins oculaires. Pourquoi M. Ellis, qui a fait son possible pour réussir à la découverte

(*) Ces relations (appuyées du témoignage unanime des sauvages qui habitent les pays situés vers le deux cent quatre-vingtième degré de longitude, & entre le cinquante & le soixantième degré de latitude, pays où le degré de longitude n'est plus que de douze lieues ou environ) ne permettent pas de douter qu'il ne se trouve à l'ouest de la baie d'Hudson une grande étendue de pays. Tous les sauvages parlent de trois, de quatre & même de cinq mois de chemin, de nations au-delà, & de rivières dont on connoît le cours jusqu'à mille lieues. Mais ces sauvages, qui connoissent & nomment les lacs & les nations civilisées qui se trouvent dans le continent à l'ouest, & jusqu'à mille lieues de leurs habitations, n'ont jamais soupçonné l'existence du détroit qu'on prétend devoir communiquer de la baie d'Hudson à la mer du Sud.

du passage, & qui a examiné toutes les places sur lesquelles on pouvoit former la moindre conjecture, n'a-t-il pas poussé du côté de l'ouest ou sud-ouest, d'où il prétend que ce flux vient? Ce passage auroit été tout trouvé, puisqu'il n'y avoit qu'à suivre ce flux lors du reflux. Mais n'est-il pas absurde que ce flux vienne de la mer du Sud, qui est à plus de mille lieues de la baie d'Hudson, sans faire attention au grand nombre de rivieres qui le croiseroient?

On prétend que les baleines qui s'y trouvent, viennent par ce passage. Mais un détroit par lequel des baleines de cent cinquante & de deux cents pieds passeroient aisément; seroit-il donc si difficile à découvrir?

Les défenseurs de ce passage nous disent qu'il faut le chercher au soixante-deuxieme, ou au soixante-cinquieme, ou enfin au soixante-neuvieme degré. Mais on fait que la nation appelée *plats côtes des Chiens*, habite ces contrées; & vient de quatre cents lieues de loin, à pied, au fort Bourbon; situé vers le cinquante-septieme degré. Les quatre cents lieues donneroient vingt degrés; leur pays est donc situé au soixante-dix-septieme: si l'on veut n'admettre que quinze degrés; ce sera alors au soixante-douzieme. Ces gens, qui viennent par terre, & passent par toute cette latitude à pied sec, n'ont pas la moindre connoissance, ni d'un détroit, ni d'une mer voisine,

voisine, si ce n'est de la baie à l'est. Tous les Indiens parlent d'un pays immense (*), & jusqu'à mille lieues à l'ouest de la baie, & n'ont aucune idée d'un océan ou d'un détroit peu éloigné. Il est donc contre toute vraisemblance qu'entre le soixantième & le soixante-dixième degré, on puisse trouver un détroit dans toute cette étendue entre les mers du Sud & du Nord. Si donc, conclut M. Engel, on veut passer de la mer du Nord dans celle du Sud, c'est du côté du nord-est qu'il faut entreprendre cette navigation.

Après vous avoir exposé comment M. Engel prouve la possibilité du passage que la lecture de votre auteur Russe vous avoit fait regarder comme impossible, vous verrez, je pense, avec plaisir les idées de ce savant sur la manière dont on pourroit s'y prendre pour exécuter cette entreprise. Ces sages avis annoncent un homme éclairé, dont les réflexions

(*) L'Amérique septentrionale, dit M. de Redern, renferme dans sa partie occidentale, très peu connue, des nations beaucoup plus policées que le Huron & l'Iroquois, qu'on a trouvés sur ses côtes orientales. Elle s'étend sûrement beaucoup plus vers l'ouest que les géographes ne le marquent & cette considération seule devoit faire renoncer aux recherches du passage du nord-ouest dans l'océan Pacifique, qui ne prouve que l'obstination ou l'ardeur avec laquelle un peuple profond & philosophe tâche de surmonter les plus grandes difficultés.

profondes ont toujours eu pour objet l'utilité publique. Vous en allez juger.

On s'expose fans doute à courir des rifques, en entreprenant de traverser des mers inconnues; mais ce n'est pas souvent un des moindres obstacles que la crainte qui fait tout un équipage. Cette crainte, lorsqu'on voulut se frayer un chemin aux Indes orientales en faisant le tour de l'Afrique, auroit fait échouer ce grand projet, si le prince de Portugal eût eu moins d'amour pour la gloire. Les chefs mêmes de l'expédition n'imaginoient pas que le cap de Bonne-Espérance, nommé le cap des Tourmentes, fût jamais praticable. Que fera-t-on dans une mer que le préjugé fait croire remplie de glaces fermes? Il seroit à propos, si on veut réussir, de prendre les précautions suivantes.

L'équipage ne devroit être composé que de volontaires, auxquels on expliqueroit bien le dessein qu'on veut exécuter. On leur promettrait une folde plus forte qu'à l'ordinaire, & une récompense honnête à ceux qui agiroient avec le plus de zele & d'application. On feroit espérer aux officiers des grades distingués, des places honorables, soit dans la patrie, soit dans les nouveaux établissemens. On déclareroit que la moindre mutinerie seroit sévèrement punie. En plaçant d'un côté les récompenses, il faudroit faire envisager, de l'autre, des punitions rigoureuses.

Il conviendrait de ne confier cette importante expédition qu'à un chef d'une capacité reconnue, & de lui laisser le choix des officiers qui doivent être sous ses ordres. Il seroit très avantageux que quelques savans voulussent faire ce voyage, pour en rapporter les découvertes utiles aux progrès des sciences.

Dans une semblable entreprise, il vaudroit mieux porter la prévoyance jusqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger; d'autant plus que si on ne réussissoit pas, faute d'avoir pris toutes les précautions possibles, on se rejetteroit sur une impossibilité absolue: ce qui ne manqueroit pas de faire abandonner cette tentative, au grand préjudice du commerce & des sciences.

Ce seroit une économie mal entendue que de chercher l'épargne pour un objet si important. Il faudroit pour ce voyage deux frégates, & un petit bâtiment léger, bon voilier, & qui allât à voiles & à rames; que ces trois vaisseaux fussent construits solidement, & que l'une des frégates fût recouverte en dehors de feuilles d'acier poli, pour être en état de résister au choc des gros glaçons, si on venoit à en rencontrer, ou de glisser facilement entre deux, lorsqu'on voudroit passer à travers ces grosses glaces. Des vaisseaux forts & bons voiliers, qui tireroient peu d'eau, seroient ceux qu'il faudroit préférer, parce que si l'on se trouvoit dans des parages

où la mer eût peu de fond, on pourroit y passer sans danger. Le petit bâtiment serviroit à prendre les devants, pour reconnoître les isles, les côtes, les bas-fonds, les glaces, &c. Si, comme on n'en peut guere douter, on trouvoit, en s'avancant vers le pole, une mer vaste & libre, ce petit bâtiment s'en approcheroit le plus près possible, en prenant la précaution, lorsqu'il en seroit environ à un degré, de se faire précéder par deux chaloupes, l'une environ cinq cents pas devant l'autre, pour s'assurer s'il n'y auroit pas quelque péril à esûyer. Chaque vaisseau devroit être pourvu de trois ou quatre chaloupes de différente grandeur, afin qu'en cas de naufrage, on pût se sauver dans les chaloupes.

Il seroit essentiel, outre les provisions ordinaires, de se munir d'une grande quantité d'eau-de-vie. Ceux qui ont voyagé dans les contrées septentrionales, se sont trouvés forcés malgré eux de s'accoutumer à cette liqueur. Ce seroit une bonne précaution de faire passer la moitié de cette eau-de-vie sur des herbes anti-scorbutiques, pour prévenir cette maladie, si dangereuse & si à craindre sur mer, & sur-tout dans celle du Nord. Ce mal provient d'une nourriture mal-saine, grossiere, de difficile digestion, particulièrement des viandes salées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier, il faudroit choisir les meilleures

provisions , avoir en viande plus de bœuf que de porc , & la faler moins qu'à l'ordinaire , puisque la chair , dans les régions froides , est bien moins sujette à la corruption. Il faudroit aussi se pourvoir d'un vinaigre capable de résister aux maladies aiguës.

On remédieroit au défaut d'exercice , en se pourvoyant de tout ce qui est nécessaire à la pêche de la baleine ; car , dans la supposition qu'on partit en avril , comme d'ordinaire , s'il arrivoit qu'en mai on ne pût pas encore pénétrer par cet espace entre Spitzberg & la nouvelle Zemble , à cause d'une année tardive ou des vents du nord , on s'occuperoit de cette pêche. Par-là on empêcheroit l'engourdissement des gens de l'équipage , & on préviendroit le scorbut & d'autres maladies. Cette pêche seule , si l'entreprise ne réussissoit pas , pourroit dédommager des frais de l'armement ; sans compter que la France retireroit de ces expéditions un avantage inestimable , celui de former d'habiles officiers & d'excellens matelots.

Les vaisseaux seroient sans doute armés en guerre ; mais il faudroit n'employer la force des armes que dans la dernière nécessité. Ce fut toujours une des plus grandes fautes que commirent les capitaines envoyés pour les découvertes. Des décharges de canons sont bien moins propres à gagner la confiance des

habitans des terres qu'on veut découvrir, qu'à les faire fuir, en les remplissant de crainte & d'effroi. Il faut leur laisser ignorer ce bruit & l'effet de nos machines destructives; tâcher de les attirer par de bonnes manieres, des caresses, des présens de choses qu'on peut supposer leur être agréables; & ne se servir des armes que pour se défendre, en cas que toute autre conduite ne pût réussir.

Cette observation conduit à l'article des marchandises dont il seroit à propos de se pourvoir. On fait déjà quelles sont celles qui sont les plus agréables aux Tartares, aux sauvages de l'Amérique, aux Kurillis, &c. Par-tout les ustensiles de fer sont ce qu'ils aiment avec passion. On consulteroit sur le choix de ces marchandises ceux qui ont fait des voyages dans des pays à peu près semblables.

On sent qu'il seroit très avantageux d'avoir des gens qui fussent diverses langues, telles que la hollandoise, la russe, la jakoutske, la samoïede & d'autres, pour pouvoir converser avec quelques peuples un peu moins sauvages.

Ce seroit encore une bonne précaution de se pourvoir de tout ce qui pourroit procurer quelque soulagement, si, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kolima, ou sur les côtes de l'Amérique dans le détroit d'Anian. Les relations des

Russes nous apprennent qu'ils ont souvent hiverné sur le Chatanga, l'Oleneck, le Lena, l'Indigir, sans autres préparatifs, & qu'ils se font garantis des rigueurs de l'hiver dans de simples cabanes qu'ils ont construites. Ainsi, en se pourvoyant de quelques effets nécessaires, on pourroit hiverner dans ces mêmes contrées plus commodément.

S'il arrivoit, comme il est très probable, qu'on parvint à doubler le cap Schalaginskoi de bonne heure, & qu'on se trouvât, sur la fin de juillet ou au commencement d'août, à l'entrée du détroit, on pourroit renvoyer un vaisseau en Europe pour en donner avis, pour presser un nouvel armement qui partiroit au printems suivant, & viendroît fortifier l'établissement où l'on voudroit se fixer. Il seroit convenable de faire cet établissement, qui serviroit d'entrepôt, dans une des isles au sud, ou dans les environs de celle de Bering. Le retour d'un vaisseau depuis le cap Schalaginskoi ne seroit point difficile. Tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de la baleine, conviennent unanimement que jusqu'en juin le vent vient presque toujours de la partie du sud; qu'en août & septembre il souffle de la partie du nord, & qu'en juillet il est variable. Voilà sans doute un grand avantage. Le vent se trouve favorable au départ d'Europe pour pousser au nord & au nord-est; on l'a de même en août pour

rentrer dans le détroit ; & les vents du nord-est, qui regnent le plus souvent, facilitent aux vaisseaux un prompt & heureux retour.

Je n'imagine pas qu'on puisse proposer des mesures plus justes & mieux combinées pour assurer le succès d'un voyage qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition sera confiée. Vous devez croire que la France, en s'assurant une communication entre l'Océan & la mer du Sud par la mer Glaciale, s'ouvre de nouvelles sources de richesses, par le commerce le plus lucratif qu'elle puisse jamais faire. Pour juger des grands avantages qu'on peut s'en promettre, dit M. Engel qui discute aussi cet intéressant objet pour ne laisser rien à désirer dans son mémoire, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la situation de la mer du Sud.

Vers le nord on rencontre, dans le continent de l'Amérique, ces lacs où des hommes barbus (*) ramassent de l'or ; & ceux où ,

(*) Entre ces nations on en distingue quatre principales : celle qui tient des Chinois, mais qui a l'usage de se couvrir la tête d'une espece de turban : les Têtes-pelées ; ce peuple est ainsi nommé parce qu'il n'a ni cheveux ni barbe : les Hommes-barbus, qui portent des bonnets : & les Tahuglauks. Cette dernière nation est la plus policée. Elle habite sur les bords d'un lac qui a trois cents lieues de tour, & trente de large. Sur les bords de ce lac on

selon M. Jérémie , tous les ustensiles , les chaudieres même , sont fabriqués d'argent. Vers le Sud , il y a les isles de Satomon , auxquelles on a donné ce nom à cause de leurs richesses ; la terre de Quiros . & autres terres australes ; un nombre infini d'isles peu ou point connues. A l'orient , elle a le Mexique & le Pérou. A l'occident , le Japon , les Philippines , les Moluques , la nouvelle Guinée , enfin les pays les plus riches du monde.

compte plus de cent belles villes. Les maisons y sont de pierre enduite de terre grasse , sans toit , & en maniere de plate-forme. Ils naviguent sur leur lac dans des bâtimens de deux cents pieds de long. Ils cultivent les arts , font des étoffes . & toutes fortes d'ustensiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement est semblable à celui des Turcs. Les peuples y sont aussi nombreux , disent les Moseemleks leurs voisins , que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs qu'ils attachent à la charrue. Ils préparent les peaux des bœufs & des veaux qu'ils mangent , dont ils font des chaussures & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts ; un habit en tunique , qui descend jusqu'aux genoux. Ils sont coëffés d'un bonnet pyramidal d'une hauteur excessive , chaussés d'une bottine qui leur cache toute la jambe , & toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes sont enfermées. Ils aiment la guerre , & la font presque toujours à des nations qui ne leur cedent ni en force ni en puissance. L'usage des armes à feu est parmi eux de la plus haute antiquité.

Le commerce du Japon est si lucratif, que les Hollandois aiment mieux se foumettre à toutes les indignités imaginables, que d'en être privés. La Chine en est peu éloignée; & la Chine fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes. Les Philippines fournissent des richesses immenses. Les Espagnols ne possèdent & ne connoissent que la plus petite partie de ces isles. Celles qui avoisinent les Moluques, produisent les épiceries, dont jusqu'ici les Hollandois ont fait le commerce. L'isle de Bornéo, la plus riche qu'on connoisse par sa quantité d'or fin & de diamans supérieurs à tous les autres, est peu éloignée. Les richesses semblent donc se présenter de tous côtés.

Si on demande pourquoi on les a négligées jusqu'à présent, la réponse est facile.

L'Espagne, qui possède une étendue immense de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuisé ses anciens domaines sans pouvoir fournir les habitans nécessaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Philippines, ne peut, sans se ruiner entièrement, entreprendre de nouveaux établissemens. Les Hollandois, établis à l'occident de la mer du Sud, sont dans le même cas, ou dans une situation peut-être encore plus défavorable. Où prendroient-ils des habitans pour peupler de nouvelles conquêtes, eux dont le pays natal est de si petite étendue, & qui ne com-

posent qu'une poignée de monde dans tous les pays qu'ils possèdent aux Indes ?

Ce seroit en vain que les autres nations de l'Europe songeroient à former des établissemens dans ces régions, aussi long-tems qu'on ne pratiquera point la route du nord. Toutes les relations des voyageurs nous apprennent, qu'après avoir navigé tant de mille lieues, l'équipage est épuisé de fatigues, accablé de maladies, les vivres consumés ; & l'on est plus que charmé, si le reste de l'équipage peut revenir chez soi sain & sauf.

Dans la supposition qu'une nation fût assez heureuse pour parvenir à former un établissement, il seroit de peu de durée. L'impossibilité de leur envoyer à propos des secours d'Europe, en hâteroit bientôt la ruine. La colonie seroit exposée à périr de faim ou de maladie, ou à être égorgée par les naturels du pays.

Ces craintes si bien fondées cesseroient, si la route du nord étoit une fois fréquentée, avec les entrepôts dont nous avons parlé. Des établissemens à l'ouest de la Californie seroient comme le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire aussi d'autres dans les isles un peu plus à l'ouest ; mais il seroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquième & le cinquantième degré de latitude.

On pourroit peut-être croire qu'il seroit

mieux de se fixer dans quelque isle plus au sud, dans un pays riche, &c. On auroit tort. Il faut distinguer soigneusement entre des établissemens fixes, qui doivent servir, pour ainsi dire, de capitale, & entre les lieux de commerce.

Les premiers doivent être choisis, s'il est possible, dans des lieux tempérés. On fait que l'air de Batavia est fort mal-sain (*), de même que la plupart des établissemens des Hollandois aux Indes, & que les Européens n'y vivent pas long-tems. Qu'on compare l'état de la population dans ces pays, ainsi que

(*) C'est ce que confirme M. de Bougainville, dans son *Voyage autour du Monde*. „ Il n'y avoit „ pas huit jours, dit-il, que nous étions à Batavia, „ lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. „ De la santé la meilleure en apparence, on passoit „ en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous „ furent attaqués de fièvres violentes, & nos malades „ n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. Presque „ que tous les officiers de mon bord étoient déjà „ malades, ou ressentoient des dispositions à le devenir. Le nombre des dysenteries n'avoit point „ diminué dans les équipages; & le séjour prolongé „ à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier „. Batavia, disoit l'Indien qu'il avoit amené avec lui, est la terre qui tue.

Nous avons vu que les Anglois ont perdu sur cette terre funeste près de la moitié de leur monde.

dans le Pérou & les autres endroits de la zone torride, avec celle des colonies Angloises : quelle différence énorme ! Si donc on veut former des établissemens, il faut que ce soit dans un pays tempéré, arrosé de rivières, où il y ait abondance de bois, de pâturages, de vivres, & où l'on puisse construire des vaisseaux, les armer, & les fournir de leur équipage & de tout ce qu'ils exigent. Alors leurs voyages au sud, à l'est & à l'ouest, ne seront que des promenades. Dans l'espace de dix ans, on fera plus de découvertes & on avancera plus pour le commerce, qu'on n'a fait jusqu'ici depuis deux cents ans.

Les relations des Espagnols & de Drake, dans ces contrées à l'ouest & au nord-ouest de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établissement durable : & par la route indiquée, par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de là dans une des isles qui sont à son est, la communication avec l'Europe seroit facile. Lorsque tout seroit une fois reconnu, ce qui se seroit en peu d'années, les vaisseaux pourroient aller & venir sans aucun risque.

Convenez qu'on ne peut pas répandre plus de lumières sur cette intéressante matière que ne l'a fait M. Engel. Ses belles & judicieuses réflexions ne permettent plus de douter de la communication que l'Europe peut s'ouvrir avec la mer du Sud par le nord.

Concluons que si l'ignorance & la mauvaise foi qui regnent dans les ouvrages qu'on a publiés sur cet objet par ordre de la cour de Russie, doivent en faire condamner les auteurs à tomber dans le mépris & l'oubli, M. Engel se couvre d'une gloire immortelle, en consacrant ses travaux & ses veilles à faire triompher la vérité, dans la seule vue de l'utilité publique. Je suis, &c.





*OBSERVATIONS de M. DE LA
CONDAMINE sur le jeune insulaire
de l'isle de Taiti.*

J'AI vu le jeune habitant de l'isle de *Taiti* dans la mer du Sud, que M. de Bougainville, qui vient de faire le tour du monde sur la frégate du roi *l'Hirondelle*, a ramené avec lui à Paris. C'est le fils d'un chef de nation, qui n'est rien moins que sauvage. Ces insulaires ont les mœurs les plus douces; ils sont pacifiques, affables, prévenans pour les étrangers, & sans la moindre défiance: ce qui prouve, ce me semble, qu'ils n'ont point vu d'Européens, ou qu'ils en ont perdu la mémoire. On peut porter d'eux à cet égard le même jugement que les sauvages des bords de l'Amazone. Quand ils pénètrent dans l'intérieur des terres en remontant les rivières, & qu'ils trouvent dans les bois voisins des quadrupèdes & des oiseaux qui se laissent approcher sans crainte, ils en concluent que c'est un pays nouveau, où les hommes n'ont pas porté leurs pas. Je n'ai point eu le tems d'apprendre de M. de Bougainville beaucoup de particularités, & je n'ai pas voulu trop abuser du privilège que doivent avoir les sourds de faire des questions. Sans doute tôt

ou tard il lui fera permis de donner une relation que le public desire avec impatience. En attendant, voici ce que j'ai pu recueillir de deux conversations que j'ai eues avec lui, & l'examen que j'ai fait de son pupille avec M. Periere le précepteur des muets, des leçons duquel le jeune homme auroit grand besoin pour apprendre notre langue.

M. de Bougainville a donné à l'isle qu'il a découverte, le nom de Nouvelle Cythere, sans doute parce que les filles ne refusent pas leurs faveurs; mais les femmes mariées les gardent pour leurs maris. Il y a parmi eux des gens marqués de petite vérole, & j'en ai vu quelques signes au visage du nouveau débarqué. Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils connoissent aussi une autre maladie qui n'a que le nom de commun avec la petite vérole: ce qui confirme l'opinion que la première est originaire d'Amérique; mais il paroît qu'ils ont un moyen, que nous ne connoissons pas, de se garantir de cette contagion. Leur odorat est très fin, & tel qu'ils distinguent à l'odeur une femme d'un homme. Un passager du vaisseau de M. de Bougainville, en avoit amené une avec lui, déguisée en homme; ils reconnoissent son sexe, malgré son déguisement, & l'indiquent par des signes très énergiques.

J'ai vu notre insulaire en faire de cette espece, qui n'avoient rien d'équivoque, à l'aspect d'un tableau qui représentoit une Vénus presque

presque nue ; il fit semblant d'abord d'écarter le linge qui la couvroit très légèrement. Ici je me trouve embarrassé à décrire les autres signes que fit le jeune sauvage. J'ai sans doute tort de lui donner ce nom : M. de Bougainville s'y oppose fortement & avec raison , à moins qu'on ne croie devoir appeller ainsi tous ceux qui n'ont dans leur langue qu'un même mot pour exprimer une même chose , ce qui est peut-être une perfection , & à moins qu'on ne regarde comme le caractère distinctif d'une nation policée , d'avoir dans sa langue des mots qu'on est convenu de ne jamais prononcer tout haut. Quoi qu'il en soit , le Cythérien qui ne rougit point d'appeller les choses par le nom qu'on leur a donné , montrait du bout du doigt ce qui dans le tableau étoit caché par la draperie , & répétoit *eros* , *eros*. Son idiome est fort doux , les voyelles y abondent , & il ne prononce guere que huit ou neuf de nos consonnes. M. de Bougainville dit , qu'en abordant dans son isle , il crut entendre prononcer du grec aux habitans. *Eros* en grec signifie amour. On ne fait que par conjecture ce que le mot *eros* signifie dans la langue de la nouvelle Cythere. En répétant ce mot , le jeune homme approchoit , & retiroit alternativement son doigt du tableau. Mais voici le plus singulier , & sur quoi je n'ai que des conjectures à proposer : il portoit

ensuite le bout de son doigt sous son nez ; & le promenoit d'une narine à l'autre ; ensuite il le portoit sur la pointe de sa langue , & faisoit d'abord un geste & une grimace de dégoût & de mépris ; puis il présentoit de nouveau son doigt au tableau , le reportoit à son nez & à sa bouche , & faisoit un signe tout différent du premier , en ouvrant les yeux , & en penchant un peu la tête , & disoit *moua, moua* , qui dans sa langue , dont M. de Bougainville a rapporté un vocabulaire de trois ou quatre cents mots , signifie bon , bon. En réfléchissant sur ces deux gestes opposés ou contradictoires , je me suis imaginé qu'il vouloit faire entendre qu'il venoit de goûter de deux mets différens ; & qu'à l'odeur & au goût , il jugeoit que le premier étoit un poison , & que le second étoit agréable & salutaire. En effet , il est très vraisemblable qu'ayant le sens de l'odorat assez exquis , ils ont l'habitude de reconnoître par ce même sens , en s'aidant encore de celui du goût , si une femme est saine ou malade.

Il paroît qu'ils n'ont pas fait de grands progrès dans les arts , mais seulement qu'ils ont ceux qui leur sont nécessaires , ou d'une grande utilité , & quelques-uns même de pur agrément. Je ne me suis pas informé de l'état de l'agriculture chez eux ; on fait que dans les pays chauds , & sur-tout dans les isles de la mer du Sud , dont l'air est continuellement

rafraîchi par les vents alifés, les terres sont très fertiles, & produisent, sans culture, des fruits qui seuls suffiroient à la nourriture de leurs habitans : témoin l'isle délicieuse de Tinian, découverte par l'amiral Anson. Ceux de la nouvelle Cythere ont d'ailleurs des volailles & des porcs domestiques ; ils ont des pigeons qui sont communs dans les pays chauds, & diverses especes de quadrupedes. Leurs arcs, leurs fleches & leurs hameçons prouvent qu'ils exercent la chasse & la pêche. Quant aux arts mécaniques, celui qu'ils ont poussé le plus loin est la menuiserie ; ils ont des maisons de bois très propres, & des planchers tout unis, couverts de nattes. J'ai vu une de leurs flûtes de la grosseur d'une de nos flûtes traversières, mais plus courte, très lisse & très unie, quoiqu'elle ne soit point faite au tour : il paroît que c'est une canne de roseau. La tête de la flûte est fermée par une especes de virole qui porte des moulures circulaires proprement sculptées ; ils en tirent le son, en soufflant par le nez dans une ouverture qui tient lieu d'embouchure. Il n'y a dans le reste de la flûte que trois trous, à peu près comme à nos sifres, un en haut, & deux en bas. Ces flûtes, ainsi que la menuiserie de leurs maisons, sont faites sans aucun outil de fer ni de métal, avec des pierres dures, de la nature des pierres à fusil, qu'ils affilent & aiguissent en forme de

couteau. Quelle industrie & quelle patience cela ne suppose-t-il pas? Des sauvages des bords de l'Amazone, beaucoup plus grossiers que le peuple dont je parle, n'ont-ils pas poli, arrondi, façonné des pierres de jaspe, & ne les ont-ils pas forées dans une longueur de plusieurs pouces? On pourroit s'étonner, au premier aspect, que les Cythériens n'aient pas l'art de la poterie, que possèdent des nations très brutes d'ailleurs; mais probablement le terrain de leur île, où on ne trouve point de sel, ne fournit point non plus de terre argilleuse, propre à mouler un vase. Ce qui me le persuade, c'est qu'ils n'ont point de briques, ni cuites ni crues, quoiqu'une brique soit plus aisée à faire qu'un pot. Ils n'ont point non plus de toile proprement dite, mais ils y suppléent par une étoffe préparée avec un art semblable à celui avec lequel nous faisons le papier; c'est vraisemblablement quelques écorces d'arbres ou de plantes qu'ils font rouir & macérer comme notre chanvre, qu'ils réduisent en bouillie comme les chiffons dont nous faisons le papier, & dont ils font, par un procédé analogue à celui que l'on suit dans nos papeteries, une étoffe légère, souple & très blanche, qui ressemble, au premier aspect, à de la toile, mais qui n'a ni chaîne, ni trame. Elle suffit, dans un pays chaud & où il ne pleut guère, pour se défendre des intempéries de l'air & du vent. Ils en for-

ment de longues pieces, dont ils s'enveloppent comme faisoient les anciens peuples de notre hémisphere. Les habits des hommes & des femmes different peu pour la forme. M. de Bougainville n'a resté que trois semaines dans cette isle; & faute d'entendre la langue du pays, il n'a pas eu une parfaite connoissance de leurs arts & de leurs coutumes; j'ai encore eu moins de tems pour en prendre une légère idée d'après son récit. Il paroît, par ce que l'on a remarqué chez eux, & par quelques mots de leur langue, dont M. de Bougainville a bien voulu me communiquer le vocabulaire, qu'ils ont une sorte de culte, & qu'ils ont un être supérieur, & vraisemblablement plus d'un. J'en juge par la formule qu'ils emploient pour saluer les gens qui étternuent; ils leur disent, *que le mal-faisant ne les endorme pas!* N'est-il pas singulier que cette coutume, dont l'origine est inconnue, malgré les efforts & les recherches de plusieurs savans, soit aussi ancienne & universelle qu'elle l'est? Elle étoit inconnue aux Juifs, aux Grecs, aux Romains, & nous la voyons établie chez des peuples isolés, qui semblent n'avoir jamais eu de communication avec d'autres peuples, & qui parlent une langue qui n'est entendue que d'eux. La multitude des langues est inconcevable dans la seule Amérique méridionale. J'ai remarqué ailleurs qu'il y a telle langue qui n'est parlée ni en-

tendue que par un petit nombre de familles, & quelquefois par une seule, reste d'une nation exterminée, & peut-être dévorée par une autre.

J'ai observé plusieurs singularités dans celle des nouveaux Cythériens. Ils prononcent le P, & non le B, dont le son se forme également avec les levres, & qui est plus rude que le premier; ils prononcent T, & non D, qui n'en differe guere que par une prononciation plus molle. Les Chinois n'ont point d'R, non plus que divers peuples: nos nouveaux insulaires prononcent l'R, & n'articulent point la lettre L, qui est beaucoup plus facile à prononcer, & qui a une sorte d'analogie avec l'R: ce qui fait que les grammairiens donnent également à ces deux consonnes seulement le nom de liquides (*). Je n'ai trouvé presque aucun mot du vocabulaire, qui eût quelque ressemblance pour le sens à quelqu'une des langues dont j'ai connoissance, si ce n'est *maté*, qui veut dire *tuer*, & qui se dit *matar* en espagnol: ce qui est sans doute l'effet du hasard. Les mots de leur langue qui répondent à pere & mere, que j'ai observé être communs à plusieurs langues d'Amérique & d'Europe, ou du moins peu

(*) J'ai depuis remarqué dans le vocabulaire plusieurs mots où il y a des L, sans vérification.

différens , n'y ressemblent dans leur langue qu'en ce que l'un & l'autre commencent par la lettre M. *Métoua tané* signifie *pere* , *métoua ainé* signifie *mere*. Ces mots sont composés : *tané* signifie *homme* ou *mâle* , *ainé* signifie *femme* ou *semelle* c'est comme s'ils disoient , *parent* ou *ancêtre mâle* , & *ancêtre femelle* ; & comme on diroit en latin , *parens masculus* , & *parens femina*.

La langue de l'isle Tayti est fort pauvre , comme toutes les langues américaines ; ce qui suppose que ceux qui la parlent , n'ont eu que peu ou point de communication avec d'autres peuples. Le jeune insulaire est un homme de trente ans , d'une taille médiocre , d'environ cinq pieds deux pouces. Sa couleur est basanée , semblable à celle des Indiens orientaux , & à celle des Maures de la côte d'Afrique. Il a les yeux , les cheveux & les sourcils noirs : il n'est pas dans le cas des peuples du continent d'Amérique , qui , aux Esquimaux près , sont sans barbe , & n'ont d'autre poil sur le corps que les cheveux & les sourcils. Ses traits n'ont rien d'irrégulier ni de difforme ; il a l'air vif ; il est , dit-on , fort impatient , & paroît s'ennuyer , quand il ne change pas d'occupation. Cela est tout naturel ; ce qu'on lui dit , & qu'il n'entend pas , ne peut fixer son attention. Il paroît avoir de la pénétration. Je lui ai fait manier mon cornet acoustique , je

J'ai appliqué à son oreille ; il a reconnu que cela augmentoit le son. Je lui ai montré des lunettes ; je lui ai fait entendre par signes que , lorsqu'on voyoit mal , les lunettes faisoient voir plus distinctement ; & sans doute il le favoit déjà. Je lui ai fait signe ensuite que je n'entendois pas , & que mon cornet m'aidoit à entendre , comme les lunettes à voir. Il a souri , & a répondu en deux mots de sa langue , *oreilles mortes*. Ainsi il a très bien compris ce que je voulois lui dire. Son pere l'a livré de bonne grace à M. de Bougainville , en appellant celui-ci de son propre nom à lui : ce qui est parmi ce peuple la plus grande marque d'amitié. Sans doute on a promis au pere de lui ramener son fils , & vraisemblablement il n'en fera pas de celui-ci comme d'un fils d'un roitelet des terres australes , nommé Effoméric , qu'un gentilhomme de Normandie (Paulmier Gonneville) emmena en France , sous François Premier , en promettant à son pere de lui ramener son fils dans trente-six lunes. Gonneville n'ayant pu obtenir de navire pour reconduire son pupille , il le maria à sa fille ; il y a encore de ses descendans en Normandie. Le nom de celui-ci , dans son pays , est *Gouborra* ; mais , suivant la coutume de sa nation , il prend le nom de son bienfaiteur , qu'il défigure entièrement. Il aura beaucoup de peine à apprendre notre langue , son organe , faute

d'habitude, se refusant à la prononciation de plus de la moitié de nos consonnes & de toutes les voyelles nasales. Il se bouche les oreilles quand on lui répète trop souvent un mot qu'il ne peut articuler; mais toutes ces difficultés ne seront pas invincibles à celui qui apprend aux sourds & muets à prononcer distinctement, & à se faire comprendre aux autres, sans pouvoir entendre eux-mêmes les sons qu'ils proferent.

L'insulaire a été fort enrhumé : il a eu même de la fièvre. On craint que la différence du climat n'ait affecté sa poitrine. Il se porte mieux depuis quelques jours. Il aime fort M. de Bougainville, qui a beaucoup d'attention pour lui, qui ménage ses petites fantaisies, ses impatiences, & sur-tout a soin de ne pas blesser son amour propre. Si les gens du peuple & beaucoup d'autres méfurent leur considération pour un inconnu sur son extérieur, son cortège & sa suite; s'il est vrai, comme le dit plaisamment le *spectateur François*, qu'on s'estime plus soi-même machinalement quand on a un habit neuf & riche, que lorsqu'on est mal vêtu, il est évident que cet insulaire, avec lequel on ne peut avoir de conversation suivie, qui, du sein de la nature, se trouve dans le séjour des arts & du luxe, environné d'objets nouveaux pour lui, sera sur-tout affecté de ceux qui le toucheront de plus près, & qui feront sur ses

sens une forte & vive impression. C'est sans doute par cette considération que M. de Bougainville lui a fait faire un habit avec des brandebourgs d'or, une veste d'étoffe & un plumet. Depuis sa convalescence on l'a mené promener sur les remparts, aux danseurs de corde, aux thuileries : il doit être présenté au roi dimanche prochain.



*EXTRAIT d'une lettre de M. POIVRE,
intendant des isles de France & de
Bourbon, à M. BERTIN, ministre
d'état.*

Au Port-Louis, isle de France, ce 3 novembre 1770.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête Indien *Poutavery*. J'ai reconnu, dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de cet insulaire & des précautions à prendre pour le renvoyer convenablement dans sa patrie, toute la bonté de votre cœur, dont j'avois tant de preuves certaines.

J'avois déjà reçu ici *Poutavery* en 1768, je l'y avois accueilli à la ville & à la campagne : pendant tout son séjour dans cette isle il avoit eu le couvert chez moi, je lui ai rendu tous les services qui ont dépendu de moi. Il est parti d'ici mon ami, & il revenoit dans cette isle, plein de sentimens d'amitié & de reconnoissance pour son ami *Polary*,

car c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez croire à quel point cet homme naturel porte la mémoire des bienfaits & le sentiment de la reconnoissance.

Pendant toute la traversée, sachant qu'il revenoit à l'isle de France, il a toujours parlé à tous les officiers du vaisseau, du plaisir qu'il auroit de revoir son ami *Polary*. Arrivé ici, on a voulu le conduire au gouvernement, il ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à terre, il a couru par le chemin le plus court droit à ma maison ; il m'a fait toutes sortes de caresses à sa façon ; il m'a tout de suite raconté tous les petits services que je lui avois rendus. Quand il a été quest'on de se mettre à table, il a aussi-tôt montré son ancienne place à côté de moi, & a voulu la reprendre.

Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux vous adresser pour procurer à cet honnête homme naturel les secours dont il aura besoin ici, & le moyen de retourner commodément & convenablement dans sa patrie, l'isle de Tayti. Je serois bien fâché qu'un autre que moi eût une commission aussi délicate à remplir. Soyez assuré que je serois pour *Poutavery* tout ce que je serois pour mon propre fils,

Cet Indien m'a singulièrement intéressé depuis le moment que j'ai su son histoire, & son honnêteté naturelle m'a fortement atta-

ché à lui : aussi me regarde-t-il comme son pere, & ma maison comme la sienne.

Poutavery est arrivé ici le 23 octobre en très bonne santé, fort aimé de tous ses compagnons de voyage, & très content d'eux tous. J'ai chargé M. de la Maletie, saubrecargue du navire sur lequel il a passé, de le loger avec lui & d'en avoir soin, parce que malheureusement je n'ai point de logement dans la maison que j'occupe, & je n'ai pour moi-même qu'une très petite piece très incommode qui me sert de cabinet.

Poutavery n'étant arrivé ici qu'à la fin d'octobre, dans un moment où nous avions tous nos bâtimens dehors, je le garderai jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine, tems auquel je le renverrai dans son pays.

Le capitaine, les officiers & le bâtiment destinés à ce voyage feront de mon choix. Je lui donnerai, pour lui, pour sa famille & pour les chefs Taytiens, des présens convenables. Je lui donnerai, outre les outils & instrumens en fer de toute espece, des grains à semer, & sur-tout du riz, des bœufs & des vaches, des cabrits, enfin tout ce qui me paroîtra, d'après ses rapports, devoir être utile aux bons Taytiens, qui devront à la générosité Francoise une partie de leur bien-être.

Le bâtiment destiné pour Tayti fera sa route par le sud, & passera entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Zélande. C'est pourquoi je

ne veux le faire partir que vers l'équinoxe de septembre de l'année prochaine, afin que nos navigateurs, forcés peut-être par les vents de s'élever beaucoup dans le sud, jouissent de toute la belle saison, qui dans l'hémisphère australe commence à la fin de septembre; alors les nuits sont plus courtes & les mers plus belles.

F I N.

oxe
que
nts
ent
nif-
em-
les

